PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

APR 10 1940

REVUE DE PARIS

1er MARS 1940

ALEXANDRE ARNOUX	*Aviateurs*	1
ANDRÉ SIEGFRIED	*Le canal de Panama*	21
ALAIN	*L'Imagination dans le roman*	47
LUCIEN MAULVAULT	*Les oubliés de Dahra*	53
ALFRED JOLIVET	*La Finlande*	89
JANE ALLEN	*Superfilm.* — IV	106
ALBERT BÉGUIN	*Pascal... et l'Allemagne*	131
ÉMILE COORNAERT	*Les conflits du travail au XVIIIe siècle*	144
ROLAND DE MARÈS	*Les initiatives américaines*	159
GÉNÉRAL BROSSÉ	*Les possibilités militaires des États balkaniques*	167

PIERRE D'ESPEZEL : *Vieux Paris.*

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

47e ANNÉE *NUMÉRO 5*

La Revue de Paris il y a 25 ans

De la Lettre à un Décourageur, *de M. Marcel Prévost, parue dans la* Revue de Paris *du* 1er *mars* 1915, *nous extrayons les lignes suivantes, qui en forment la conclusion :*

Surveillez l'expression de votre sensibilité touchant les maux qui résultent de la guerre. La pitié qui n'agit pas est une pitié stérile. Il ne sert absolument à rien de s'écrier — comme je vous entendis l'autre jour : « Quand je pense à nos pauvres soldats, dans les tranchées!... » et, ce tribut payé, de s'en aller déjeuner tranquillement. Si votre compassion pour nos « poilus » se borne à cette fade oraison jaculatoire, vous pouvez aussi bien garder pour vous l'oraison et la pitié : elles n'ont d'autre effet que d'amollir les cœurs autour de vous. Si, au contraire, une vraie pitié vous tourmente, hâtez-vous de rendre moins rude, par le don de tout ce que vous pouvez donner, le sort des glorieux troglodytes. Dépouillez-vous pour eux, mais, de grâce, ne vous lamentez point. Allez les voir de près : ils vous confirmeront qu'ils n'ont que faire de vos lamentations.

« Toutes les pensées, toutes les paroles, tous les actes, pour la plus grande gloire de la patrie. » Quand vous aurez véritablement discipliné votre vie à cette règle, vous guérirez de cette peste morale qui habite en vous, et que vous répandez naturellement sur les autres. La guerre ne sera certes pas devenue moins affreuse autour de vous ; vos intérêts privés ne seront pas en moindre péril : mais vous aurez la sensation réconfortante de vivre tout ce que les événements permettent de mieux, en fait de vie. L'inquiétude, l'indignation, la douleur ne s'abstiendront pas pour cela de torturer parfois votre cœur d'homme : vous leur opposerez la volonté d'agir quand même.

Lisez-vous l'*Officiel*, Théophile? C'est souvent, depuis six mois, un admirable poème épique. J'y ai relevé la formule définitive, la formule héroïque exprimant l'absorption volontaire de l'individu dans la Patrie. Deux mourants *qui ne se connaissaient pas* l'ont prononcée à leur dernier souffle, sur deux champs de bataille éloignés l'un de l'autre. Ils l'ont jetée identiquement pareille à la face du destin, comme un cri d'espoir obstiné, comme un défi au découragement :

— Je suis f.... Mais vive la France !

MARCEL PRÉVOST

General
Harr, Paris

AVIATEURS

Tous les terrains d'aviation se ressemblent, tous ceux de guerre du moins, car je ne parle pas de ces vastes gares plates, aux portes des villes, nœuds de lignes commerciales, d'itinéraires fixes aux horaires sans imprévu, de parcours stricts et tarifés, à l'animation constante, avec leurs employés, leurs passagers, leurs omnibus, leurs taxis. Non, je ne m'occupe que des lieux d'atterrissage, de garage, d'envol des appareils de combat et de reconnaissance. Partout le même plateau nu, ouvert au vent et au ciel, à l'herbe médiocre ; partout la même lisière de boqueteaux. J'ai foulé leur sol à l'automne, où il collait aux bottes ; en janvier, où il sonnait sous la semelle, pétrifié, rocailleux ; au moment du dégel, où une sorte de sirop blanchâtre, d'orgeat trouble, dissimulait un fond uni de glace, un lac glissant. Les bois jaunissants ou dépouillés abritaient les zincs sans couleur, camouflés de branchages ; des mécanos réparaient une hélice, ajustaient une mitrailleuse aux ailes, vérifiaient les commandes ; des caillebotis de fer traçaient des chemins brefs ; la vue s'étendait loin sur la steppe en apparence sans vie, roussâtre, livide sous les nuages bas, gonflés de pluie, ou d'un blanc bleuté sous le soleil voilé d'hiver, quand les grands froids épointent la chaleur de ses rayons, étouffent sa lumière à mi-route dans une buée de gel. Au plus profond des taillis se nichaient les baraquements, des cuisines, des popotes, des ateliers ; un tuyau de cheminée fumait doucement au centre

REVUE DE PARIS (Quarante-septième année), **Tome deuxième** (Mars-Avril 1940).

1er Mars 1940.

d'une calme activité de village nègre. Et l'homme tombé de la lune, ignorant des querelles de notre planète et de nos armes, n'eût pas imaginé sans doute que ce paisible spectacle, ces guitounes, ces hommes vêtus de bleu marine ou de combinaisons, ces bruits de marteaux, ces refrains chantonnés pussent dissimuler les préparatifs des combats les plus furieux, les plus rapides, les plus sûrement mortels, des prospections les plus hardies, les plus dangereuses sur le territoire de l'ennemi, que ces visages si détendus et si francs ne fussent peut-être que des masques et une sorte de défi, voulu sans doute d'abord, devenu par la suite familier, quotidien, naturel, de l'insouciance de la jeunesse à la destinée la plus menacée, choisie librement du reste, refoulée à l'arrière-plan, dominée, réduite à ne paraître qu'au moment de foudroyer.

Tous ces terrains se ressemblent ; à bien y réfléchir, ce n'est pas vrai. Ils ont chacun leur caractère, leur génie propre, leur façon de s'orienter, d'envoyer et de recevoir, leur qualité particulière d'adhérence ou d'élasticité. Les pilotes ne s'y trompent pas, les distinguent les uns des autres ; je devine à peine ce qu'ils sentent infailliblement avec leur instinct et leur corps, de haut lorsqu'ils les retrouvent, interrogeant les prairies et les collines, de près lorsqu'ils s'y posent et qu'ils retentissent en eux, et même lorsqu'ils y musardent, lorsqu'ils consultent, à l'orée de la forêt, le ciel favorable ou verrouillé, qu'ils tournent autour de leur appareil sommeillant, lui donnant de la main de petites tapes, caressant une courbe de métal, lissant une pale d'hélice avec cette amitié que nous inspirent les bêtes ou les machines qui nous donnent la vitesse, la puissance de fuite ou d'attaque, de chasse ou de bond, la faculté de dépasser notre condition physique, de nous additionner à nous-même, un animal fier ou un outil difficile.

Les hommes non plus ne sont pas aisés à connaître, à percer. Je m'approche d'eux avec une extrême circonspection, avec des précautions infinies. Je les irriterai, je le sais ; ils se méfient, ils se mettent en pelote dès qu'on les aborde ; trop de gens les ont peints, à cause de la nouveauté de leur office qui n'a pas dépassé le tiers de siècle et, en guerre, le quart ;

à cause du romanesque trop évident, déjà inventé, de leur métier, trop de gens les ont peints sans délicatesse. Sautant sur ce sujet neuf avec l'ardeur des feuilletonnistes, ils ont réussi à créer, dans le minimum de temps loisible, un poncif assez exaspérant je l'avoue. Trop d'aventures, d'histoires de femmes, d'héroïsme conventionnel, de bars, de bars surtout, cadre à la mode de 1920, où l'on voyait des casse-cou turbulents sabler le champagne et sucer les cocktails entre deux victoires. Il y a là de quoi chagriner ces âmes bien nées et leur inspirer l'horreur des chroniqueurs et des nouvellistes. Concédons aussi que certains de leurs prédécesseurs prêtaient le flanc avec innocence à cette déformation littéraire d'eux-mêmes, que le recrutement improvisé, merveilleusement impulsif de 1914-1915, la fièvre de cette époque favorisaient les malentendus, que les carrières naissantes, et principalement quand une vague d'enthousiasme les a fournies de servants, présentent toujours un mélange trouble et savoureux, où le plus pur se marie volontiers au moins pur. Ce temps révolu, à la seconde génération, celle d'aujourd'hui, l'austérité, le refoulement, une pudeur peut-être excessive, une ardeur fermée remplacent l'exubérance des commencements et leur effusion. Cette réaction se marque, à un degré moindre, de par la nature même de cette guerre, dans l'infanterie actuelle, vieille arme pourtant et forgée dès longtemps, mais dont la vertu possède je ne sais quoi, cette saison, de taciturne et de concentré.

Les années, du reste, le mûrissement de la spécialité, les formes du combat aérien, le matériel, les sources du corps des pilotes ont transformé l'aviateur. Non pas qu'il ne garde des traditions vivaces, héritées des pionniers de la première semaine, mais il a digéré, pour ainsi dire, et assimilé lentement ce qui fut hâte glorieuse et souvent géniale, invention spontanée, délire de sacrifice. J'ai contemplé avec émotion, au mess d'une escadrille, des souvenirs, des reliques vénérables de 1918, la timbale où seul a le privilège de boire un mélange rituel celui qui vient de descendre un appareil ennemi. Des photographies ornaient les murs tout autour du reliquaire, groupes anciens, compagnons tués ou, s'ils survivent, vieillis, hors de cause, rongeant le frein de l'âge dans la retraite

ou dans quelque emploi sédentaire d'état-major. Mais le jeune commandant qui me montrait, avec respect et religion, ces talismans et ces icones, fortement lié lui-même à ces précurseurs dont il tenait sa science et sa foi, son abnégation et les principes de son honneur, identique par certains fondements moraux et par l'élan intérieur, différait pourtant d'eux autant que le prélat administrateur et organisateur, si j'ose cette comparaison, peut le faire des premiers martyrs. L'aviation, entre les ancêtres et ce contemporain actif, a franchi un stade, a passé de l'ère primitive et individuelle, de l'âge des prouesses et de la démesure à celui de la cohésion, de la règle, de l'ordre collectif, de l'épargne, de la tactique.

■ ■

N'allez pas croire surtout que cet ordre ait rien de morne, de figé. Bien au contraire. La plus libre courtoisie, la gaîté juvénile règnent dans les camps. Nulle part on n'accueille mieux l'hôte imprévu, fût-il journaliste, dût-il contribuer, on le craint parfois sans le manifester, et plus souvent on le manifeste, dût-il contribuer à répandre la légende du bar et du cocktail. Ces soldats veulent surtout qu'on les considère à l'égal des autres armes, pas plus, qu'on ne leur donne point le pas sur l'artilleur, sur le fantassin ; ils affectent ingénument une modestie, un détachement qui est peut-être la forme la plus subtile de l'esprit de corps. Ils ont souffert obscurément de leur isolement, de cet état de vedettes où on les a, malgré eux et par la force même des choses et des souvenirs de 1914, haussés et exilés ; ils aspirent à se fondre. Et ce besoin intérieur correspond exactement à l'évolution technique de la bataille aérienne, à la disparition progressive du duel, de la sortie du combattant non accompagné qui appelait, du haut des airs, le combattant adverse, à l'effacement du champion devant le groupe, escadrille ou même équipe d'escadrilles. Aujourd'hui on considère l'homme retranché du peloton, égaré et solitaire, comme perdu.

Ira-t-on plus loin encore? Arrivera-t-on à constituer des

escadres, de grandes masses volantes, des formations comparables à celles de terre ou de mer? Imaginera-t-on les modes de leur action, les soumettra-t-on à une rigoureuse discipline de l'engagement? La T.S.F. assurera-t-elle leur liaison et la subordination de leurs parties à la volonté et au plan d'un chef unique, dirigeant de loin, comme pour les chars d'assaut? Voilà le problème qui passionne les milieux de l'aéronautique. Les ouvrages du général italien Douhet les avaient bouleversés, il y a quelques années. Sans doute contenaient-ils quelque exagération, quelque surenchère, poussaient-ils au delà des limites vraisemblables les possibilités d'immenses cohortes de l'air qui auraient, presque seules, décidé de l'issue des conflits futurs. Cependant leur écho ne s'éteint pas encore; si personne ne les défend plus dans leur outrance extrême, beaucoup pensent qu'ils n'ont pas évaporé toute leur valeur d'anticipation et d'enseignement. Discussion qui rappelle les luttes de jadis entre l'avion et le dirigeable, entre le plus lourd et le moins lourd que l'air. Les expériences de 1914-1918 ont résolu, au moins provisoirement, le vieux débat; les leçons des mois prochains répondront aux questions qui excitent actuellement l'ardeur et la curiosité de nos chefs des forces aériennes et de leurs jeunes exécutants. Pour moi, profane, je ne saurais avoir d'avis; j'enregistre les remous et les opinions, sans me hasarder à conclure; j'écoute et j'interroge. En tout cas, l'ère individuelle semble définitivement close; le travail coordonné d'équipe a condamné et défendu l'exploit solitaire et d'inspiration soudaine; le chevaleresque, le personnel le cèdent au groupé, au combiné. L'effort que l'on demande au pilote offre peut-être moins d'éclat spectaculaire, il ne réclame pas moins de qualités physiques et morales, de vitesse des réflexes et de maîtrise de soi; une discipline pleine d'audace et d'initiative remplace les hasards de l'illumination; elle ne comporte pas moins de mérite; elle exige une formation plus longue, moins livrée aux caprices et aux à-coups, une vie d'observance plus stricte et où chacun n'a plus le droit de choisir son instant, se doit d'être toujours prêt.

Les appareils actuels sont terribles pour l'homme; ils le dominent autant qu'ils lui obéissent docilement. Les vitesses de près de six cents kilomètres à l'heure, et qu'on augmentera

encore, ont quelque chose de monstrueux. Il faut monter à de hautes altitudes, à plus de huit mille mètres pour échapper aux guetteurs ennemis, aux tirs des canons antiaériens et atteindre la zone où leur efficacité devient indécise. La lutte contre le froid de ces régions, on arrive à l'organiser par le chauffage électrique des vêtements ou de la chambre de pilotage. La raréfaction de l'oxygène, les inhalateurs y remédient ; ils lâchent doucement, automatiquement, à mesure que la pression diminue, les bulles vivifiantes, au compte-gouttes d'abord, plus libéralement ensuite ; ils s'harmonisent d'eux-mêmes à la richesse ou à la pauvreté de l'atmosphère pour retenir ou distribuer. Les appétits de chaleur et de carburant de l'homme, on les satisfait en somme avec une intensité, une régularité suffisantes en le munissant d'appareils, de masques, de tubes. Mais le souci de sa sûreté, les phases brutales du combat, de l'attaque, de la parade, de la dérobade, du piqué, de la feinte, de la reprise inopinée, les jeux complexes de l'escrime aérienne l'obligent à des ascensions subites, à des chutes verticales, des plongées brusques de corps mort ; il change presque immédiatement, surtout quand il tombe, d'altitude. Ces variations graves et subites de hauteur et de pression, courantes, nécessaires, la maniabilité des avions les rend relativement aisées en ce qui concerne la technique ; il n'en va pas de même au point de vue de la capacité physiologique, plus étroitement bornée, qui ne se moule pas sans résistance aux caprices de l'invention.

(Censuré.)

L'entraînement d'un pilote ne doit pas cesser et la récupération, après chaque vol, demeure lente, exige du sommeil, du repos, de la régularité. Pendant l'autre guerre, la machine n'imposait pas à l'homme de si dures contraintes, le ménageait plus, lui laissait licence de vivre en dehors d'elle et de ne pas économiser si avarement ses forces mentales et physiques pour les moments décisifs du vol. Ce n'est, aujourd'hui, que par une forte ascèse que l'on peut accumuler le potentiel

indispensable, qui sera dépensé en quelques secondes, dont il faudra se décharger soudain pour dompter, à l'heure cruciale, son ennemi, son engin et son propre corps.

■ ■

Certains visages de pilotes se sont gravés dans ma mémoire, résument pour moi tous les autres, illustrent dans mon imagination cet ordre militaire où l'on entre par vocation, où ne viennent que ceux qui se sentent sollicités, où l'on prononce secrètement des vœux ; leurs traits, à mes yeux, incarnent l'aviation.

Je vois ce garçon pâle et timide, au collier de barbe fauve et courte, à la mode de son escadrille, une de nos plus fameuses. Il me contait, en hésitant beaucoup, en cherchant ses mots, une affaire à laquelle il avait pris part assez glorieusement ; il craignait perpétuellement d'enfler le ton, de paraître se vanter et, comme il n'était pas facile de narrer son histoire sans évoquer des manœuvres hardies, de grands périls, des décisions rapides, il choisissait les mots les plus humbles, les plus insignifiants, il les éludait même quand ils lui semblaient un peu trop nobles et les remplaçait par un geste, une allusion vaguement mimée. Mais sa ruse tournait mal ; ses bégaiements, ses silences meublés d'un regard ou d'un haussement d'épaule, ses ellipses et la pauvreté, la crudité de son vocabulaire, sa banalité, parfois même sa vulgarité appliquée, au lieu de niveler, d'aplatir son récit, lui conféraient, au contraire, par le contraste même entre la grandeur des faits et l'expression ânonnante, misérable, une saveur épique dont il ne se doutait pas, un extraordinaire ragoût. Je faisais l'imbécile, comme il se doit en œuvre de reportage, afin d'inspirer confiance. Je hochais la tête, je poussais quelques « Ah ! Ah ! » qui l'assuraient à la fois de mon inintelligence et de mon attention. Extrêmement fier à part soi de me rouler, de me dérober ce dont il me jugeait indigne, ce dont il eût rougi que je pusse le deviner, de ne pas dévoiler à un profane les mystères de la secte, de demeurer véridique

sans rompre l'obligation de pudeur et de discrétion devant les non initiés, enchanté de sa propre adresse et de ma simplicité, il dissimulait de plus en plus mal.

« Vous comprenez, disait-il, je monte à pleins gaz. Je ne voulais pas risquer d'en avoir cinq sur le paletot. Je n'ai pas d'yeux pour regarder par derrière et, si on encaisse dans les fesses, vous savez, on est foutu. Bon, ça va. Cette patrouille allemande, elle volait comme à la parade, au pas de l'oie, quoi ! si on peut dire. Elle défilait tellement bien qu'elle oubliait de nous flairer. Nous étions quatre. Je n'ai pas réfléchi ; les autres non plus. Il ne faut jamais réfléchir à la guerre. Sans ça... Je n'ai réfléchi qu'une fois... Je revenais de permission ; l'arrière, des fois, ça vous tape un peu sur le système ; j'en avais gros sur le cœur. J'ai vu un bombardier allemand descendu ; le pilote, mort bien sûr, avait une alliance au doigt. Alors, j'ai juré de ne plus jamais réfléchir... Mais, excusez, je reviens à la patrouille allemande. C'était le moment... »

Il s'arrête, il fouille son répertoire d'images pour y trouver la plus ingrate, la plus vile, celle qui ne pourra éveiller en moi aucune idée de sacrifice, d'élan, d'attaque foudroyante. Il sourit, il l'a dénichée :

« C'était le moment de faire mon petit métier d'assassin... »

Puis il continue, ravi de son astuce, se moquant de moi en dedans de lui-même, ayant réussi, croit-il, son tour d'escamotage et gagné la gageure de ne pas m'étonner. Je n'ai pas bronché, ou si j'ai eu un mouvement, j'ai su le cacher, le réprimer assez vite pour qu'il ne s'en aperçût pas. Merveilleuse comédie, et assez commune en France où le respect humain, la peur de l'emphase et du ridicule composent les rites aristocratiques de la race, servent de pierre de touche à déceler les âmes de bonne trempe.

■ ■

Une autre fois, le 1er de janvier, par un temps polaire et brumeux qui interdit tout vol, nous tombons à l'improviste dans un groupe de grande reconnaissance. C'est la fin du repas du jour de l'an, d'une petite fête de famille que préside le

commandant entouré de ses garçons. Il y a là un camarade anglais invité, un aumônier grisonnant et débonnaire qui fume sa bouffarde. Rien, certes, de ce qu'on nous a si souvent dépeint, et avec des couleurs à coup sûr forcées jadis, criantes aujourd'hui de fausseté. Cela tient plutôt du banquet de collège. Ces aviateurs, très jeunes, à peine sortis de l'école pour se mettre à la guerre, à la fois enfantins et intérieurement mûris par le danger et la présence constante de la mort, ces aviateurs ont quelque chose, j'y reviens encore, d'ascétique et de puéril ; ils se défendent de la curiosité de l'intrus par mille parades naïves. Ils nous reçoivent fort aimablement, nous offrent, selon l'usage, le pot. Puis la cérémonie continue par un petit discours du popotier, plein d'ironie, de calembredaines et de vénération soigneusement dissimulée et mal cachée au commandant du groupe, quadragénaire fortement typé, d'une élégance sobre, aux traits nets, d'une autorité affable, qui trône modestement au milieu de ses cadets et règne sur eux en vertu de ces mystérieux pouvoirs de rayonnement qui n'ont rien à faire avec la hiérarchie et que la Providence délègue à certaines âmes. Toujours ce sentiment de confrérie militaire et religieuse, de communauté que soudent l'esprit et le sang. Et les rites de la bravade à l'égard des étrangers, de la défense de la secte commencent. Chacun conte une histoire, fort salée parfois ; l'aumônier lui-même, qui me jette un coup d'œil, qui s'amuse doucement de ces folies de corps de garde choisi, y va de sa petite anecdote, plus décente mais passablement narquoise, de sa boutade de séminariste ; puis, il se retire, laissant le champ libre aux trop fortes plaisanteries. Alors une chanson éclate, d'une obscénité énorme et puissamment rythmée ; c'est le grand défi, la revanche des purs. Ah ! Ah ! vous venez voir des héros ! Eh bien ! les voilà ; voilà ce qu'ils entonnent après boire. Le commandant ne boude pas au refrain ; il déclenche le chœur et martèle son assiette de son couteau, scande la cadence. Le popotier, au milieu de ce fracas des mots les plus impudemment outranciers de notre langue, les plus verts, les plus sonores, les plus dépourvus, même orduriers et sexuels, de matérialité, le popotier se penche à mon oreille : « Oh ! le commandant a du pot ! »

Un drôle de garçon, ce popotier. Un teint mat et des yeux bleu noir, des sourcils sombres, touffus, lisses ; né dans le sud-ouest, je gagerais, entre Angoulême et le golfe de Gascogne, en terre de vin et de chrétienté victorieuse jadis des Sarrazins, toujours pénétrée d'eux. On lui a voté un triple ban d'acclamations pour l'excellence de son menu de 1er janvier et il triomphe sans retenue, car les copains ne dispensent pas la louange à la légère. Nous avons gagné maintenant, avec lui, une vaste salle, le bureau du groupe. Aux parois, des cartes, des tracés d'itinéraires, des photographies prises d'avion, raccordées, aux lignes de niveau rehaussées minutieusement, où le relief du terrain, ses routes, ses ouvrages, ses accidents naturels ou fabriqués se marquent avec une évidence fignolée, sautent à la vue ; les moindres changements d'aspects, les travaux, même camouflés, ne pourront, par la comparaison de clichés nouveaux, échapper au regard. Que de vols difficiles, dangereux, de passages à travers la D.C.A. et les oiseaux de chasse ennemis, sous la protection des nôtres, de patientes scrutations, de mises au point et de tirages délicats, de pérégrinations aériennes et de veillées de laboratoire supposent ces longs rectangles à volets multiples, ces impressions sur la pellicule de côtes, de labours, de ravins, de rus, de blocs de béton, de sentiers que les pas et les convois ont écrits en foulant l'herbe et la neige. Un coin de table porte une pile de tracts, de feuilles volantes aux caractères anguleux, gothiques, que nous jetons sur l'Allemagne. Brèves, frappantes, composées de courtes questions et de réponses laconiques, ces proclamations au texte aéré et détaché s'apparentent assez aux manifestes de la dernière heure que l'on distribue au seuil des lieux de scrutin, le jour même de l'élection, et qui condensent les arguments, résument leur masse en quelques aphorismes dialogués. « Hitler vous avait promis l'abondance : vous avez la carte de pain. — Hitler vous avait assuré de la paix : vous avez la guerre... »

Un pilote blond, ébouriffé, un peu grognon, lit un roman policier près du poêle ; de garde au bureau, il n'a pas participé aux agapes et a dévoré sa solitude en froissant les pages du volume à péripéties et à énigmes. Le popotier a

changé d'expression, j'ai réussi à l'aiguiller aux confidences, des confidences fort concises où il s'agit beaucoup de son métier et peu de lui-même.

« Oh ! conclut-il, nous sommes des espèces de touristes. Il suffit de savoir lire la carte et de tenir son appareil. Bien sûr, il peut arriver des désagréments. Comme la fois où le raccord de poitrine de mon inhalateur a sauté. Je me sentais tout bizarre ; heureusement que je ne volais pas trop haut. Assez cependant pour surplomber le combat des Curtiss et des Messerschmitt, le célèbre ; vous en avez entendu parler. Les balles traçantes, par rapport à moi, venaient d'en dessous ; les mitrailleuses des ailes crachaient de petites flammes ; ça faisait très joli. Oh ! la chasse, ça, ça vaut la peine ; il y faut des gonflés. Nous, on serait plutôt des baladeurs, des photographes, des lanceurs de prospectus... »

■ ■

Hier, le petit lieutenant Z... (les grades ont peu d'importance dans l'aviation ; on ne distingue que deux catégories bien distinctes : les pilotes, peu importent l'étoffe et le nombre de leurs galons, de caporal à capitaine, et ceux qui ne quittent pas le sol, les rampants), hier le petit lieutenant Z... m'a accueilli sans aménité et ne m'a point caché que tous ceux qui, jusqu'ici, ont parlé de l'aviation l'ont choqué, contristé ou irrité et que certains, espère-t-il, auront assez de bon sens pour ne pas l'aborder sur son terrain ou dans son bureau, qu'il ne leur mâcherait pas leurs quatre vérités... Je le laisse aller ; j'aime ces sortes d'hommes, jeunes et chargés déjà de graves responsabilités, d'une expérience amère, ravagés d'enthousiasme et de contrainte, brûlés d'un feu qu'ils couvent à l'abri des regards indiscrets, raidis de droiture et de contradictions ; c'est quand ils se refusent qu'ils se livrent le mieux, surtout à celui, comme moi, qui éprouve pour eux une sympathie que la véhémence, la noblesse, le décousu de leurs rebuffades excitent plutôt qu'ils ne la découragent. Nous piétinons la neige qui se liquéfie à la surface et recouvre

un miroir glacé ; les appareils pèsent au sol, à l'orée du bois, comme de gros frelons endormis. Le lieutenant Z..., après avoir jeté son premier feu, se renferme ; un de ses camarades — ou de ses subordonnés, je ne saurais le dire, il y paraît si peu — nous fournit des explications. Mon confrère anglais écoute attentivement, prend des notes. Du diable si je peux m'intéresser à la technique quand je sens près de moi tant de chaleur, de bouillonnement humains, tant de vertu qui se déchire par sa propre tension et s'exalte jusqu'à rompre sous les bandelettes de la règle et de la discipline.

L'avion sans couleur, revêtu d'un barbouillage qui le mêle à la fois au ciel, à l'herbe, au brouillard, au dégel, nous montre son mufle court à travers l'hélice, ses deux ailes d'acier, avec leur cocarde et les insignes de l'escadrille, ses deux ailes pourvues à leur bord antérieur de mitrailleuses gantées d'une chape, sa cabine de pilotage encombrée de leviers, de cadrans, de manettes, close hermétiquement d'une matière vitreuse, mais plus souple que le verre, d'une transparence jaunâtre, verdâtre. J'entends distraitement les explications. On parle de combat instantané, d'une rapidité d'éclair. Impossible de viser ; on n'en aurait pas le temps ; les mitrailleuses pointées d'avance, on braque l'appareil entier, d'un bloc, selon les indications du collimateur. La vitesse d'approche de deux adversaires, qui font plus de cinq cents à l'heure chacun, exige que tout soit prêt à cracher, qu'aucune manœuvre, aucun mouvement superflus ne retardent le tir ; l'occasion ne dure qu'une fraction de seconde ; on ne la retrouve pas si on la perd. Du reste, on ne peut que se vider de ses projectiles à l'aveuglette, créer une zone battue, un double secteur de balles qui forment à leur rencontre un noyau serré et se donner ainsi une probabilité forte d'atteindre un organe important, vital du zinc ennemi ou, mieux encore, l'ennemi lui-même, l'homme, le cerveau de la mécanique. Ainsi, fonçant de très loin, de très haut, on attaque toujours de très près ; on s'efforce de placer l'adversaire au lieu le plus foisonnant, le plus implacable du tir ; dès que la distance en éclaircit la densité, très rapidement la chance de toucher décroît, tombe à zéro. Mon confrère anglais note tout cela avec un zèle qui devrait me faire monter au front le rouge de la honte. En garderai-je

le souvenir? C'est curieux comme tous ces mots, que j'ai si mal écoutés, demeurent gravés en moi avec une précision de cauchemar, et comme ma distraction m'a servi, moi qui oublie si facilement ce qui me paraît indélébile, ce que j'ai cru buriné à jamais en moi-même par l'application de mon esprit. La suite, par exemple, m'échappe et je ne saurais vous dire les mérites et les fonctions du palonnier, le nombre de chevaux que peut endurer telle cellule, de combien on pourrait la surcharger sans la surmener ni comment et dans quel rapport l'augmentation de la force du moteur se traduit en variation de vitesse ou de maniabilité.

Le lieutenant Z... ne cille pas. Peut-être souffre-t-il de l'explication de son camarade à des étrangers comme d'une profanation des mystères. Brusquement, je l'interroge; je voudrais apprendre de lui, le plus rétif, ce que nul d'entre eux ne veut nous dire, lui poser la question qu'ils esquivent tous par pudeur, par réserve, ou bien parce qu'ils n'ont jamais pensé à se scruter, parce que, le moment du grand élan, de la contraction puissante et de la soudaine détente passé, ils n'y songent plus, ils le chassent, volontairement ou inconsciemment, de leur mémoire et de leurs préoccupations, se récupèrent au sein de l'oubli. J'ose donc lui demander ce qu'il ressent physiologiquement, moralement, à la seconde décisive, comment il se rassemble, se concentre et s'éjecte en acte. Le lieutenant Z... grommelle, balbutie; je lui parais furieusement fâcheux; j'ai mis les pieds dans le plat.

« Oh! bougonne-t-il, bafouille-t-il, le regard rentré, un pli de mauvaise humeur au coin de la bouche, la peau du front serrée sur les sourcils, oh! vous savez, nous ne faisons pas de la psychanalyse, nous faisons notre métier. On n'a pas le temps d'avoir peur, ni le droit. Bien sûr, quand on se voit repéré par la D.C.A. ça n'est pas drôle. Et puis, il faut se méfier, ne pas se laisser surprendre par derrière, où on se trouve le plus vulnérable. Et on n'a pas, malheureusement, des prunelles dans l'occiput. Comment je m'y reconnais parmi tous ces leviers, ces manettes, ces manches? Mais je n'essaie pas de m'y reconnaître. A la minute de foncer, ils n'existent plus, pour ainsi dire; il n'y a que le collimateur et les mitrailleuses. Question de réflexes pour le reste. Et puis je me demande

pourquoi je vous raconte tout ça. Ça ne peut intéresser personne. Les gens de l'arrière, ils se fichent pas mal de nous ; ils ont d'autres chats à fouetter. Et nous-mêmes, ça n'est pas bon que nous nous fatiguions à nous introspecter, comme vous dites, je crois ; nous avons du boulot plus urgent. Le courage ! Non, ça n'existe pas pour nous, le courage ! Les pilotes de reconnaissance, les observateurs, eux, oui, avec leur mission bien définie à remplir, avec la patience et le sang-froid qu'il leur faut garder. Nous, c'est plutôt le coup de tête, le hasard et la giclée... Non, allez plutôt... »

Il hésite un peu, il cherche son mot, il en trouve enfin un de fort poli, et qu'il prononce avec un petit sourire : « Allez donc plutôt *confesser* les pilotes de reconnaissance, les observateurs. »

■ ■

Tous les terrains d'aviation de guerre, disais-je au début de cet article, se ressemblent, pour le profane du moins, le civil rampant. Partagent-ils mon sentiment, ces anciens chargés de souvenirs, d'honneurs et de ficelles d'or et d'argent, ceux que leur âge et leur grade attachent à leur bureau d'état-major, à qui leurs artères défendent maintenant le vol, la brusque ascension dans les pressions basses, la chute dans les pressions hautes? Ils saisissent chaque occasion, chaque prétexte de venir rôder aux lieux où tant de voix les appellent ; ils ont une manière à eux de regarder les appareils au repos, dans le désordre de l'atterrissage ou parés pour le départ, de les contempler sans en avoir l'air, de les toucher de l'œil, les mains aux poches, le visage comme absent et reporté à plus de vingt années en deçà. Leur pied tâte négligemment le sol, mesure son élasticité, sa dureté, sa mollesse. Les jeunes les saluent au passage avec ce respect affreux et consolant qui nous enterre. Un colonel d'infanterie, chef de section ou de compagnie pendant la dernière guerre, demeure un participant actif, n'a en somme fait qu'élargir son commandement et son horizon ; sa maturité, sa verdeur étoffée d'expérience, les leçons de la bataille qu'il a méditées au cours

de l'intermède de paix, tout son acquis lui assurent une place éminente d'exécutant. Il en va autrement de l'aviation ; elle broie les hommes en quelques saisons ; la trentaine passée, elle les rejette à l'administration, à l'organisation, à la paperasse. A mesure qu'elle vieillit et prend de la bouteille, elle devient plus tyrannique pour ceux qui la servent, elle réclame des cœurs plus neufs, du sang plus frais.

Je me promène sur le rebord boisé du plateau nu, dans cette déconfiture de gel qui n'est pour moi que de la boue froide à dessous lisses, qui est toute sa jeunesse pour cet ancien qui m'accompagne, pour ce glorieux survivant de l'ère épique, des balbutiements, de l'essor prodigieux qu'a suscité le dernier grand massacre en ouvrant le champ du ciel aux querelles humaines. Il va lentement, mélancoliquement ; il se remémore les choses devenues pour nous, qui avons vécu parallèlement à elles sans mettre la main à la pâte et pour les adolescents d'aujourd'hui, de l'histoire, mais qui demeurent vivantes en lui, qui y évoquent, avec leur timbre et leurs particularités, des sons de voix, des hommes en chair et en os, des êtres inconséquents, illogiques, qui auraient pu déjouer les événements, qui ne sont pas que des noms scellés sur des destinées closes, inchangeables, certifiées par les encyclopédies et les dictionnaires à leur rang alphabétique. Farman, Blériot, Deperdussin, le colonel Renard, le comte de la Vaulx... Je prononce à peine quelques syllabes, juste parfois ce qu'il faut pour entretenir ce feu couvant sous la cendre, pour l'empêcher d'étouffer, pour donner une issue à sa lueur.

— « Non, dit-il, ça n'a pas changé, les terrains. Je songe à ceux de Reims, de Mourmelon, aux temps préhistoriques, avant l'autre guerre, quand le petit lieutenant Z... allait naître. Très différents à cette heure, bien sûr, mais il y a un je ne sais quoi d'invariable, une atmosphère, une espèce d'odeur. Ça nous attire, nous, les précurseurs, les ouvriers de la première embauche ; nous ne respirons bien qu'ici, nous nous y dilatons, nous y occupons tout notre être ; ailleurs, nous vivons au rétréci, avec des tas de chambres vides en nous. Les toreros, les marins retraités éprouvent sans doute le même plaisir, la même jubilation triste à fouler le sable de l'arène, entre les barrières rouges, à emmagasiner le soleil du quai,

devant la mer. Le petit lieutenant Z..., vous avez eu du mal à lui arracher quelques paroles ; attendez seulement vingt ans, pas même, dix, et vous verrez comme il se déboutonnera quand il viendra renifler un air de chasse et de décollage. On perd toute retenue avec l'âge ; la sécurité, le souvenir débrouillent bien des énigmes, libèrent beaucoup de mots.

» Reims, Mourmelon, dans cette période obscure et sans repère qui précède 1914 ! Un extraordinaire mélange de gens s'y coudoyaient. Des aventuriers, les uns désintéressés, les autres pas, quelquefois présentant un singulier ambigu de cupidité et de désintéressement, des constructeurs hardis, attirés par l'inconnu, dont beaucoup ont sombré, dont plusieurs ont fait fortune, des chercheurs et des savants, toujours aussi pauvres, eux, quelques officiers qui devinaient que l'aviation pourrait avoir un rôle dans les guerres futures, fournir une arme nouvelle, qui en tâtaient les possibilités, des amateurs riches à la curiosité et à l'argent sans emploi, des snobs, des sportifs, des touche-à-tout, des fanatiques tenaces, des désœuvrés élégants, des mécaniciens en bourgeron, sans le sou, enthousiastes et dévorés d'ambition, hantés par l'annonce d'un prix de 100 000 francs et qui l'avaient déjà mis en poche, qui échafaudaient des entreprises, des ateliers, des raids sur ce gain imaginaire, des femmes aussi, amies de tout ce monde, dont les robes, les chapeaux, le genre révélaient à première vue à quelle classe de cette société pittoresque, bigarrée, de ce monde étroit et fiévreux elles appartenaient, de quel clan elles partageaient les illusions. Et tout cela, faute de mieux, mangeait au bistrot à 1 fr. 50, franc-or, et trinquait sur le zinc dans une fraternité étrangement panachée... »

Il songe, flatte machinalement de la paume un appareil, si gauche à terre, si empêtré de ses ailes et de son train d'atterrissage qu'il faut se chatouiller l'imagination pour admettre qu'il puisse voler, que c'est bien lui qui traverse le ciel, lancé par un moteur de faible gabarit et de puissance énorme qui n'a pas atteint sa limite, qu'on poussera demain sans doute à un plus haut degré d'efficacité dans cette lutte opiniâtre de vitesse, ce duel de surclassement continu, que c'est bien lui qui, arraché à son inertie, attaque comme un grand

rapace, ayant pour centre nerveux un homme casqué, inhalant, oxygéné, chauffé, dressé aux répliques promptes, aux techniques complexes, nourri d'esprit de sacrifice, de simplicité, de grandeur.

« Belle escadrille, murmure mon interlocuteur. Dix-neuf allemands abattus depuis septembre, deux seulement de perdus. Un tableau... Qui aurait cru, alors, en 12, en 13... Moi, j'avais toujours eu la passion, le vice de la navigation aérienne, de tout ce qui s'élève. Le dimanche, je faisais du ballon libre. J'avais même passé mon brevet civil de pilote d'avion et la plupart des épreuves du militaire. En amateur, naturellement. Il me semblait que l'aviation était quelque chose de trop beau pour qu'on désirât y gagner de l'argent. Mon violon d'Ingres. Et puis, la guerre...

» L'aviation militaire s'engendrait dans la confusion, les tâtonnements. Beaucoup de contradictions, d'utopies, et des vues fulgurantes ; les traits prophétiques de quelques-uns au milieu des bavardages de beaucoup d'autres ; le grouillement absurde, enivrant des débuts. A des raisonnements de techniciens, des préjugés de routiniers, des emballements d'illuminés, se brouillaient des souvenirs de lectures, de romans d'anticipation de Jules Verne, de Wells. Les autorités, les chefs de la guerre se méfiaient un peu, et parfois à juste titre, de ce bouillonnement, de cette mixture de folies et de calculs, de ce milieu de casse-cou, de toqués doués ou dépourvus de génie, de pionniers audacieux et sans tache, d'aigrefins qui sentaient vaguement la poule aux œufs d'or, essayaient déjà de la plumer. Ils entr'aperçevaient pourtant les possibilités de l'aéroplane, c'était le terme à cette époque, son emploi comme instrument de reconnaissance, de bombardement, de réglage du tir de l'artillerie ; on songeait même à le pourvoir de T.S.F. On avait constitué un maigre corps d'aviation, rattaché aux vieux bataillon d'aérostiers de Chalais-Meudon. Mais son rôle semblait limité à quelques unités, à de petits groupes. Je me souviens : quand, tout brûlant de foi et de l'ambition de servir, aux premiers jours d'août 1914, je me présentai, fier de mon brevet civil et de mon demi-brevet militaire, on me répondit de patienter et que, possédant déjà cinquante pilotes, on estimait que ce chiffre suffirait pour

longtemps, sinon jusqu'à la fin des hostilités, à moins même qu'on ne dût le réduire. Quelle douche sur mon feu !

» Mais l'événement me vengea ; je n'eus pas à attendre plus de quelques jours. Le vent me favorisait. Et bientôt un miracle, imprévu et nécessaire comme tous les miracles. Le haut commandement trouvait, dès les premières semaines, son chemin de Damas ; la foi l'éblouissait. Les observateurs aériens n'avaient-ils pas averti du glissement de von Kluck, décelé le trou des Ardennes, permis par leurs informations la victoire de la Marne ! Ce coup de maître donnait, au démarrage, ses lettres de noblesse à la nouvelle arme. »

J'ose interrompre le narrateur :

« Vous-même avez participé, je crois, et au premier plan, à ces prouesses qui n'avaient pas encore de précédent, qui...

— Oh ! fait-il avec un geste évasif, personne n'a rechigné à l'ouvrage... La querelle du plus lourd et du moins lourd que l'air, qui avait provoqué tant de palabres dans les bistrots et sur les gazons de Mourmelon et de Reims, a vite été tranchée à l'épreuve. De nos trois dirigeables, l'un descendu par les Allemands, l'autre par nos propres troupes à la suite de je ne sais quel malentendu, le dernier évanoui, j'ai oublié comment ; les Zeppelins ennemis, si vulnérables et faciles à repérer à l'aide de la goniométrie, à égarer sur de fausses routes et de fausses ondes, n'ont laissé que le souvenir de leurs déboires... Chez nous peu de réservistes, une majorité de cavaliers venus par goût du sport, du risque ; la reconnaissance était leur métier ; peut-être ont-ils contribué à imprimer à notre aviation sa direction primitive, son caractère essentiel, celui de moyen de reconnaissance, de patrouille en avant du gros. Les Allemands l'utilisaient plutôt comme outil à inspecter, à contrôler le champ de bataille. D'où, contre nous, le préjugé, aux premiers mois, des fantassins qui nous voyaient rarement, que survolait sans cesse l'adversaire ; ils ne soupçonnaient pas notre travail, ils nous traitaient d'embusqués, pour user d'un vieux mot. Il nous a fallu vaincre aussi le scepticisme de certains généraux que nos succès n'avaient pas entièrement réussi à gagner à notre cause, qui n'accueillaient nos renseignements que sous béné-

fice d'inventaire... Du passé, tout cela ! Un passé magnifique ! Et les vocations s'éveillaient partout, parmi les meilleurs, ceux que consumaient une flamme sacrée, une ardeur chevaleresque, et ceux qui, enlisés aux tranchées, las de la boue, rêvaient de plein ciel et de mourir propres, et ceux que tenaillait, sentiment peut-être moins limpide, une nostalgie d'individualisme, de confort, de romanesque, et ceux en qui tout cela s'enchevêtrait inextricablement. L'aviation, à vrai dire, ne s'organisait pas selon un plan établi, préconçu ; elle se modelait au fur et à mesure sur le réel, sur les nécessités et les enseignements de l'heure. Grande prospection, bombardement, chasse, tir en rase-motte, photographie aérienne, réglage d'artillerie par la T.S.F., chaque spécialité, chaque appareil créait ses ouvriers, ses organes ; on recrutait le personnel volant à la sortie du matériel. Aucune théorie ne paralysait la nouvelle arme ; elle répondait, et souvent avec un à-propos merveilleux, à l'exigence des faits. Un minimum d'administration. Des pilotes, des mécanos, des chefs d'escadrille, quatre ou cinq officiers au G.Q.G. ; cela suffisait. Il nous arrivait de porter nous-mêmes les résultats de nos reconnaissances au chef de l'état-major. Et peu à peu la doctrine s'échafaudait, s'affirmait, se complétait. Nous vivions en parfaite intelligence, en liaison continue avec l'armée de terre et sous ses ordres. Nous ne pensions guère que l'aviation deviendrait chose si importante, qu'il faudrait lui attribuer une personnalité distincte, que notre petite chapelle fervente se transformerait, sous la poussée des événements, de l'opinion, de notre œuvre, en vaste église à l'ossature nombreuse, aux rouages infinis... »

Mon interlocuteur s'arrête, demeure immobile. Son œil suit toute une courbe dont il a dessiné les points de départ, dont il néglige le soin de construire le développement. Je parcours rapidement, en pensée, la période d'entre deux guerres, les débats qu'a suscités l'aviation, ses hauts et ses chutes, ses reprises, l'effort allemand qui a précédé le nôtre de plusieurs années, que nous rattrapons chaque jour ; je considère toutes ces énergies tendues et ces jeunes hommes, d'une individualité moins pittoresque, moins frappante peut-être que leurs prédécesseurs, mais aussi drus et plus

disciplinés, plus fortement encadrés et minutieusement instruits, mieux fondus à un corps immense où la tactique collective domine, où l'exploit personnel a moins de place que jadis, où l'équipe englobe l'équipier. La guerre, à peine commencée, forgera ce métal précieux et solide. A ces hommes, il ne faut rien refuser de ce dont ils sont dignes, ni la continuité du commandement ni l'abondance, la qualité, la vitesse, le raffinement du matériel ; leur excellence d'âme et de technique, la volonté de la nation doit la couronner de toutes les supériorités de masse et de mécanique. Cela se fait, nous le savons. Gardons-nous, dans ce demi-sommeil provisoire de la guerre, de faiblir ou de nous relâcher.

Des hangars, là-bas, nous arrive une chanson, sur l'air de *la Madelon*, dont je distingue mal les paroles. Mon mentor sourit, rappelé au présent. Nous marchons vers le bois où se cachent les baraquements. Un sous-officier à la figure enfantine, grand et maigre, aux cuisses héronnières, s'est fabriqué, d'un pique-feu et d'une boîte de singe vide, une sorte de colichemarde ; un autre, petit et rondouillard, exagère encore l'exiguïté de sa taille en tordant ses jambes, en pliant sur les genoux. Ils vont tous deux, côte à côte, formant un couple fort comique, burlesquement apparié et contrasté. Une transposition, avec quelques variantes, de Don Quichotte et Sancho Pança. Tout le monde s'esclaffe ; le camp retentit d'une joie d'écoliers en vacances. Le romantique, le tourmenté lieutenant Z... se déride. Alliage fort et souple ; l'extrême de la contention, le débridement total, et s'épousant, s'amalgamant, jaillissant si naturellement l'un de l'autre selon les circonstances de péril, de divertissement, d'alerte, de repos. Accommodation parfaite à la plus rigoureuse, la plus exaltante des vies. Ah ! jeunesse !

ALEXANDRE ARNOUX

15 *février* 1940.

LE CANAL DE PANAMA

Panama et Suez sont deux canaux maritimes, unissant chacun deux mers à travers un isthme, mais c'est, je crois, tout ce qu'ils ont de commun.

L'isthme de Suez est un désert de sable, d'une platitude totale, sous un climat d'une sécheresse intégrale ; la rive méditerranéenne est si basse qu'en arrivant on la voit à peine : Port-Saïd, Alexandrie sortent de la mer comme d'autres Venises. Le canal de Panama traverse au contraire une région montagneuse, géologiquement hétérogène, au milieu d'une jungle déchaînée, dans une atmosphère d'une prodigieuse humidité ; quand on approche des côtes américaines dans ces parages, elles se dessinent sur l'horizon par un profil hardi : ce sont partout des pitons audacieux, recouverts d'une végétation folle, avec un ton de couleur vert sombre (vert-rhumatisme, dirait Léon Daudet) qui évoque les tonalités de nos vallées bas-normandes, à Trouville ou Honfleur par exemple. Ainsi, d'un côté le sable, de l'autre la forêt vierge ; il y a là toute la différence de l'Orient désertique et de l'Amérique équatoriale. A Suez, des caravanes, des tentes dans le désert, toute cette vie biblique de l'Orient que Lesseps aimait ; mais, à Panama, une serre chaude grouillante de vie animale et végétale, des serpents, des crocodiles à côté des transatlantiques dans le lac de Gatun (j'en ai vu) ; et comme on sent qu'au moindre relâchement la forêt reprendrait vite toutes les conquêtes qu'on a faites sur elle !

Le contraste n'est pas moindre dans les conditions techniques de l'exécution. Suez est un canal d'eau de mer, à niveau, sans

ouvrages difficiles, où la sécheresse a constitué le principal obstacle. Panama est un canal à écluses, avec une nappe artificielle d'eau douce à l'intérieur ; c'est l'humidité qui, par un ruissellement dévastateur, s'est en l'espèce révélée l'ennemi le plus redoutable mais, attention : comment, sans elle, eût-on rempli le lac ? On ne réfléchit pas assez que, sous un climat comme celui de l'Egypte, jamais l'œuvre n'aurait pu se faire.

Les deux entreprises portent, de part et d'autre, la marque de ces circonstances. Suez est une magnifique réalisation de terrassiers et le canal, une fois achevé, fonctionne comme un port. Panama, du fait des barrages, des écluses, ressemble plutôt à une usine : l'impression est moins celle de la navigation que d'un grand atelier moderne, avec une machinerie splendide, précise comme une horlogerie et, de ce fait, terriblement vulnérable.

A vrai dire, jamais Panama ne rappelle Suez et l'on est en droit de se demander si l'expérience du premier canal pouvait, en quoi que ce soit, servir pour la construction du second !

•

Le canal est orienté du Nord-Ouest au Sud-Est, de telle sorte que Panama se trouve à 35 kilomètres à l'est de Colon ; sa longueur est de 68 kilomètres, de côte à côte, de 81 si l'on compte les chenaux maritimes aux deux extrémités (Suez, on se le rappelle[1], a 161 kilomètres de côte à côte). La largeur minimum au plafond est de 91 mètres, contre 60 à 75 mètres à Suez. La profondeur minimum est de $12^{m},19$, avec un tirant d'eau autorisé de $11^{m},27$, contre $10^{m},36$ à Suez. Ainsi Suez est deux fois et demie plus long, Panama un tiers plus large et légèrement plus profond, mais la longueur des bateaux y est limitée par la dimension des écluses.

Décrivons le trajet, de l'Atlantique au Pacifique. La prise de contact, avouons-le, est troublante, à cause du climat, et voici mes premières impressions, notées il y a neuf ans : « Nous arrivons en vue de Colon, le 7 juillet, à midi : la mer est couleur de plomb fondu, la côte paraît une jungle déchaînée, d'un

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er Janvier 1940.

vert sombre, le ciel est noir d'encre, avec des nuages blancs effilochés à l'horizon sur la sierra, la chaleur est accablante. » De la baie de Limon, en quittant le port de Cristobal (quartier de Colon), le canal traverse les marais du Mindi, laissant un peu à l'est l'ancien tracé français, que les Américains n'ont pas maintenu, pour atteindre, à 11 kilomètres, le barrage et les écluses de Gatun.

La nappe d'eau artificielle, dont la longueur est de 28 kilomètres et la hauteur de 24 mètres au-dessus du niveau de la mer, est contenue par un barrage, long de 2 562 mètres, haut de 32, large de 672 à la base et de 32 au sommet : son apparence est celle d'un vaste terre-plein gazonné, sur lequel on a fait un golf de 18 trous. Sur le haut Chagres, à 12 kilomètres de Gamboa, un second barrage, de réserve celui-ci, le *Madden Dam* (appelé aussi barrage d'Alhajuela), sert depuis 1935 à accumuler les eaux de pluie pendant les mois humides, pour alimenter le lac pendant la saison sèche. Les trois écluses doubles de Gatun apparaissent, quand on vient en bateau de Cristobal, comme le triple gradin d'un escalier babylonien : leur longueur est de 304^{m},80, leur largeur de 33^{m},52.

Avec ses anses innombrables, ses sinuosités, le lac intérieur, dans lequel on débouche ensuite, semble une rivière tropicale. La nature n'a pas été dominée et l'on n'a même pas cherché à la vaincre : c'est une jungle, interrompue seulement de-ci de-là par quelque minuscule et désordonnée plantation de bananiers ; ici, dans l'eau, nage un crocodile ; là, sur terre, attend, passif, un Indien : ce ne sont pas nos contemporains. Quand l'eau a été introduite, des forêts entières se sont trouvées noyées, de telle sorte que seul le sommet des arbres dépasse la surface : à certains endroits, le lac est ainsi parsemé de milliers de branchages desséchés et morts, qui pointent du fond inondé ; parfois seulement quelque plante survit, donnant l'impression qu'une corbeille de verdure a été posée sur les eaux. Entre Darien et Gamboa, au débouché du Chagres, les rives se resserrent et l'on entre dans la trop fameuse tranchée.

La *Gaillard cut*, l'ancienne et fameuse tranchée de la Culebra, est longue de 13 670 mètres, large au plafond de 91, de 97 à 274 à la surface ; le fond est à 12^{m},19 au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire beaucoup plus bas que dans les plans

français, qui le fixaient à 40, au mieux à 30 mètres. Imaginez un ravin escarpé, dominé de rochers abrupts, d'un brun rouge, avec de gros morceaux qui semblent prêts à s'ébouler, tandis que la dernière averse se vide dans le canal en cascades bouillonnantes.

On se trouve ensuite sur l'autre versant. La double écluse de Pedro Miguel (304^{m},80 de long et 33^{m},50 de large) abaisse les navires jusqu'au petit lac de Miraflores, à 16^{m},50 au-dessus de la mer ; puis, par les deux écluses doubles de Miraflores, de mêmes dimensions que les précédentes, on aboutit au cours canalisé du Rio Grande qui, au niveau de l'océan, est soulevé par sa marée. Un chenal de 13 kilomètres débouche dans la haute mer, laissant à gauche les hauteurs de Balboa et trois petites îles, Naos, Perico et Flamenco, qu'un môle relie à la terre ferme. Au large on distingue, dans le Pacifique, les îles des Perles.

L'outillage annexe du canal se compose de deux ports, Cristobal et Balboa, magnifiquement aménagés, le premier surtout : ils possèdent des quais accessibles aux plus grands navires, des installations de charbon (aujourd'hui largement délaissées) et de pétrole. Il faut ajouter le chemin de fer, qui continue de jouer un rôle de premier plan dans l'activité de l'isthme, mais il n'y a pas eu, jusqu'ici, de route allant de l'Atlantique au Pacifique, seulement deux tronçons, l'un entre Colon et Gatun, l'autre entre Panama et Gamboa : le monopole du *Panama Railroad*, inscrit dans sa concession initiale, avait la vie dure ! Il aura fallu attendre la ratification du traité de 1936, entre les États-Unis et la République de Panama, ratification qui a eu lieu à Washington le 27 juillet 1939, pour que la construction d'une route d'océan à océan devînt possible : avant longtemps le travail, dès maintenant décidé, sera accompli.

•

Le transit est plus facile qu'à Suez, parce que le canal est plus large, mais il y a un problème de l'éclusage, qui est propre à Panama. L'organisation du passage comporte donc deux aspects distincts : le pilotage et les conditions du transit en général d'une part et, de l'autre, le fonctionnement des écluses.

Le pilote prend les bateaux à l'entrée de la passe, sans leur faire jeter l'ancre, et avec lui trois autres fonctionnaires montent à bord : l'agent des douanes, l'encaisseur des péages et le docteur ; après quoi le bateau, sans s'arrêter, est acheminé vers le canal.

Le transit est dirigé par deux bureaux régulateurs, sous les ordres d'officiers de la marine américaine, l'un à Cristobal, l'autre à Balboa, secondés de plusieurs postes vigies, dont la fonction se borne à transmettre les signaux. Les pilotes ont plus d'initiative qu'à Suez, car les croisements en marche sont permis, la navigation étant en outre libre sur le lac, c'est-à-dire sur presque la moitié du parcours ; par contre l'éclusage nécessite un échelonnement bien étudié des passages, afin d'éviter les encombrements. L'ordre d'acheminement donne le pas aux bateaux de passagers ; les *tankers*, les chargements d'explosifs sont dépêchés le plus rapidement possible ; quant aux bateaux lourdement chargés, on tâche de les faire passer seuls, en combinant de préférence les croisements dans le lac.

Les pilotes sont tous américains. Leur service, qui est dur et demande beaucoup d'attention, est divisé en deux sections, de Balboa à Pedro Miguel et de Pedro Miguel à Cristobal. Sauf dans l'écluse, c'est le pilote qui dirige tout, donnant les ordres sur le bateau et aussi au personnel qui est à terre : je l'ai vu, sur la passerelle, faire marcher lui-même les signaux de la machine. Les difficultés rencontrées ne sont pas exceptionnelles et néanmoins elles ne sont pas négligeables : il y a moins d'embardées qu'à Suez mais, lorsque l'on passe de l'eau douce à l'eau salée ou *vice versa*, il se produit des remous ; des manœuvres de précision, nécessitant souvent des remorqueurs, sont nécessaires, soit dans les écluses soit dans la Culebra. D'une façon générale, la navigation est plus facile qu'à Suez mais il y a des travaux d'art que la moindre erreur peut compromettre et, surtout, les bords du canal étant rocheux, il est fatal de les toucher. Les traversées demandent en moyenne huit heures ; elles n'ont lieu que le jour, à une demi-heure d'intervalle, le premier bateau étant expédié à six heures du matin, le dernier à quatorze heures et demie de Balboa et à quinze heures et demie de Cristobal.

Le spectacle des écluses et de leur fonctionnement est magni-

fique. Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'absence presque complète de tout personnel visible puis le silence et le calme simple des opérations. Chaque bateau, en arrivant au sas, est saisi par six câbles d'acier, fixés chacun à une locomobile électrique à crémaillère, deux en avant de chaque côté pour tirer le bateau, deux au milieu, deux à l'arrière pour le retenir : ces locomobiles font l'office de remorqueurs, les navires n'ayant pas de mouvement propre et étant entièrement passifs pendant leur séjour dans la chambre. Une chaîne, tendue en travers, protège la paroi de l'écluse et d'autre part un barrage de fortune est prévu, au cas d'un accident qui ne pourrait être que fort grave, car il risquerait de vider le lac. On voit peu d'hommes, parce que le travail est mécanisé, mais la visite, sous le quai, des machines motrices donne la mesure du prodigieux effort technique accompli ; quant au poste de commandement, où quelques rares opérateurs manient de temps en temps un levier nickelé dans un silence total, religieux, il laisse une impression de force, de calme, de sécurité, qui fait honneur aux Américains et permet de les classer, avec les Romains, parmi les grands fondateurs humains. Ce silence est si fort qu'il paraît contagieux : j'ai vu, depuis le quai, passer plusieurs transports, chargés d'équipages mais pas un mot n'était entendu ; quand j'ai passé moi-même, sur un grand paquebot américain rempli de touristes, ce n'était plus tout à fait vrai car le bruit des gramophones dominait aisément celui de la manœuvre.

Chaque passage à travers les écluses prend en principe quinze minutes, le remplissage demandant huit minutes ; dans l'ensemble de la traversée de l'isthme, le total des éclusages entre pour une heure et demie. En apparence, c'est le triomphe de l'automatisme. Pourtant, me disent les opérateurs, chaque passage se présente de façon différente : suivant les courants, la marée (qui est forte sur le Pacifique), l'écluse ne se remplit ni ne se vide de la même façon, de sorte que l'expérience des lieux ainsi que l'intelligence continuent de jouer un rôle important. J'ai été émerveillé, je l'avoue, de la précision des manœuvres : ayant été autorisé à faire le passage, sur la passerelle, à côté du pilote et du capitaine, sur un lourd cargo suédois de 15 000 tonneaux, portant un chargement de 22 000 tonnes de minerai, long de 167 mètres, avec un tirant

d'eau de 10^{m},70, j'ai pu constater que pas un faux mouvement n'avait été fait, que pas une fois le bateau n'avait même effleuré le quai des écluses.

Le lac perd, à chaque éclusage, un certain cube d'eau, que l'apport des rivières remplace aisément pendant la saison des pluies mais qui, sans parler de l'évaporation, ne se reconstitue pas en saison sèche : on calcule que les dépenses et pertes d'eau s'élèvent annuellement à 292 millions de pieds cubes, dont 22 millions par évaporation, 41 par éclusages, 31 du fait de l'énergie électrique utilisée, 194 du fait de la vidange du barrage de Gatun. Dans ces conditions, l'opération des écluses était nécessairement limitée, tant que la question d'un barrage de réserve n'était pas résolue : le *Madden Dam*, achevé en 1935 à l'endroit même qu'avaient déterminé autrefois les ingénieurs français, répond à la triple préoccupation d'accumuler une réserve d'eau pour la saison sèche, de fournir l'énergie électrique requise pour le fonctionnement des écluses, de contrôler les crues du Chagres. L'approvisionnement du lac de Gatun provient, en 1938, pour 139 millions de pieds cubes de l'apport normal des cours d'eau, pour 105 millions de la réserve accumulée au barrage, pour 48 millions des chutes de pluies, soit un total de 292 millions de pieds cubes, qui correspond aux dépenses et aux pertes indiquées plus haut.

Les possibilités du canal ont été considérablement accrues par la construction du *Madden Dam* et l'on peut actuellement considérer le problème de l'approvisionnement du lac comme résolu. Auparavant, il était possible d'assurer un trafic de 30 à 40 millions de tonnes. Le chiffre s'élève désormais à 70 ou 80 millions, c'est-à-dire à trois fois le tonnage des dernières années : en 1938, il y a eu 5 524 traversées, soit une moyenne de 15 par jour, avec un tonnage net de 28 millions, mais on pourrait accommoder 17 000 bateaux par an, soit une moyenne de 48 quotidiennement. Il y a cependant une réserve à faire, relativement à la longueur et à la largeur des bateaux, car les écluses, avec leur longueur de 305 mètres, ne contiendraient pas les plus grands transatlantiques, du type *Normandie* ou *Queen Mary* et, d'autre part, avec leur largeur de 33^{m},50, elles ne laissent plus qu'une marge infime aux gros porte-avions de la marine américaine. Pour obvier à cette insuffisance et

pour répondre à des préoccupations militaires faciles à comprendre, le Gouvernement américain a décidé la construction d'une troisième série d'écluses, plus longues et plus larges que les précédentes, dont l'usage sera en principe réservé à la marine de guerre ; elles seront placées à quelque distance des écluses existantes, de façon à réduire les risques d'un bombardement susceptible d'immobiliser la navigation. Au cours d'un voyage dans l'isthme, le 9 août 1939, le secrétaire d'État américain à la Guerre a officiellement annoncé le commencement immédiat de cet important travail, dont on estime la durée à six ans et le coût à 277 millions de dollars.

La limitation de la capacité des écluses existantes ne concerne, on s'en rend compte, que des catégories spéciales de bateaux, et la navigation commerciale, dans son ensemble, n'en ressent aucune gêne, de telle sorte qu'on peut dire, dès aujourd'hui, que le canal de Panama possède une marge de capacité susceptible de répondre pratiquement à tous les besoins.

•

Avant 1914, les communications entre l'Atlantique Nord et le Pacifique Nord, par le cap Horn et le détroit de Magellan, étaient en fait impraticables : à l'âge des voiliers, quand le temps ne comptait guère, on pouvait encore accepter le formidable détour, mais avec la vapeur il ne pouvait plus en être question. Dans ses rapports avec la côte occidentale du continent américain, l'Europe n'était du reste pas mieux placée. Dans ces conditions, l'économie de parcours qu'a permise l'ouverture du canal de Panama est énorme, comme il ressort du tableau simplifié que voici :

I. — Trajets partant de New-York :

1. *New-York — Vancouver :*

a) Par Magellan..... 13 925 milles
b) Par Panama ..... 6 049 —
(Soit une économie par Panama de 57 p. 100).

2. *New-York — San Francisco :*

a) Par Magellan ..... 13 135 milles
b) Par Panama ..... 5 262 —
(Soit une économie par Panama de 60 p. 100).

3. *New-York — Valparaiso :*

a) Par Magellan ..... 8 385 milles
b) Par Panama ..... 4 633 —
(Soit une économie par Panama de 46 p. 100).

4. *New-York — Hong-Kong :*

a) Par Magellan ..... 16 579 milles
b) Par Panama ..... 11 539 —
(Soit une économie par Panama de 30 p. 100).

5. *New-York — Sydney :*

a) Par Magellan ..... 13 000 milles
b) Par Panama ..... 9 332 —
(Soit une économie par Panama de 28 p. 100).

II. — Trajets partant de Liverpool :

1. *Liverpool — San Francisco :*

a) Par Magellan ..... 13 502 milles
b) Par Panama ..... 7 836 —
(Soit une économie par Panama de 42 p. 100).

2. *Liverpool — Valparaiso :*

a) Par Magellan ..... 8 747 milles
b) Par Panama ..... 7 207 —
(Soit une économie par Panama de 18 p. 100).

Dans tous les cas que nous venons d'envisager, Panama est préférable à Magellan ; mais en allant vers l'Ouest, on finit par trouver une limite au delà de laquelle il est plus avantageux d'adopter une troisième route, celle de Suez :

I. — Trajets partant de New-York :

1. *New-York — Yokohama :*

a) Par Panama ..... 9 714 milles
b) par Suez ..... 13 042 —
(Soit un avantage par Panama de 26 p. 100).

2. *New-York — Singapour :*

a) Par Panama ..... 12 633 milles
b) Par Suez ..... 10 141 —
(Soit un avantage par Suez de 20 p. 100).

3. *New-York — Wellington :*

a) Par Panama ..... 8 500 milles
b) Par Suez ..... 14 136 —
(Soit un avantage par Panama de 40 p. 100).

4. *New-York — Sydney :*

a) Par Panama ..... 9 704 milles
b) Par Suez ..... 13 431 —
(Soit un avantage par Panama de 28 p. 100).

II. — Trajets partant de Liverpool :

1. *Liverpool — Yokohama :*

a) Par Panama ..... 12 272 milles
b) Par Suez ..... 11 113 —
(Soit un avantage par Suez de 10 p. 100).

2. *Liverpool — Singapour :*

a) Par Panama ..... 15 193 milles
b) Par Suez ..... 8 211 —
(Soit un avantage par Suez de 46 p. 100).

3. *Liverpool — Wellington :*

a) Par Panama ..... 11 058 milles
b) Par Suez ..... 12 206 —
(Soit un avantage par Panama de 10 p. 100).

4. *Liverpool — Sydney :*

a) Par Panama ..... 12 262 milles
b) Par Suez ..... 11 501 —
(Soit un avantage par Suez de 7 p. 100).

Il se dessine ainsi dans le monde une zone Suez et une zone Panama, dont la limite n'est pas tout à fait la même, suivant qu'on part de New-York ou de Liverpool. Dans le premier cas, la zone Panama comprend toutes les côtes du Pacifique pour ne s'arrêter qu'à Hong-Kong, Bornéo, à l'Australie occidentale ; dans le second cas, l'Extrême-Orient lui échappe, ainsi que l'Australie, et elle ne conserve que la Nouvelle-Zélande et le Kamtchatka. En fait, les deux canaux ne se font concurrence que sur une frange assez mince : même si l'on tient compte des facteurs autres que la distance, car celle-ci n'est pas seule à entrer en jeu, c'est à peine s'il y a chevauchement de leurs zones respectives.

•

En vertu de l'article 3 du traité Hay-Pauncefote, rappelé dans l'article 18 du traité Hay-Bunau-Varilla, les tarifs du canal de Panama doivent être les mêmes pour tous les usagers, y compris les Américains eux-mêmes : l'interprétation de ces textes ne peut guère faire doute. C'est, semble-t-il, l'avis du Gouvernement de Washington lui-même, lorsqu'il propose au Congrès, en 1912, le vote du *Panama canal Act.* Pourtant, dès les élections présidentielles de 1908, un mouvement d'opinion s'est dessiné en faveur de l'exemption des bateaux faisant le cabotage entre les deux côtes, Atlantique et Pacifique, des États-Unis : les trois partis en présence — républicains, démocrates, progressistes — l'ont inscrite dans leur programme, en donnant comme raison que le pays doit demeurer souverain sur un canal qu'il a construit ; s'il y a un traité, tant pis : mieux vaudrait qu'il n'eût pas été signé ! Lors de la discussion, un amendement dans ce sens est adopté et, le 24 août 1912, la loi est promulguée avec cette disposition par le président Taft, en dépit d'une forte opposition des chemins de fer et d'une protestation diplomatique de l'Angleterre.

L'exemption qu'on nous reproche, dit le Gouvernement, n'est qu'une simple prime au cabotage national : n'avons-nous donc pas le droit de l'accorder et n'est-ce pas une prérogative de tout État souverain? C'est possible, répondent les Anglais, mais elle viole non seulement l'esprit et la lettre du traité Hay-Pauncefote, du traité Hay-Bunau-Varilla, mais l'évidente intention de leurs rédacteurs. Il n'y a guère de doute que cette seconde thèse ne soit la vraie, et l'argumentation du sénateur Root, qui se prononce dans ce sens, paraît décisive : « Nous détenons le canal, dit-il, pratiquement en vertu d'un mandat, et nous nous sommes reconnu, de la façon la moins équivoque, les obligations d'un mandataire. Pour l'avantage bien problématique de favoriser notre cabotage, allons-nous renier des obligations que le monde entier considère que nous avons acceptées? Le bon renom du pays vaut plus que ce mesquin bénéfice. » Tant que les républicains sont au pouvoir, le Gouvernement résiste : il refuse l'arbitrage de la Cour de La Haye, que propose l'Angleterre. Mais le ton change complètement avec l'avènement du président Wilson, en 1912-1913 : « Nous sommes une trop grande puissance, déclare-t-il dans son message du 5 mars 1914, nous avons trop, comme nation, le sens de notre dignité, pour chicaner sur les termes de nos engagements : notre devoir est de revenir sur la décision prise. » Et, le 4 juillet de cette même année, il revient à la charge, avec une sorte de généreuse passion : « Je prétends qu'il est parfois patriotique de préférer l'honneur de la nation à son intérêt matériel... Quand j'ai fait une promesse, j'essaie de la tenir ; il n'y a pas d'autre règle admissible pour un pays. » N'est-ce pas déjà le Wilson de la guerre? Pour l'honneur des États-Unis, son influence est assez grande pour obtenir du Congrès l'abandon de la disposition litigieuse et il n'est pas excessif de dire que l'impression produite dans le monde par ce bel exemple de droiture politique est considérable.

Depuis lors, le principe de l'égalité de traitement a toujours été respecté. Cependant, les propositions d'exemption se sont reproduites avec une singulière persistance : entre 1915 et 1936, il y a eu, dans ce sens, vingt-six bills, dus à l'initiative parlementaire, qui tous, du reste, ont été repoussés par le Sénat. Le 16 décembre 1937, le sénateur Mac Adoo revient

encore à la charge. Il est gendre du président Wilson, sans doute mais il représente la Californie, et c'est à ce titre que, fort habilement, il réclame l'exemption pour les caboteurs d'un certain type, approuvé par le Gouvernement, de sorte que le subside peut apparaître comme étant d'intérêt militaire. A la vérité, les arguments pour et contre demeurent au fond strictement économiques et il y a grand intérêt à les analyser car ils éclairent certaines répercussions — strictement américaines — de l'ouverture du canal.

Le canal a rendu faciles et peu coûteuses les communications maritimes entre les États de l'est américain et ceux de la côte du Pacifique. Ces derniers — un groupe d'une douzaine d'États en y comprenant l'arrière-pays intéressé — reçoivent à bon marché par cette voie les matières premières, les machines ou pièces détachées dont ils ont besoin et expédient, vers la côte atlantique des États-Unis ou vers l'Europe, dans les meilleures conditions, leurs produits alimentaires ou manufacturés, car une intéressante industrie s'est développée de ce fait : quel n'en serait pas le magnifique épanouissement si la navigation entre les deux côtes, déjà si utile, devenait exempte de tout péage? Los Angeles, San Francisco, Portland, Seattle sont, on le comprend, tout acquis à cette thèse. Le point de vue adverse n'est plus tant soutenu, comme on le croit généralement, par les chemins de fer, que par les États du *Central West*, évidemment désavantagés par la distance qui les sépare de la mer et qui le seraient davantage encore, par rapport aux industries de la côte, si le passage de l'isthme était rendu gratuit pour le cabotage national. On sait que, depuis le début du siècle, le centre de gravité de l'industrie américaine s'est déplacé vers le milieu du continent : seul exemple d'un groupe industriel de première grandeur localisé loin de la mer. Ce fait économique paradoxal s'explique en partie parce que cette production travaille surtout pour le marché intérieur. Mais, de New-York à Los Angeles, l'espèce de rocade des échanges, que permet Panama, n'est pas sans provoquer une concurrence assez inquiétante, qui souligne le danger d'avoir situé l'industrie sans doute la plus importante de la planète à mille kilomètres des océans. La conscience qu'a Chicago, par exemple, d'être vulnérable de ce fait, par rapport à New-York, Balti-

more ou Los Angeles, explique la nervosité avec laquelle des propositions comme celle du Californien Mac Adoo sont combattues entre les Alleghanies et les Rocheuses.

Du reste, comme nous l'indiquions plus haut, les arguments des partisans de l'exemption n'ont plus jamais prévalu depuis 1912 : les États du Centre sont politiquement puissants ; d'autre part, le Gouvernement ne semble pas pressé, en ce qui le concerne, de diminuer dans l'isthme des recettes qu'il faudrait bien récupérer quelque part. Enfin, les textes qui limitent la liberté américaine sont formels. On discerne, aux États-Unis, un conflit traditionnel entre la doctrine du respect des engagements internationaux et l'affirmation d'un sans-gêne continental s'embarrassant peu des contingences diplomatiques : il semble, en l'espèce, que l'esprit du droit international l'a emporté.

•

En vertu du *Panama canal Act* de 1912, les tarifs doivent être établis d'après le tonnage net, suivant un jaugeage type « Panama », analogue au jaugeage « Suez ». Les bateaux chargés avaient dû d'abord payer 1 dollar 25 par tonne, les bateaux sur lest 72 cents, les vaisseaux de guerre (à l'exception des américains) 50 cents. Puis, en 1915, sur la pression des armateurs, on avait admis une jauge dite « américaine » toutes les fois que celle-ci serait plus avantageuse pour les usagers, ce qui équivalait en fait à une diminution de tarif d'environ 25 p. 100. Depuis le 1er mars 1938, un nouveau régime est en vigueur : sur la base du jaugeage « Panama », seul maintenu, le tarif des bateaux chargés ne doit être ni supérieur à 1 dollar ni inférieur à 75 cents, les passagers ne devant pas payer plus de 1 dollar 50, mais pouvant bénéficier de la franchise totale. Les taux adoptés depuis lors ont été de 90 cents pour les bateaux chargés, de 72 cents pour les bateaux sur lest, de 50 cents pour les vaisseaux de guerre (américains exceptés) ; quant aux passagers, ils transitent gratuitement.

Il importe de comprendre que la fixation de ces taux est, aux États-Unis, moins une question internationale qu'une question, singulièrement épineuse, de politique intérieure.

Les armateurs souhaitent naturellement que les tarifs soient le plus bas possible et que le cabotage américain bénéficie d'une exemption préférentielle ; les chemins de fer, du moins les transcontinentaux, sont naturellement de l'avis contraire. Mais, indépendamment de ces positions générales, il y a des positions géographiques : les industriels et commerçants de la côte californienne, tout comme ceux de la côte atlantique, sont du parti des armateurs, tandis que les groupes manufacturiers des États du Centre trouvent que les péages ne sont jamais assez élevés. L'Administration du canal redoute que les tarifs soient insuffisants ou excessifs, car elle désire que l'entreprise soit payante, à supposer qu'il soit possible, dans ce cas particulier, de dire ce que cela signifie. Comme le statut international de l'affaire interdit de favoriser par une exemption le cabotage national, le Gouvernement, qui ne peut évidemment imposer à celui-ci un péage élevé, se voit, en quelque sorte, forcé d'abaisser le niveau général du tarif, aboutissant ainsi à consentir à la navigation internationale une sorte de clause de la nation la plus favorisée. C'est une des raisons, et non la moindre, pour lesquelles le transit de Panama est d'environ 40 p. 100 moins cher que celui de Suez, sans même tenir compte du fait que le canal américain n'a ni actionnaires à rémunérer ni capital à amortir.

•

Le canal de Panama, inauguré en 1914, est d'abord obstrué en 1915 par des glissements dans la Culebra et se trouve, de ce fait, fermé pendant sept mois ; puis c'est la guerre jusqu'en 1918 ; mais ensuite diverses circonstances favorisent un développement rapide du trafic. L'obstacle des difficultés de la navigation à voile dans la mer Rouge, si grave pour le déclenchement de Suez, n'existe pas ici, et surtout, au XXe siècle, la voile ne compte presque plus. D'autre part, quand le canal de Suez avait été ouvert en 1869, tout était à créer sur les routes maritimes de l'Orient : il n'y avait rien d'organisé, ni escales ni agences, à peine quelques hôtels, parce qu'on passait depuis quatre siècles par le cap de Bonne-Espérance. Au contraire, dans l'isthme de Panama et sur les routes qui y

accédaient, il n'était pas difficile, en raison de la proximité des États-Unis, de mettre sur pied l'outillage nécessaire. La seconde voie maritime interocéanique bénéficiait donc de ce double avantage qu'elle naissait un demi-siècle après la première et que les États-Unis, qui étaient proches, disposaient matériellement de toutes les possibilités.

L'activité maritime, en tant que distincte du volume des échanges, se reflète dans les deux courbes du nombre des traversées et du tonnage net : l'une et l'autre reproduisent, à peu de choses près, soit les courbes correspondantes à Suez, soit les péripéties de l'activité économique mondiale. A ceci près que le déclenchement du trafic ne se produit qu'en 1922, toutes les envolées (1922-1929), toutes les hésitations (1924), tous les brusques reculs (1929-1933), toutes les reprises mal dessinées (1934-1938) se marquent dans ces chiffres. Le tonnage net de Panama, après avoir atteint le chiffre record de 29 964 000 tonnes en 1929, semble s'établir depuis quelques années aux environs du palier de 28 millions de tonnes (28 058 000 en 1938), contre 34 418 000 à Suez. Sous cette réserve que Suez, qui a plus souffert de la guerre de 1914, risque de souffrir également davantage d'un nouveau conflit, les deux canaux relèvent manifestement des mêmes lois d'expansion ou de dépression de la navigation, conditionnées seulement par la différence des continents ou des marchandises transportées.

Par contre, il n'y a aucune ressemblance, de part et d'autre, en ce qui concerne le mouvement des voyageurs. En 1938, le nombre des passagers en transit à Panama est de 131 837 (il avait été de 100 226 en 1931, la première année où les statistiques sont données) : 41 086 personnes ont débarqué dans l'isthme et 38 888 s'y sont embarquées. Ces chiffres sont peu importants en présence des 697 800 transitants de Suez, même si l'on en déduit 365 790 militaires. La vérité est que la route des Indes est une voie de passagers beaucoup plus importante, un trait d'union entre l'Orient et l'Occident, tandis que Panama ne mène à rien d'essentiel. Ce n'est pas, en tout cas, une route de migrations : la plupart des passagers sont des touristes, ce qui ressort clairement du fait que 47 p. 100 des gens qui débarquent et 51 p. 100 de ceux qui embarquent dans l'isthme ont des billets de première classe. La chose n'a,

du reste, rien d'étonnant car, regardez la carte, où irait-on? Dans la mesure où l'intérêt militaire n'est pas en cause, le trafic de Panama est essentiellement un trafic de marchandises.

•

Dans la géographie des routes économiques mondiales, la zone du canal de Panama couvre l'Atlantique Nord et tout le Pacifique. On y distingue immédiatement, en ne laissant de côté que des trajets tout à fait secondaires, deux grands faisceaux d'échanges. Le premier, qui relie avec le Pacifique les côtes atlantiques de l'Amérique du Nord et de l'Amérique centrale, représente, en 1938, 65,5 p. 100 du trafic marchandises total ; le second, qui dessert l'Europe, 31,4 p. 100 (c'est simplement pour mémoire qu'on pourrait ajouter les relations de l'Amérique du Sud avec le Pacifique par le canal, avec la minime proportion de 1,3 p. 100). Chacun de ces faisceaux comporte lui-même des gerbes d'échanges commerciaux, dont les deux tableaux ci-dessous donneront l'image volontairement simplifiée :

I. — Trafic américain entre l'Atlantique et le Pacifique :

1. Avec la côte Pacifique du continent américain	43,3 p. 100
a) Avec la côte sud-américaine du Pacifique	12,8 —
b) *intercoastal* (États-Unis avec États-Unis)	23,3 —
2. Avec le Pacifique et l'Extrême-Orient	18,3 —
3. Avec l'Australie	3,9 —

II. — Trafic européen avec le Pacifique :

1. Avec la côte Pacifique du continent américain	26,9 p. 100
a) Avec la côte sud-américaine du Pacifique	10,8 —
b) Avec la côte ouest des États-Unis	8,8 —
c) Avec le Canada	6,6 —
2. Avec l'Australasie	4,5 —

Le rôle de Panama, comme trait d'union, ressort clairement de ces deux tableaux. C'est surtout avec la côte occidentale du continent américain qu'ont lieu les échanges ; mais on remarquera que l'Europe ne se sert pas du canal pour ses relations avec l'Extrême-Orient, tandis qu'elle l'utilise davantage que les États-Unis pour son commerce avec l'Australasie (principalement avec la Nouvelle-Zélande). Les grands bénéficiaires du percement de l'isthme sont en somme les pays situés sur la côte occidentale de l'Amérique : sans doute pouvaient-ils antérieurement communiquer avec l'Australasie et l'Extrême-Orient mais toutes relations directes avec l'Atlantique leur étaient pratiquement interdites. Il y a là toute une zone, naguère encore isolée et lointaine, que l'ouverture du canal a introduite dans le circuit mondial, en la rapprochant, à distance désormais raisonnable, des grands foyers économiques de la planète : du point de vue des communications — car, politiquement, le courant est dans un sens contraire — c'est une étape décisive vers l'unité mondiale.

Une carte stylisée des routes commerciales utilisant Panama évoquerait le dessin d'un double éventail. Le premier, partant du débouché de la Manche dans l'Atlantique, réunit l'Europe, par trois faisceaux d'échanges, avec la côte ouest de l'Amérique du Nord, la côte ouest de l'Amérique du Sud, et avec l'Australasie, les trajets-types étant par exemple : Liverpool-San Francisco, Liverpool-Valparaiso, Liverpool-Wellington. Le second éventail, dont le centre est sur la côte atlantique des États-Unis, comporte quatre trajets-types : New-York-San Francisco, New-York-Valparaiso, New-York-Yokohama (ou Changhaï), New-York-Wellington (ou Sydney). Il s'agit, dans la plupart des cas envisagés, d'échanges entre pays économiquement jeunes et pays plus évolués, tout comme à Suez. Une différence pourtant doit être signalée, c'est qu'à Panama le trafic, du côté nord, a deux têtes, les États-Unis et l'Europe, tandis qu'à Suez, il n'y a vers l'ouest qu'un terminus unique : le fait est significatif et, du point de vue de l'équilibre des continents, de grande portée.

Il faut, dans le trafic du canal de Panama, distinguer deux courants : est-ouest et ouest-est :

I. — Provenances et destinations dans le courant est-ouest :

I. *Provenances :*

1. De l'Amérique (côte Atlantique)	82,4	p. 100
a) De l'Amérique du Nord et du Centre	79,2	—
b) De l'Amérique du Sud	3,2	—
2. De l'Europe	17,2	—
3. Autres provenances	0,4	—

II. *Destinations :*

1. Vers la côte Pacifique du continent américain	49,5	p. 100
a) Vers l'Amérique du Nord et du Centre	37,5	—
b) Vers l'Amérique du Sud	12	—
2. Vers le Pacifique et l'Extrême-Orient	36,5	—
a) Vers le Japon	29,6	—
b) Vers la Chine	4,3	—
3. Vers l'Australasie	14	—
a) Vers la Nouvelle-Zélande	7,2	—
b) Vers l'Australie	6,4	—

On voit que, dans cette direction, qui d'une façon générale est celle des exportations manufacturées, ce sont les États-Unis qui jouent principalement le rôle de fournisseurs. L'Europe a sans doute d'importants marchés en Extrême-Orient mais c'est par Suez qu'elle les atteint. On remarquera du reste que la zone propre de Panama s'arrête assez vite après le Japon et la Nouvelle-Zélande : il y a une chute marquée des pourcentages, dès qu'on arrive en Chine ou en Australie, c'est-à-dire quand on rencontre les régions où la concurrence de Suez et celle du Cap s'exercent effectivement.

II. — Provenances et destinations dans le courant ouest-est :

I. *Provenances :*

1. De la côte Pacifique du continent américain	84,5	p. 100
a) De l'Amérique du Nord et du Centre	52,9	—
b) De l'Amérique du Sud	31,6	—
2. Du Pacifique et de l'Extrême-Orient	9,9	—
a) Des Philippines	6,3	—
b) Du Japon	2,2	—
3. De l'Australasie	5,6	—

II. *Destinations :*

1. Vers l'Amérique du Nord et du Centre	58,2	p. 100
a) Vers les États-Unis	49,7	—
b) Vers le Canada	2,3	—
c) Vers l'Amérique Centrale	6,2	—
2. Vers l'Europe	40,2	—
a) Vers l'Angleterre	21,1	—
b) Vers l'Europe continentale	19,1	—
3. Vers l'Amérique du Sud	0,4	—
4. Vers l'Asie et l'Afrique	1,2	—

Dans ce courant ouest-est, qui est celui du ravitaillement des pays évolués, la côte Pacifique du continent américain figure au premier rang des fournisseurs, et il convient de noter à ce sujet l'importance du trafic-marchandises qui passe par Panama à destination de l'Atlantique. Mais, alors que l'Europe ne tenait qu'une place tout à fait secondaire comme exportatrice dans le courant est-ouest, nous la voyons absorber un fort pourcentage des produits qui se dirigent vers l'est : sa balance commerciale vis-à-vis de ces régions est fortement déficitaire. Très différente est la position des États-Unis car,

s'ils achètent plus qu'ils ne vendent sur la côte américaine du Pacifique, ils vendent beaucoup plus qu'ils n'achètent en Australasie et au Japon.

Quelle que soit la direction du trafic, il faut désormais classer les routes commerciales issues de Panama vers l'Atlantique parmi les routes les plus importantes de la planète : une carte, publiée par le *Times* du 4 janvier 1939, qui donne, en 1937, la position des navires britanniques dans le monde illustre le fait avec évidence. Du nouveau monde, on voit en effet se diriger vers l'entrée de la Manche trois courants de navigation : l'un en provenance de l'Argentine et du Brésil, l'autre venant de New-York, le troisième partant du canal de Panama ou d'une façon générale de la mer Caraïbe et du golfe du Mexique. Point de doute qu'en cas de guerre ce dernier trajet ne prenne une importance capitale, surtout si l'itinéraire de la Méditerranée se trouve inutilisable. Continent de matières premières et de produits alimentaires, l'Amérique du Sud apparaît essentiellement comme l'une de ces réserves mondiales vers lesquelles se tournent, en cas de crise grave, les puissances qui disposent des océans : étain, cuivre, coton de la côte sud-américaine Pacifique, pétrole, café, sucre, bois de la zone Caraïbe, autant de produits dont les belligérants éventuels de l'Europe occidentale ne se désintéresseraient pas et qu'ils viendraient chercher sur la ligne maritime qui relie Panama au vieux continent. Cette partie de la planète, relativement isolée naguère encore, se trouve ainsi mêlée aux grandes intrigues économiques et politiques internationales : ne cherchons pas à dire si c'est pour elle un bien ou un mal. Qu'il nous suffise de constater que les courants internationaux portent de ces côtés-là.

Tout n'est pas transit pur dans l'activité du canal. Sur un trafic de 27 385 924 tonnes, les transbordements figurent, en 1938, pour 2 147 124 tonnes, soit 7,8 p. 100, chiffre beaucoup plus élevé qu'à Suez, où il n'atteint même pas 5 p. 100. Les neuf dixièmes de ces opérations de transbordement se font à Cristobal-Colon, par l'entremise de l'Administration du chemin de fer, qui dispose à cet effet de docks admirablement outillés. Tout un commerce s'est développé de ce fait, avec des bateaux annexes des grandes lignes, qui vont récolter le trafic

dans les ports de l'Amérique Centrale, de l'Amérique du Sud, parfois même jusqu'à Tahiti. Les articles manufacturés de l'Europe ou des États-Unis se trouvent ainsi répartis sur les marchés locaux par ces *feeders* (c'est le nom qu'on donne aux bateaux annexes, généralement de faible tirant, ce qui leur permet d'aborder partout) ; par contre, les produits exotiques de l'Amérique, du Pacifique et même de l'Extrême-Orient — cafés, cotons, cacaos, riz, soies, etc. — sont recueillis sur place et acheminés vers l'isthme, d'où ils sont réexpédiés vers les grands marchés de l'Occident. Il y a là un des centres de transbordements importants du globe, soit parce que le canal est devenu un nœud mondial de routes maritimes soit aussi parce que l'Amérique Centrale est un actif foyer d'échanges commerciaux. Ferdinand de Lesseps croyait qu'un entrepôt se développerait à Ismaïlia mais la chose ne s'est pas produite, faute d'une activité économique suffisante en Méditerranée orientale. La zone Caraïbe et la République de Panama offrent à cet égard plus de ressources.

•

Le percement du canal de Panama a modifié profondément le dessin des routes de la planète. Or l'avion, en ce moment même, est en train de transformer, non moins profondément, le dessin des itinéraires de passagers, de telle sorte que la carte des relations humaines change en quelque manière sous nos yeux.

Le canal, lorsqu'il a été inauguré, l'année même où commençait la guerre de 1914, a rendu possibles un certain nombre de trajets jusqu'alors impraticables, du moins pour une navigation ininterrompue. D'une part, il a permis d'aller en bateau de New-York à Los Angeles ou à San Francisco sans faire le détour prohibitif du cap Horn ; de l'autre, il a surtout mis la côte occidentale de l'Amérique du Sud à portée utile de New-York. Toute cette partie du continent sud-américain qui regarde vers le Pacifique se trouvait ainsi, du jour au lendemain, rapprochée des grands centres, européens ou américains, de la civilisation occidentale, Londres, Paris, et surtout New-York. Les Chiliens, les Péruviens, jusqu'alors si lointains, se voyaient offrir la possibilité de gagner rapide-

ment les États-Unis ou l'Europe. C'était le pendant de ce qui s'était produit pour l'Inde, quand Lesseps avait réuni les eaux de la mer Rouge et de la Méditerranée.

Le voyageur en provenance de l'Amérique du Sud, côté Pacifique, dispose, une fois arrivé à Panama, de deux routes principales pour se rendre en Europe : il peut continuer directement par mer mais il peut aussi gagner New-York, et retrouver là les grandes lignes transatlantiques à destination de Southampton ou du Havre. Le développement récent, dans le nouveau monde, d'un système d'aviation admirablement organisé est en train de rendre cette seconde façon de procéder de plus en plus courante. Un réseau, étonnamment serré, de trajets aériens réunit dès maintenant l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, avec un certain nombre de routes de base, dont le dessin paraît fixé pour assez longtemps. Une première ligne, partant de New-York, gagne Miami (à la pointe de la Floride) et au delà, par les Antilles, le nord du Brésil, Rio de Janeiro et Buenos-Ayres. Une seconde, partant également de New-York, se détache à Miami de la première pour rejoindre Cuba, la Jamaïque et Panama (ou bien Baranquilla). Une troisième, partie aussi de New-York, gagne par terre Mexico puis, de là l'Amérique Centrale et Panama. Une quatrième, dont le point de départ est Los Angeles, rejoint la précédente à Mexico. De Panama ou Baranquilla, on continue le trajet aérien, vers l'Équateur, le Pérou, la Bolivie et le Chili, par la côte occidentale du continent. L'économie de temps est énorme. Pour en donner un seul exemple, il m'eût fallu, quand j'étais à Panama, environ huit jours pour gagner New-York par mer, un peu moins si, par chance, j'eusse trouvé quelque bateau particulièrement rapide : or, en avion, parti de Colon à sept heures du matin, je suis arrivé à Miami entre quatre et cinq heures de l'après-midi le jour même et, si j'eusse continué par l'air, j'étais à New-York le lendemain au lever du jour (le seul inconvénient, mais sérieux, réside dans le transport des bagages qui, au-dessus de vingt kilos, devient prohibitif).

Les conséquences de ces facilités nouvelles sont immenses. C'est d'abord l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud rendues si proches des États-Unis que l'attraction tend à devenir

irrésistible. Que le Gouvernement américain soit ou non impérialiste, le résultat est le même : toute cette partie du continent doit logiquement tomber sous son influence et, par contre-coup, ressentir à l'égard de l'Europe un éloignement politique relatif.

Non moins important est le déroutement qui se dessine dans l'itinéraire des passagers à destination de l'Europe. Il est tentant, si l'on est pressé, d'abandonner son bateau à Panama pour voler vers New-York, d'où quelque *Normandie* ou quelque *Queen Mary* vous déposera, à Southampton ou au Havre, comme dans un rêve : si les correspondances jouent exactement, le voyage n'est plus que de six à sept jours, au lieu de deux semaines, par la ligne, excellente du reste, de la *Compagnie générale Transatlantique*, de Colon au Havre. Et si l'on prend le *Clipper*, la durée du trajet se volatilise, cesse presque d'exister !

La rapidité ne sera, du reste, pas le seul facteur en jeu pour incliner les gens à prendre ce raccourci. Un Sud-Américain, et de plus en plus, a toujours quelque chose à faire à New-York : acheter ou vendre des valeurs, causer avec son banquier, négocier quelque emprunt, visiter un éditeur ou, qui sait, préparer une révolution (qu'on se rappelle la visite du docteur Amador, en octobre 1903, à la veille de la sécession de Panama). Quant à la femme du voyageur, elle se réserve sans doute d'acheter ses robes à Paris mais c'est chose qu'elle peut aussi faire à New-York et la Cinquième avenue, comme la rue de la Paix, est après tout pleine de tentations.

New-York prend, de ce fait, la position d'une capitale, non seulement américaine mais mondiale. Il ne s'agit pas, disons-le, d'un entrepôt international de marchandises à la façon de Londres, car décidément le génie américain ne s'affirme ni ne s'oriente dans ce sens. Ce qui se constitue de plus en plus à l'embouchure de l'Hudson, c'est une plaque tournante de trajets s'entre-croisant dans des directions multiples, c'est un *clearing* de voyageurs, c'est en même temps et en conséquence, un extraordinaire carrefour d'intérêts. Il n'y a, dans le monde, que très peu de capitales vraiment internationales : New-York est, dès aujourd'hui, la plus importante d'entre elles, au point de courber et d'attirer impérieu-

sement vers elle plusieurs des grandes routes du monde. Or, le canal de Panama figure parmi les facteurs qui ont contribué à cette concentration.

•

Le canal de Panama dessert un certain nombre de trajets, pour lesquels son usage s'impose, mais il subit naturellement des concurrences, résultant non seulement de la distance mais encore des commodités du trafic, de l'incidence des péages, des facilités de ravitaillement en combustibles, éventuellement de considérations politiques ou militaires.

Suez, nous avons eu déjà l'occasion de le constater, n'est pas un rival : à l'exception d'une zone assez étroite dans le Pacifique occidental, les deux canaux ont chacun leur domaine géographique propre ; loin de se nuire, ils se servent au contraire mutuellement, par création d'échanges se répercutant sur la prospérité générale. L'expérience prouve qu'aucun des deux ne se développe aux dépens de l'autre mais qu'ils progressent ou reculent en même temps, selon le niveau de l'activité économique mondiale, qui relève en fait d'une atmosphère unique.

On a sans doute exagéré beaucoup la rivalité des chemins de fer transcontinentaux et du canal, car il s'est produit, en ce qui les concerne, une répartition naturelle de fonctions. Le transport, de côte à côte, des marchandises lourdes qui ne sont pas particulièrement pressées se fait évidemment par Panama, de sorte que la fonction transcontinentale proprement dite échappe à la voie ferrée. Mais celle-ci conserve une activité répartie en versants distincts qui, bien loin d'être diminuée, est au contraire stimulée par le trafic du canal, générateur pour la Californie d'un remarquable développement. Quant aux passagers, Panama n'a guère conquis sur le rail qu'une clientèle de touristes car les gens pressés qui vont à San Francisco ou à Los Angeles prennent le train ou l'avion.

L'air est éventuellement, pour le canal, un concurrent plus dangereux que le chemin de fer car il est en train de devenir, en Amérique, le moyen de communication normal, non seulement pour les voyageurs pressés mais pour les voyageurs

moyens. Dès aujourd'hui, l'avion double et pourrait même supplanter le transcontinental ; il prendra sans doute au canal une partie des passagers de l'Amérique du Sud. Pourtant, même ainsi, l'air concourra à l'activité de l'isthme, Panama tendant à devenir une sorte de gare mixte, desservant à la fois la mer, la terre et le ciel, une plaque tournante de trajets et de communications.

Faut-il parler d'une concurrence de Magellan ? L'itinéraire est excentrique, interminable, presque inutilisé depuis que la voile a disparu des océans ; si la paix avait dû toujours régner, il n'y aurait même pas lieu de le mentionner. Il y a cependant là une route de rechange qui, pour Panama, correspond éventuellement à ce que le Cap est pour Suez. On ne peut donc dire qu'il s'agisse d'une voie maritime entièrement disqualifiée et abandonnée : si le canal était bloqué, par suite d'un accident ou d'un attentat, il faudrait bien que les États-Unis s'en préoccupent de nouveau, comme ils l'avaient fait lors de la guerre hispano-américaine. Les Anglais, du reste, ne l'ont jamais rayée de leur système de communications interocéaniques : ils sont toujours établis aux îles Falkland. S'ils laissent, d'autre part, aux Américains l'hégémonie caraïbe, il apparaît nettement qu'à l'est de Trinidad, l'Angleterre ne démissionne nullement : Port of Spain se manifeste ainsi comme un jalon d'importance dans le champ des influences maritimes. Reprenons ici une observation faite à propos du Cap : les routes longues, mais sûres, n'ont nullement perdu leur valeur car, s'il est des cas où il est important d'arriver vite, il en est d'autres où ce qui importe est tout simplement d'arriver.

Ainsi l'air est en train de créer de nouveaux itinéraires, cependant que l'insécurité politique rajeunit tels itinéraires que le XIXe siècle avait cru périmés. Mais, sous cette double réserve, les routes nées de Suez et de Panama sont devenues des trajets de base, s'incrivant en traits fondamentaux dans le dessin des communications mondiales [1].

ANDRÉ SIEGFRIED

1. M. Siegfried publiera prochainement un livre intitulé : *Suez, Panama et les Routes maritimes mondiales*, chez A. Conlin.

L'IMAGINATION DANS LE ROMAN

Qu'est-ce qu'imaginer? Qu'est-ce que l'imagination? L'idée faible et que je voudrais effacer c'est celle sur laquelle j'ai vécu, sur laquelle nous vivons tous, à savoir que l'imagination est un résidu de souvenirs. J'avais déjà aperçu une sorte d'insuffisance ici, au temps où je lisais Malebranche qui, sur l'imagination, est fort et admirable, et tout neuf par Descartes. Au fond, l'imagination est un effet des sentiments; c'est une sorte de *contemplation a priori* qui consiste en ce que je vois de loin mon sentiment, ce qui colore la contemplation et lui donne la valeur d'un monde. L'exemple le meilleur que je connaisse de cette sorte d'envoûtement à l'approche d'une grande image est dans *David Copperfield*. Toutes les fois que l'on s'approche de Yarmouth et du drame qui s'y passera, Dickens évoque le grand nuage sur Yarmouth, comme s'il l'attendait à toutes les avenues du roman. Il en résulte un effet de terreur qui nous met à la recherche de ce terrible orage, qui devient ainsi le centre du monde. Or, dominer ainsi toutes ses pensées par un sentiment représenté, c'est imaginer, et non pas se souvenir. C'est entendu, tout vient du souvenir; mais cette misérable idée est promptement essoufflée. En effet chacun a pu remarquer que des images très simples sont réelles et présentes comme par un privilège; c'est qu'on les connaît, c'est qu'elles reviennent. Il y a l'orage sur Yarmouth; dans *la Petite Dorrit*, il y a la maison Clenman; toutes les fois que l'on y arrive,

l'effet de terreur, ou de mystère, ou comme on voudra dire, se produit avec une violence qui fait exister les poutres et les pierres. Pourquoi? Je soupçonne que cela est dû à une certaine exagération. Cette maison est trop sombre, et trop croulante; ainsi nous attendons beaucoup d'elle; et nous tournons autour d'elle sans jamais l'oublier. Or, je crois que c'est ce trait un peu forcé qui donne consistance aux pièces de cette maison croulante aussi bien qu'à Jérémie Flintwinch, l'homme déjà pendu, et même aux visions de sa femme. Bref, l'imagination est comme un prélude du sentiment, tout simplement un pressentiment. Cela importe beaucoup à savoir car, tant qu'un romancier n'a pas revêtu de sentiment un centre de choix, en vain il nous promène partout; rien n'est réel; ce sont de plates images que l'on reconnaît pour non réelles et qui font comme des illustrations du roman. Or l'image elle-même, la vraie, la réelle, écrase toutes les illustrations; c'est en elle que nous lisons; c'est en elle que nous ralentissons la lecture afin de bien goûter le pressentiment. C'est ce feu qui invente et qui fixe l'invention. Et souvent l'image magique tient en peu de mots, et est fort simple.

Un autre exemple, la Vallée, dans *le Lys*. Qu'on la voie à l'arrivée, ou de Pont-de-Ruan, ou de Saché, à chaque fois elle prend possession de nous. De tels livres, on ne cesse plus de les relire, jusqu'à se répéter avec bonheur quelques mots très simples comme Clochegourde, qui, en effet, nous arrêtent dans la mélancolie la plus tendre. Ces effets dépendent de ce qu'on nomme une atmosphère. L'imagination ne consiste donc pas à produire une certaine apparence des choses et des gens; cela c'est la mémoire qui le fait, et les images ainsi composées n'ont aucune vertu. On s'en aperçoit si l'on examine ce que c'est qu'une description. Il y a des descriptions dans Balzac; il y en a dans Stendhal. « Vous y croirez être vous-même ». Tel est le sortilège. Or, une description peut consister en quelques mots ou en des pages; ce n'est pas la précision des détails qui agit sur le lecteur. Les descriptions romanesques agissent comme des apparitions; l'auteur les ramène des Enfers, et c'est peut-être pourquoi, comme Orphée, il n'a pas le droit de regarder beaucoup son Eurydice; il paie d'amour; il revient vainqueur, et sa description jette d'inexplicables

lueurs. Il y a telle petite porte dans les malheurs de Fabrice que je crois voir et toucher ; elle n'est pourtant que nommée ; mais elle remue profondément les pensées ; il suffit de la nommer pour que le lecteur soit porté au plus haut point d'émotion et de curiosité.

Lorsque l'enfant croit voir un spectre, il ne pourrait décrire ce qu'il voit ; rien ne remplace la présence, laquelle produit aussitôt l'effet qui lui est propre. Le rêveur Fabrice traîne ainsi des rues et des passages qui lui sont présents, parce qu'ils sont dans sa rêverie avant de paraître à ses sens. Ce pressentiment est ce qui décrit, car l'émotion évoque ces objets et les rend présents. La description n'est en réalité qu'une manière de faire sonner le pressentiment et l'attente ; et de tout cela est faite ce qu'on nomme l'atmosphère, et qui n'est point une scène garnie, mais plutôt une couleur et une sonorité. Aussitôt, je suis dans les chemins de Fabrice et je rencontre ce frère mélancolique qui me recherche pour me conter sa mélancolie. Toute la puissance du roman vient de là et de ces chemins qui s'ouvrent au lecteur.

Ceux des héros de Dickens qui prennent la route ont ainsi un regard magique sur les journées de marche. Tout devient émouvant ; tout prend de la grandeur. Le récit du *Magasin d'Antiquités* revient à un voyage de la ville au village et cette vision mystique du vieillard et de la vierge qui s'en vont seuls dans ce monde suffit pour colorer tout ce qu'ils rencontrent. Le romancier, alors, est dans l'état d'inspiration ; tout le soulève ; tout lui donne éloquence. Autre exemple, dans ce roman, l'épisode de l'école, qui nous émeut inexplicablement, par une sorte de symbolisme spontané. Là aussi se déroule une destinée dont le voyage est le symbole. De là ces bouffées de bonheur, d'espoir, de tendresse, de mélancolie qui sont le climat du voyage mystique. Un roman de Dickens consiste en des chemins parcourus sous des nuages de sentiments. Sous ce rapport, *les Contes de Noël* — et *le Magasin d'Antiquités* en est un — sont des évocations qui commencent, comme le voyage de Scrooge, par une atmosphère accumulée, lourde, fumeuse, d'où il semble que le romancier pétrisse ses figures, et fasse un monde où la joie, la tristesse, l'amitié et la solitude soient multipliées et renvoyées comme par des

échos d'une sombre matière. L'Esprit promène Scrooge et lui rend réel le monde d'une nuit de Noël. Ce pouvoir d'évoquer n'est pas étranger à la nature de Dickens et je le vois créant par le feu du sentiment le chaos d'où il va tirer son roman. Je me souviens d'avoir, en lisant *la Maison Triste (Bleak-House)* suivi, le long des rues, un certain Georges, soldat en retraite parfaitement chimérique, non moins que sa salle de tir et son garçon armurier tout piqué de poudre, et, à mesure que je suivais cette sorte de caricature de vieux soldat, tout était plus réel, les rues et les gens, et tout le roman se solidifiait autour du drame de lady Dedlock, chose difficile, mais émouvante au dernier point. Dans d'autres romans, le moindre trait appuyé me donne aussitôt l'objet attendu, comme si l'exagération soulignait le dessin. Je pense ici à ces énormes créations ridicules et peu vraisemblables, Mickawber, Quilp, Cutle. Quel pouvoir évocateur dans ces figures construites ! Les profils réels sont alors marqués par le contraste. Par exemple, le major semblable à un homard dessine merveilleusement la mère d'Edith et prépare les scènes les plus tragiques de *Dombey*, qui sont fondées sur l'idée de cette vieille folle qui se félicite d'avoir vendu sa fille un bon prix. Ainsi l'institution du mariage est retournée et jugée par l'effet de ces caricatures énormes où apparaît la puissante imagination de Dickens. Je voudrais la nommer constructive et non pas reproductrice. Le major Bagstock ne reproduit rien, ne ressemble à rien ; mais, comme un maître de cérémonies, il annonce un carnaval peu ordinaire et le lecteur est préparé à tout, c'est-à-dire au roman d'Edith Dombey et de l'homme de confiance au sourire de chat, roman où il n'y a pas d'amour et qui fait pourtant un drame violent. Qu'Edith trompe son mari, pour le punir, avec son confident intime et son fondé de pouvoirs, ces sentiments ont besoin de préparation. Et rien n'en éclaire mieux les ressorts que le major Bagstock qui est comme une loupe à tout grossir. L'œuvre de l'imagination est de construire cette sorte de loupe. Voilà qui donne du relief aux faits. En réalité, rien n'est plus plat qu'une querelle de ménage. Mais ceux-là se voient en pied dans le miroir du monde où l'on voit Bagstock.

Le romancier ne conseille pas, il ordonne, il suit ses préférés, comme si ses personnages le conduisaient. Aussi sait-il dire qu'il observe curieusement ses personnages. Il est clair qu'il y a ici de l'artifice et une danse devant le miroir littéraire ; je crois pourtant que le romancier qui parle ainsi exprime un rapport vrai entre lui et ses personnages ; aussi, je ne dirai pas qu'il l'a imaginé. Non ; bien plutôt il les retrouve ; il les perçoit. La partie du roman qui est ainsi jouée par les personnages devant l'auteur, c'est la donnée, c'est le soutien du récit. Seulement il y a récit et récit. Quand le récit est inspiré, cela veut dire un sentiment puissant par lequel l'auteur se reconnaît et sert son propre bonheur ; c'est en ce sens qu'un récit très ordinaire peut être beau comme l'épopée. Telles sont les premières pages de *la Chartreuse.*

Quel est le ton d'un vrai récit ? On dirait que l'auteur se prive de se montrer, d'où des paroles dépouillées et alertes, c'est-à-dire qui ne cherchent point d'effet. Genre de chantonnement dont le modèle est : *C'est la colère, déesse, que tu vas chanter, la colère d'Achille, fils de Pélée...* Ce genre de départ est leste, et plein de force. Il n'y a point de vrai roman sans de tels départs ; je me dis alors : « Voilà un auteur qui sait ce qu'il veut dire. Le voilà parti, suivons ! » Or, j'entends que, pendant qu'il m'emmène ainsi, il n'imagine pas encore ; la description et le récit ne sont pas des objets de l'imagination, mais plutôt une traduction du pas ailé de la mémoire. Un auteur sans prudence croira au contraire que, tant qu'il peut changer et choisir, alors il imagine ; et ainsi, jugeant son récit très exact, et non moins intéressant qu'un autre, il pensera que l'action d'un roman doit être inventée. Non point inventée, mais, au contraire, reconnue, comme un fait de mémoire, comme une chose de nature. Ainsi le prince de Parme est tué ; cela peut être mais pour que le génie du roman s'en saisisse, il faut que cela fasse partie du cours des choses ; il y a une répercussion de ce réel sur les effets romanesques et sur les sentiments. Le lecteur reconnaît un événement, une nouvelle qui volait vers lui. En d'autres termes, nous retrouvons dans cet art la matière résistante et ses agréables vertus. On dira que cette résistance du fait dépend de la force d'imagination. Mais cela ne va point ;

la force d'imagination consiste en ce qu'on donne à un souvenir très simple une force de maladie. L'imagination, selon les grands classiques, dépend du nombre des esprits animaux, de leur puissance de choc ; un souvenir éclairé de remords est tout tranquille d'apparence, mais la circulation des esprits le bombarde et le rend terrible. Les exemples de puissantes images que j'ai pris dans Dickens éclairent ce chemin peu exploré. Dickens, entre les romanciers, est remarquable par cette puissance de nous heurter à l'image, ce qui donne à son univers une sonorité magique. Je veux que l'on considère que cette sonorité est de l'auteur, non du sujet. Le bonheur d'écrire représente cet élan joyeux et assuré qui fait qu'au seuil d'une description, on trouve des mots qui ont encore une autre dimension. Les effets de style dans le récit dépendent de cela. Bref, il y a du lyrisme dans le roman.

ALAIN

LES OUBLIÉS DE DAHRA

Nous avions quitté Oudjda le matin par le vent et la pluie. Au bout de quelques heures de route, le ciel s'éclaircit. A l'ouest parut alors une chaîne de montagnes au profil ciselé. Longtemps, elle sembla flotter au-dessus de l'horizon par l'effet d'un mirage. Puis, à mesure que nous nous nous en approchions, elle prit pied et consistance et se montra bientôt dans ses plus sauvages détails, durement sculptée par un pinceau de soleil de décembre.

Frappé par la rude grandeur du paysage, j'interrogeai mon compagnon de route, un vieux blédard de la région, attaché aux Affaires Indigènes depuis des années. Il me dit qu'au moment de la guerre du Rif, tout ce pays que nous traversions était retombé, pour un temps, en dissidence. Il avait même fallu y dépêcher deux bataillons de la Légion pour en châtier des tribus rebelles.

— Voyez-vous cette voie ferrée, ajouta-t-il. Elle remonte par la vallée qui s'ouvre ici. On a trouvé du manganèse un peu partout, de ce côté. Mais l'exploitation en est abandonnée depuis des années. Avec la baisse des prix, le transport du minerai jusqu'à la mer coûtait bien trop cher.

La piste était interminable. Nous ne comptions d'ailleurs pas arriver avant la nuit. Pour tuer le temps, il se mit à me relater l'aventure des ingénieurs de cette mine au cours de la révolte, deux Français, deux pionniers obscurs, qu'il avait connus et estimés.

C'ÉTAIT un soir que Baroche revenait de la chasse au mouflon. Autour de leurs tentes de laine noircie, debout, immobiles dans les alfas, des guerriers l'avaient observé en silence. Le plus vieux de la tribu avait craché. Alors, Baroche avait compris que les choses se gâtaient dans la montagne.

Mouhmoud et Yosof avaient pressé le pas, se hâtant vers la vallée. Le campement dépassé, Baroche, sa carabine à la bretelle, les laissa prendre de l'avance. Il les vit peu à peu

s'enfoncer puis disparaître en dessous de lui sur la pente, balançant au rythme précipité de leurs épaules la bête qu'il avait tirée là-haut, pendue maintenant par les pattes à une perche d'arganier.

Le soleil venait de disparaître. Les sommets flambaient d'un dernier rayon, burinés d'ombres cruelles. Jusqu'aux lointains, le ciel était tranquille et bleu, soudé à la plaine par un bandeau de poussière pâle.

Un éperon de rochers dépassé, Baroche aperçut la mine. Il se dit que Pierre Meyrel aurait peut-être reçu des nouvelles au cours de la journée. Il avait promis à Pierre de rentrer avec Mouhmoud et Yosof avant la tombée de la nuit. Déjà les couleurs s'éteignaient, tout se fondait dans la nuance neutre de l'espace, jusqu'aux cicatrices laissées par les coups d'explosifs dans les flancs de la montagne.

Baroche emprunta une piste de moutons et descendit tout droit vers les bâtiments, en faisant rouler les cailloux sous ses pieds. Ainsi, il arriverait plus tôt. Bien qu'il fût parti depuis l'aube, il n'éprouvait pas de fatigue, simplement un désir de tenir sa promesse et de retrouver son compagnon avant que l'obscurité fût complète.

D'ici, les huttes de branchages des mineurs riffains semblaient encore des taupinières. Elles étaient groupées sous l'aplomb du Djebel, tout près des gîtes, éparses au milieu des tas de déblais et des excavatrices. Pas une fumée. On n'entendait que le jappement d'un chien mais un jappement si lointain encore qu'il avait l'air de venir du revers de la montagne.

Depuis plusieurs semaines, la mine était ainsi, désertée de tous ses travailleurs. Les ordres étaient venus de Paris. Ordre de cesser l'extraction, ordre de ne plus charger les wagons. Le silence était tombé dans la vallée. Et ce silence-là devait probablement durer jusqu'à ce que le prix du manganèse fût en hausse.

Hors des murs massifs, la locomotive au bout de ses rails avait l'air d'une bouillotte oubliée. Baroche se fit cette réflexion que cette bouillotte-là était froide depuis dix-sept jours. Il pensa qu'il serait bon d'y remettre les feux et de la ramener à l'intérieur de l'enceinte.

A ce moment, il aperçut Meyrel qui venait d'apparaître sur le seuil de la maison et jetait un coup d'œil aux alentours. Baroche le héla avec un mouvement de bras. L'autre répondit de même puis il rentra, rassuré.

Le poste de Dahra servait à la fois de gare et de logement aux ingénieurs de l'exploitation. On l'appelait le bordj parce qu'il était un peu fortifié, comme toutes les maisons isolées dans les montagnes, et percé de meurtrières, flanqué d'une tour de guet. La crainte des rezzous demeurait.

Baroche et Meyrel vivaient là tous les deux, réduits à l'oisiveté, gardiens et répondants du matériel de la mine.

— Bonsoir, vieux, fit Baroche, en poussant la porte. Rien de neuf?

— Toujours rien.

Gozzo, en tablier, traînait la savate autour des meubles d'osier, occupé à dresser le couvert du dîner.

— Et la ligne téléphonique? fit encore Baroche.

— Elle fonctionne. Le bureau des Affaires indigènes m'a appelé vers quatre heures. Tout était normal. Le commandant m'a dit que la Légion avait pris position au col d'Aït Moussa sans tirer un coup de feu. Il sera encore au bout du fil ce soir. Si tu as remarqué quelque chose dans le Djebel, sonne-le à ton tour et fais ton rapport.

— C'est bon. Je lui passerai quelques mots en sortant de table. J'ai croisé des nomades, tout à l'heure, des bergers Beni-Z'Nacen si je ne me trompe. Ils avaient un drôle d'air, tu sais... On n'a pas besoin de fusils pour garder les moutons, dans ces parages, il me semble. Qu'en penses-tu, Pierre?

Meyrel hocha la tête.

— Je suis rudement content que Jane et son frère soient repartis, fit-il. Elle m'a téléphoné de Casa tout à l'heure. Elle rentre en France demain. Elle m'a dit quelques mots pour toi, Georges. Je lui ai raconté que tu étais là-haut pour toute la journée, à la chasse au mouflon, et qu'on s'embêtait ferme à la mine depuis qu'elle y était passée nous y surprendre.

Les deux hommes s'étaient mis à table. Gozzo leur présenta la soupière.

— Les femmes, vois-tu, dit Baroche, en dépliant sa serviette, ça fait toujours rêver. Et dans un bled comme celui-ci,

ce n'est pas bon du tout de rêver. Ensuite, on se réveille et on est triste.

Meyrel baissa le nez vers son assiette, sans répondre.

— Et Mékrine, et Husseïn, les as-tu revus ? s'enquit Baroche après un silence.

— Non. C'est à n'y rien comprendre.

— Ou plutôt à trop bien comprendre... C'est peut-être cet indice-là qui m'inquiète le plus, vois-tu. Husseïn surtout ne me paraissait pas franc. Le mot d'ordre a dû courir dans le Djebel. Ils ont flairé le vent, nos lascars ! Les Beni-Z'Nacen ont dû leur raconter que c'était la guerre sainte et qu'on allait tuer du roumi. Alors, ils ont pris le large.

Meyrel opina de la tête. Les deux hommes avaient plus confiance en Mouhmoud et Yosof. Une goutte de sang noir, cela faisait des serviteurs fidèles. Et Mouhmoud et Yosof étaient mâtinés de Soudanais.

— Ils ont de bonnes têtes, ceux-là, reprit Baroche. Mais, toutes ces nuits-ci, il faudrait quand même lâcher les chiens dans l'enceinte extérieure et mettre partout les traverses de sûreté aux portes.

— Je prendrai la garde jusqu'à trois heures avec Gozzo, dit Meyrel. Tu dois avoir sommeil. Moi, je n'ai fait que bêcher et bouturer dans le jardin toute la journée. Je vais m'asseoir là et lire. Je monterai sur la terrasse de temps en temps pour voir si notre Gozzo ne s'endort pas. Ensuite, je l'enverrai se coucher, lui aussi. Je laisserai Mouhmoud en sentinelle à sa place. Ce gaillard-là a des yeux de lynx.

Baroche approuva. Le repas était sur le point de finir. Sans attendre que Meyrel eût fini de peler son orange, il se leva de table.

— J'ai envie d'appeler tout de suite le chef des Affaires Indigènes, fit-il.

Il traversa la pièce et prit le couloir qui menait vers l'entrepôt et le bureau d'exploitation. Par les meurtrières, la pâle clarté de la nuit traçait des entailles dans l'obscurité. Il alluma l'électricité et examina un à un les verrous des volets de fer qui garnissaient les fenêtres. Tout allait bien de ce côté.

Il s'assit, décrocha le récepteur et le porta à son oreille.

N'entendant rien, pas même le grésillement que fait la brise sur la ligne, il répéta le mouvement, appuya sur le levier à deux ou trois reprises. C'était bien ce qu'il redoutait. Le courant ne passait plus.

Il se releva et alluma une cigarette. Il se représentait avec netteté les trente-sept kilomètres de fil, les poteaux alignés tout d'abord sur les dernières ondulations de la montagne, puis à travers la plaine, et les deux brins qui devaient pendre quelque part, on ne savait où, sectionnés par une main criminelle.

Voilà le premier acte, se dit-il.

Il restait maintenant à espérer qu'aux Affaires Indigènes on essaierait d'appeler Dahra sans trop tarder. Demain, peut-être, lorsque le commandant apprendrait que la mine n'avait pas donné signe de vie. Les communications étant coupées, l'alerte serait donnée et les goumiers viendraient patrouiller dans la journée jusqu'à la montagne, ne serait-ce que pour protéger l'équipe des téléphonistes.

A moins que...

Baroche eut un hochement d'épaules. Bah ! on verrait bien.

La révolte n'avait pas éclaté encore. Rien que des menaces, des coups de main timides. Il songea à Meyrel. Pierre Meyrel n'était que trop nerveux par tempérament. Il est capable de ne pas vouloir fermer l'œil de la nuit, se dit-il. Ce n'était pas poltronnerie de sa part. Plutôt une propension morbide à l'inquiétude, une habitude de s'attendre au pire.

Mais il fallait quand même l'avertir.

Quant à Jane...

Là, il poussa un soupir. Du moins, la jeune femme était-elle à l'abri à Casablanca. Tel qu'il connaissait Pierre, il imaginait les transes dans lesquelles il se fût trouvé, s'il n'avait pas reçu d'elle un message avant la rupture du fil.

Posément, il se mit à détacher le couvercle d'une caissette de cartouches. Par petits paquets, il en disposa sur les tables. bien à portée de la main, aussi près que possible des orifices de tir. Dehors, les chiens donnaient de la voix, heureux d'être lâchés. On entendait aussi le ronflement sourd du moteur qui fournissait la force électrique. Puis ce ronflement cessa comme chaque soir et ce fut le silence, le silence habituel.

Baroche retira de sa housse la petite mitrailleuse qui faisait partie du matériel de la mine. Elle était d'un modèle ancien mais légère et aussi commode à mettre en position qu'un niveau d'arpenteur. Il se fit cette réflexion qu'elle eût trouvé sa bonne place sur le tender de la locomotive en cas d'évacuation de Dahra par le rail. Il se reprocha de nouveau de n'avoir pas maintenu la chaudière sous pression durant ces derniers jours. Puis il se dit qu'une telle précaution n'avait plus de sens. L'ordre d'abandonner la mine de Dahra ne pouvait plus désormais leur parvenir que par courrier et ce courrier serait protégé par les goums.

Ensuite, sa pensée revint à Jane. Neuf heures du soir. Il la voyait dans sa robe de lamé, épaules nues, rieuses, grapillant des fruits à même le compotier, au milieu des cristaux de la salle à manger du Grand Hôtel.

Il s'était arrêté dans sa besogne. Depuis qu'il avait manipulé la culasse de la mitrailleuse, ses mains étaient grasses. Il regarda ses mains et les trouva rudes, musculeuses, des mains de montagnard. Il en éprouva du contentement.

Son esprit retourna vers Jane. Il vit en songe sa gorge aux pentes épanouies et entendit de nouveau son rire, très nettement, un rire charnel, d'abord perlé puis plus sourd, comme amorti par un plaisir venu des profondeurs d'elle-même. Il ne pensait pas au combat prochain, à la mort possible. Il avait chaud. Cette chaleur en lui, c'était la vie qu'il sentait en excès au dedans de son corps. Le sang mettait un voile devant ses yeux. Il passa le revers de sa main sur son front lourd et respira longuement.

Maintenant, il voyait plus clair.

Il se tourna vers la porte et aperçut Gozzo. Il ne l'avait pas entendu venir, celui-là... Gozzo l'observait en silence. Ses prunelles rusées étaient comme deux gouttes d'encre. Il tenait ses mains pendantes dans la poche de sa blouse de jardinier.

— Je te croyais sur la terrasse à faire le guet, dit Baroche, Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

L'autre demeurait immobile, assez peu pressé de répondre, semblait-il.

— C'est le messié Meyrel qui m'envoie, fit-il enfin de sa

voix zézayante. Il demande à savoir ce que le messié commandant a dit.

Il avait un air sournois, ce soir, Gozzo, avec sa figure de carbonaro, sa barbe de deux jours, ses paupières en deuil. Jamais la chose n'avait paru aussi évidente à Baroche.

— C'est bon, file ! Je vais aller le lui apprendre moi-même.

Quand Meyrel vit entrer Baroche, il referma le livre dont il venait d'entreprendre la lecture.

— Alors, qu'a-t-il dit ?

Baroche attendit pour répondre que Gozzo se fût éloigné.

— Il n'a rien dit. La ligne est coupée.

Les deux hommes sortirent dans la cour intérieure. La nuit était presque froide. Le profil de la montagne proche s'élançait, ténébreux, sur le fond plus pâle du ciel. La lune s'apprêtait à apparaître dans l'embrasure de deux sommets.

— Va dormir, fit Meyrel. Je t'appellerai à la moindre alerte. C'est moi qui vais monter sur la plate-forme. Gozzo se promènera en bas dans l'enceinte. Les chiens le connaissent.

Baroche écouta un instant. Des grillons épars pinçaient le silence, cachés en bas des murs encore chauds, sous les feuillages des pamplemousses. Dans le lointain, des chacals jetaient leur aboi plaintif. C'était le même calme que chaque nuit, la même senteur lourde de tisane d'oranger.

Aux côtés de Meyrel, il marcha jusqu'à la palissade, là où les pieds s'en venaient buter contre les taquets rouillés des rails et des butoirs. Ici, le jardin faisait place aux voies de garage. Le sol, sans transition, devenait stérile, crevassé de sécheresse, une herbe coriace cédait par plaques au mâchefer, à des plages de cailloux que le soleil calcinait des mois durant.

Jane n'était pas allée plus loin dans sa promenade nocturne avec Baroche. C'était là qu'elle s'était mise à rire nerveusement tandis que, derrière eux, les cigares que fumaient son frère et Meyrel mettaient deux petites braises dans le noir.

— Va donc dormir, insista Meyrel. Tu t'obstines à rester là. Tu dois être fourbu, pourtant !

Baroche fit signe que non. Une lampe tendue sur un fil pro-

jetait sa lumière sur l'aiguillage. Il vit tout près de lui le visage bruni de Pierre, un visage fin, avec quelque chose de religieux et de désenchanté à la fois dans les traits, une flamme sombre marquant le regard profondément enfoncé sous l'orbite. Pauvre Pierre ! Encore quatre mois de bled, de cette vie à laquelle il n'était pas fait, quatre mois et il rentrerait en France.

Pour Baroche, la vie ne se présentait pas de la même façon. Son contrat avec la Compagnie des Mines de Dahra ne devait prendre fin que dans neuf mois. Mais, ensuite, il le renouvellerait peut-être ou il en souscrirait un autre. Les pays perdus qui faisaient peur, les situations dont personne ne voulait, il les acceptait, lui, sans sourciller. Il ne craignait pas la solitude, Baroche. Il en souffrait parfois, comme les autres, mais à peine de retour à la ville, le désert commençait à lui manquer. Il ne s'y consumait pas comme Meyrel, il n'y rêvassait pas comme du fond d'un exil en faisant tourner le phonographe le soir. En réalité, la paix de l'âme était ici dans une montagne reculée, n'importe où sous le ciel, loin des foules. Ailleurs, on se montait la tête.

— Merci, mon vieux Pierre, et bonsoir, fit-il enfin. Tu as raison. Je bâille, je bâille... Mais appelle-moi à trois heures sonnantes.

o o

Dans la nuit, Baroche s'éveilla avec un sentiment d'angoisse indéfinie. Il demeura quelques instants dans l'obscurité, à se demander s'il dormait encore ou s'il avait bien toute sa conscience. Il lui semblait que quelque chose était arrivé dans la maison mais quelque chose qu'il ne pouvait pas expliquer.

Il tendit l'oreille à un bruit vague, continu. Un bruit d'eau qui coule...

Enfin, il se décida à tourner le commutateur électrique. Il regarda autour de lui, d'abord du côté de la gargoulette qui pendait à sa chaîne avec son gobelet, puis vers l'encoignure du mur, près de la fenêtre blindée. Pourtant, il n'y

avait là qu'un margouillat familier, dont les yeux globuleux clignotaient à la lumière de la lampe.

Tout à coup, Baroche bondit hors de sa couchette. Il venait de voir. Passant sous la porte du jardin, une mare s'allongeait peu à peu sur le carreau de la chambre, amenant avec elle de la terre et des fourmis noyées. C'était l'eau de la citerne qui se répandait ainsi. Pour en être là, elle avait dû inonder successivement la plantation et la cour tout entières.

Le malheur était grand, surtout en cette saison de l'année. Mais peut-être pouvait-on encore sauver une part du précieux liquide.

Il se précipita dans le couloir, appelant à l'aide Meyrel, Yosof, Mouhmoud. A chaque seconde qui passait correspondait une perte irréparable. Dans sa précipitation, il songea quand même encore à la locomotive. Au point où les choses en étaient, l'affaire était entendue, hélas ! On ne pourrait la remettre en route.

— Meyrel ! Yosof !

Des bidons, des seaux, des cuvettes, n'importe quoi, mais retenir cette eau qui s'enfonçait partout dans le sol...

Yosof avait compris. Il se précipita dehors, ses pieds noirs pataugeant dans la boue de l'inondation, tandis que Baroche s'en allait quérir le mastic qui se trouvait à l'autre bout du bâtiment, dans le magasin d'accessoires.

C'est en courant sous la galerie qu'il rencontra Pierre Meyrel. Meyrel courait, lui aussi, mais le pistolet au poing.

— Rends-toi, Gozzo, ou je tire ! cria-t-il.

Au bout de la cour intérieure, marécage enduit de lune, Baroche vit une ombre d'homme s'arrêter dans sa fuite et lever les bras.

— C'est ce vendu qui vient de faire le coup, s'exclama Meyrel, hors de lui.

Tenant Gozzo sous le canon de son arme, il s'approcha jusqu'à lui et le repoussa rudement contre le mur.

— Mouhmoud, eh, Mouhmoud ! Apporte-moi des cordes ! Nous allons ficeler ce sale reptile !

Sa main tremblait de colère. Depuis longtemps, il lui trouvait un air de faux bonhomme, à ce rejeton d'arrière-port. Maintenant, il en avait la preuve.

— Tu nous as trahis, hein? Et pour qui? Réponds, nom de nom! Réponds, ou je te brûle!

Mouhmoud lui passait des liens aux mains et aux chevilles. Gozzo se contentait de présenter ses membres avec mépris, des nœuds de muscles aux mâchoires, le regard mauvais.

— Combien t'a-t-on payé pour faire cette sale besogne-là, dis?

Meyrel abaissa son arme. Le silence de cet homme lui rentrait la colère dans le cœur. Et dire qu'il avait nourri cette canaille, qu'il l'avait tirée de la fiente un jour, près d'une darse, à Tanger...

— S'il y a la guerre demain dans le Djebel, fit-il, je te fais sauter la tête. Tu m'as compris? Sauter la tête! Ma première balle sera pour toi.

L'autre se taisait toujours, farouche.

— Mouhmoud, attache-le dans la cave. Il nous servira d'otage.

L'attaque de la mine était désormais probable. Meyrel s'en fut vers la citerne, autour de laquelle Yosof et Baroche, les jambes dans l'eau, endiguaient tant bien que mal le flot qui s'échappait encore de la brèche. Dans le fond du réservoir, il pouvait rester deux cents litres, plus ce qu'on allait pouvoir sauver dans les rigoles d'irrigation. Meyrel pensa au jardin, à ses quarante orangers plantés et entretenus avec amour. Ils s'abreuvaient cette nuit pour la dernière fois avant les pluies d'automne.

Cette idée ranima sa colère. Et les chevaux? Moune, Aïcha? Il faudrait, maintenant, les mener chaque jour au puits dans la vallée de Zemmoun, essuyer des coups de feu sans savoir d'où ils venaient, servir de cibles aux montagnards hostiles.

Baroche s'arrêta de boucher, de colmater, et passa son bras sur son front en sueur. Le mal n'irait pas plus loin désormais. Il n'y avait plus qu'à griller une cigarette et réfléchir.

Mékrine et Husseïn passés en dissidence, Gozzo prisonnier, traître au poste de Dahra, il ne restait plus que quatre hommes pour défendre les bâtiments de la mine en attendant les ordres. Les ordres, ouiche!... Il ne comptait plus sur eux. A Paris, on ne devait guère se soucier de Baroche et de Meyrel. Aux

Affaires Indigènes, on y penserait probablement demain. Il fallait attendre que la légion alertée par la rupture de la ligne téléphonique envoyât une colonne jusqu'ici.

Entre temps, quatre hommes seulement, cela dictait les mesures à adopter.

— Nous allons abandonner la garde de l'enceinte extérieure, de la plantation et des bâtiments d'exploitation, commanda-t-il. Nous nous retrancherons dans la tour de la gare.

Meyrel approuva. Tandis que Mouhmoud reprenait sa garde sur la terrasse, les deux hommes, aidés de Yosof, commencèrent à déménager les locaux d'habitation et à entasser tout ce qu'ils avaient de précieux à l'abri des murailles et des volets blindés.

Dans la nuit transparente, elle avait l'air d'un donjon, cette gare, avec son étage à meurtrières et sa plate-forme crénelée pour toiture. La gandoura de Mouhmoud, guetteur immobile, mettait une tâche claire à son faîte. Baroche pensa avec satisfaction que quatre tireurs résolus, retranchés dedans, pourraient y tenir tête à un rezzou de deux cents fusils.

Malgré la trahison de Gozzo, ils avaient de quoi manger et boire pour plusieurs jours, plus qu'il n'en fallait pour laisser passer les moments d'épreuve. Mais si le siège durait plus de quelques jours, il faudrait sacrifier les chevaux sans attendre.

De son œil sauvage et rusé, Gozzo, dans la cave, les regardait coltiner les caisses de biscuits, les boîtes de conserves, les tonnelets d'eau fraîche. A le revoir, Meyrel sentait sa colère revenir.

— Je te ferai parler, mon bonhomme, lui cria-t-il. Patience Ta bouche cousue, je te jure que tu l'ouvriras. Tu l'ouvriras à en baver ta langue ! On va attaquer la mine, avoue-le ? Et tu croyais bien y mettre le feu et l'inondation avant ?

Penché sur lui, il le secouait aux épaules.

— Tu parleras, je te le promets ! s'exclama-t-il.

Baroche s'était approché.

— Laisse-le donc, dit-il, conciliant. Nous verrons bien ce qui arrivera. Va te coucher, mon vieux Pierre. Je prends la garde, maintenant.

o o

Avant même le lever du soleil, sur les horizons liquides de la plaine, des feux nombreux montaient. Baroche prit sa jumelle et en compta plus de vingt, rien que par l'évasement de la montagne. Les dissidents campaient là-bas.

Par-dessus le contour agile du Djebel, s'élargit peu à peu la clarté rouge de l'aurore. La brise rebroussait les alfas, soulevait une poussière couleur de pollen autour des gommiers rabougris. Elle apportait avec elle une odeur de bergamote, d'herbe brûlée.

Des guerriers montés apparurent ensuite. Ils remontaient la vallée en suivant les bas côtés de la voie ferrée, par la trace de terre rousse que les ouvriers avaient laissée autrefois sous les poteaux du télégraphe. La mine était investie. Il fallait attendre et voir venir.

Baroche se cala dans un coin de la tour, entre deux créneaux, sa carabine de guerre à portée de la main. Il observait la marche des cavaliers. Le bruit avait couru que les dissidents étaient armés de canons de montagne. C'était cela son unique inquiétude. De l'artillerie contre le fortin de Dahra, c'était la plus sombre de toutes les hypothèses.

Une caravane accompagnant le gros de la troupe portait les bagages et les tentes. Les femmes et les enfants suivaient derrière avec les chèvres, dans la poussière. Arrivée au ravin, la tribu se divisa en deux, les guerriers montés approchant toujours, tandis que le reste des hommes disparaissait dans une combe écartée pour y faire paître les bêtes et préparer les bivouacs, à l'abri d'une surprise possible.

Meyrel venait de soulever la trappe d'acier qui couvrait l'orifice de l'escalier intérieur. Sa tête apparut, puis son corps montant les derniers degrés. Il n'avait pas dormi longtemps. Le jour filtrant à travers les triples persiennes de tôle l'avait jeté hors du lit.

Il observa d'abord les alentours sans dire un mot puis vint s'accroupir près de Baroche. Les choses se passient exactement comme il l'avait pensé. Sur les hauteurs de la montagne,

les kiddous, les grosses tentes de laine et de poil de chèvre, avaient toutes disparu. Les guerriers étaient descendus vers la plaine. Ceux-là qui montaient venaient occuper seulement le goulet de la vallée, verrouiller les défilés.

— Nous sommes comme des rats dans une nasse.

Baroche hocha la tête. Oui, exactement comme des rats dans une nasse, à moins de battre en retraite à pied vers les sommets et de rejoindre le col d'Aït Moussa, où la Légion était retranchée.

La baraka au vent, un cavalier monté sur un petit cheval pommelé partit au galop dans la direction des bâtiments de la mine, suivi d'un peloton d'escorte, le fusil en travers de la selle.

— L'ultimatum et la guerre, dit Meyrel, ricanant.

— Ça m'en a malheureusement l'air. Et celui-là vient sans doute en plénipotentiaire. Descendons. Appelle Mouhmoud et Yosof. Dis-leur de mettre baïonnette au canon et de présenter les armes de chaque côté de la porte, comme s'ils étaient encore « tiraillours ».

Les deux hommes se glissèrent dans l'escalier. A l'intérieur de leur fortin, l'obscurité, par contraste, semblait presque complète, brisée seulement par les rais du soleil levant que laminaient les meurtrières.

Le chef avait sauté à terre, suivi de son cheval docile. Il marcha vers le bordj, d'un air calme et assuré. C'était un gaillard maigre, le visage charbonneux terminé par une touffe de barbe grise. Baroche et Meyrel, flanqués de leurs deux sentinelles en armes, sortirent de l'encadrement de la porte et saluèrent l'arrivant. A dix pas, la conversation s'engagea.

— Celui qui vous parle est Cheik Salem Saoudi, chef des guerriers du Djebel. La guerre est déclarée dans toute la montagne, déclama-t-il. Les Français sont mes prisonniers.

Meyrel n'entendait pas le dialecte berbère. C'est Baroche qui répondit. Il dit que les Français ne se rendaient pas. Ils offraient la paix ou combattaient. Le bordj appartenait aux Français.

Il y eut un silence. Les yeux de Cheik Salem ne cillaient pas. Les trois hommes étaient impassibles.

— Les Français auront donc la guerre, reprit le chef.

Baroche inclina la tête. Il y aurait donc la guerre. Mais Cheik Salem et ses valeureux guerriers seraient finalement vaincus. Ils devraient rendre leurs armes et mettre un genou à terre devant le sultan et le grand seigneur de la France.

L'homme eut une moue de dédain et se détourna. A pas mesurés, il s'en retourna vers son cheval, qui l'attendait en flairant le sol avare. Il monta en selle et, d'une pression des genoux, l'enleva au galop, accompagné de ses partisans.

La palabre terminée, il fallait maintenant se préparer à tout. Se rendre à ces montagnards, ils n'en était pas question. C'était la déportation sous les crachats, la misère dans les geôles vermineuses, les tortures, les mutilations et la mort. Il n'y avait plus qu'à tenir bon, en attendant la Légion. Déjà, la fuite était pleine de risques, même par une nuit profonde. Quatre hommes pour deux chevaux, c'était à la fois trop et pas assez. Découverts, les fugitifs risquaient d'avoir à livrer combat en rase campagne et d'être massacrés. Il valait mieux se retrancher et prendre patience.

D'ailleurs, ce n'était pas en capitulant ou en s'esquivant à la première menace que les Français s'étaient installés sur la terre d'Afrique. Inspirer le respect d'abord !

Meyrel referma la porte, fit tomber les barres d'acier dans leurs encastrements. Baroche et lui étaient animés de la même résolution.

— Et maintenant, salut aux couleurs, dit Meyrel.

Et il monta sur la tour pour hisser le drapeau à sa hampe.

Le siège commençait.

o o

A la fin du troisième jour, les choses en étaient toujours là. Parfois, un burnous apparaissait entre les rochers ou les bouquets d'arganiers. Ou bien c'étaient les feux du camp dont la fumée s'élevait par-dessus les arêtes décharnées des premiers redans de montagne.

Le soir aussi, portés par les arides pulsations des vents du désert, il arrivait qu'on entendît les tam-tams et les chants de

guerre, les clameurs votives des hommes. Allah akbar! Allah akbar! La fournaise semblait pour quelques heures s'apaiser sur ces appels épars. Et c'était de nouveau la nuit, une nuit pareille aux précédentes, avec ses heures de guet au créneau de la tour ou le sommeil incertain après les fureurs de l'inaction.

C'est que, tout le jour, à Dahra, on était là sans rien faire, abrutis de chaleur, à veiller dans la chambre de tir, la ceinture cartouchière passée sur le dos d'une chaise, le fusil à portée de la main.

Souvent, le canon tonnait dans la plaine, à l'aube surtout, mais toujours plus loin, semblait-il. Les coups partaient par grappes tassées, rageuses, à la façon d'une série d'aboiements sourds, répercutés par les versants chauves de la montagne. La lutte se déplaçait vers l'ouest. On eût dit qu'elle regagnait des profondeurs.

Meyrel et Baroche se regardaient alors et arpentaient la petite pièce en silence. Décidément, on les avait oubliés ici.

— Il faudra sacrifier les chevaux, dit un jour Baroche.

A chaque instant, on les entendait ruer d'impatience dans les bat-flanc. Ce bruit était un peu comme le rappel de la misère des animaux et de celle des hommes. Meyrel, en particulier, aimait ses bêtes. Il fronçait les sourcils et se remettait à griffonner des chiffres, toujours les mêmes, sur un coin de table. C'était l'évidence. Même en rationnant l'eau, il faudrait sacrifier les chevaux.

Mais pour le moment, il prenait encore un seau et le remplissait. « Je vais voir », disait-il. Et ce seau à la main, il traversait la cour dévorée de lumière, au risque de se faire coucher par la balle d'un montagnard embusqué là-bas sur une crête. L'écurie était en face. En poussant la porte, il apercevait les deux croupes maigres et fougueuses, irritées par les mouches. Il ne pouvait s'empêcher de les brosser, fût-ce une dernière fois, de les brosser au sable mouillé puisque l'eau allait manquer, même pour boire.

Il pensait alors à Gozzo, à son infamie. Répandre l'eau! Plutôt un coup de couteau dans le dos. Ce Gozzo, il aimait mieux ne pas le voir. Baroche ou Mouhmoud se chargeaient

tour à tour du soin de lui apporter sa pitance, dans un réduit de tir du rez-de-chaussée où les deux tirailleurs l'avaient enchaîné. Si Meyrel n'avait écouté que son humeur, il l'eût attaché contre le mur de la cour, la tête au soleil, avec une platée de riz sans eau sous le nez, et cela jusqu'à ce que la langue lui sortît de la bouche.

Fuir sur les chevaux, c'était folie. A la suite de reconnaissances nocturnes, Meyrel avait relevé la présence de sentinelles ennemies dans tous les environs. Seul, le côté escarpé de la montagne paraissait libre, mais deux cavaliers portant chacun, par surcroît, un homme en croupe, pouvaient-ils s'esquiver sur de telles pentes? L'entreprise était sans espoir. Alors, on en revenait toujours à ceci : sacrifier Moune et Aïcha...

Mais c'était vite dit. Il faudrait ensuite les enterrer. Autrement, leurs cadavres attireraient les hyènes, les vautours. Les gens d'en face comprendraient. Quand un guerrier égorge son cheval, c'est que ses outres ne sont plus remplies. Donc tuer, puis enterrer Moune et Aïcha, c'était la seule issue raisonnable.

— Écoute, Georges, dit Meyrel, ulcéré, je préfère leur ouvrir la porte. Elles s'en iront dans la montagne. Elles auront l'air de s'être échappées. Ces salopards les rattraperont bien et les mèneront à la source.

Certes, un Arabe ne refusait rien à des bêtes de race. Il leur eût plutôt donné le sang de ses femmes à boire. Pourtant, Baroche demeurait soucieux. Il caressait la crosse de son mousqueton sans répondre. L'air enfumé de la salle était traversé des flèches obliques du soleil déclinant.

— Et si Cheik Salem nous les ramenait? fit-il enfin.

Meyrel n'avait pas réfléchi à cela. Au désert, la guerre connaissait de ces féroces courtoisies.

— Oui, tu as raison. Il en serait bien capable.

Il se remettait à faire des comptes. Avec les deux feuillettes d'eau qui leur restaient, à la ration d'onze litres par jour, ils pouvaient encore retarder un peu leur décision, même dans l'hypothèse d'un siège prolongé.

— Mais il y a les chiens. As-tu compté la ration des chiens?

Ceux-là devaient être conservés jusqu'à la dernière extrémité. Ils étaient les auxiliaires du guet.

Non, en effet, Meyrel n'avait pas compté la ration des chiens. Il jeta son crayon.

— Allons, c'est entendu. Mais ne les tuons pas. Tant pis pour Cheik Salem. Nous leur ouvrirons l'écurie au petit jour. Il y aura bien quelque voleur de chevaux dans la tribu, sapristi ! Ou bien ce serait à se cogner la tête contre les murs !

Il reprit sa place dans un fauteuil d'osier, face à la meurtrière sud, et observa une fois de plus les fumées du campement. Rien, toujours rien... La Légion les avait oubliés là dans cette damnée montagne. A moins que la sédition ne se fût étendue à tout le Djebel. Les Français avaient dû battre en retraite, plier sous le nombre. Alors, combien de jours resteraient-ils, murés vivants, eux, Baroche et Meyrel, dans ce bordj d'enfer, entre ce comptoir, cette ensacheuse et ces caisses de dynamite ?

Il se leva de nouveau et s'en fut chercher le phonographe. Quand les choses allaient trop mal, il tournait la manivelle puis il s'installait, laissant enfin ses jambes en repos. Il plongeait dans l'abîme, il s'imprégnait de musique, les yeux fixes, tout en se rongeant les ongles d'impuissance. La musique, c'était sa drogue. C'étaient toujours à peu près les mêmes disques qui revenaient. Les uns, des airs de danses au rythme lent, lui rappelaient les nuits d'Europe, quelque femme convoitée, la belle baigneuse dont on a pressé amoureusement la taille au retour de la plage, quelque part où, dehors, l'air est frais et retentit de cris heureux. D'autres, ceux de Jane, évoquaient pour lui un passé plus précis, les temps de l'inquiétude d'aimer, des aveux réprimés.

— Jane, tu la connais à peine, dit Meyrel. Tu ne l'as connue qu'ici, juste deux journées. Mais si tu savais ! Tiens, je vais te faire un aveu, mon vieux Georges : je l'aime. Il y a même des années que je l'aime, que je ne pense qu'à elle.

Baroche, renfrogné, ne répondait rien. Il se contentait de surveiller la ligne des gommiers d'où la poussière, par instants, montait en tourbillons, poussée par le vent dévorant des plateaux. Il songeait, mais bien à part lui, que Jane n'était pas une femme pour Meyrel. Il se disait aussi qu'on ne devrait jamais parler des femmes quand on avait la tête brûlante, les jambes lourdes de ne rien faire, que le bled vous entou-

rait, aveuglant comme un four et qu'on allait peut-être y abandonner ses os.

Ses mains laissaient une marque de sueur sur l'acier bruni de son arme. Il épongea son front. Est-ce que cette attente allait durer ainsi des semaines et des semaines?

L'amour... Il serra les dents. Non, il ne voulait pas parler de ces choses, surtout devant Pierre. Ces romans-là, on les vivait quand on pouvait mais, ensuite, on tâchait de les oublier vite. Il fallait vivre dans le présent et ne pas se raconter tout le temps le passé. Meyrel, lui, mettait au contraire un plaisir morose à ressasser ses souvenirs. Le passé, pour lui, avait un charme inépuisable, comme si la vie n'était jamais faite que du meilleur et ensuite du pire. Ainsi, c'était de cette Jane qu'il était fou !... Mais comment lui dire : « Tu te trompes, Pierre. Jane n'est pas comme tu la vois. Et il ne faut pas l'en blâmer. Ton amour l'a grandie, embellie, simplement. Elle le sait. Devant toi, elle veut paraître aussi parfaite que tu l'imagines. C'est une coquetterie comme une autre. Devant les autres, au contraire... » Baroche s'arrêtait toujours là dans ses réflexions au sujet de Jane, parce qu'ensuite...

Ensuite, il entendait de nouveau son rire fou, il sentait son corps charnu pressé entre le mur et lui, des genoux jusqu'aux épaules. Une chaleur de sang descendait alors de son front à sa poitrine et le laissait ivre.

Ensuite...

Eh bien ! le naturel revenait, voilà tout. Elle trouvait plus simple, plus facile de se montrer elle-même, enfin elle-même, c'est-à-dire identique à presque toutes les autres.

— Je l'ai connue en vacances, expliquait Meyrel. Je l'ai aimée tout de suite. Mais il me semblait que de le lui dire, vois-tu, cela eût gâté le charme. Je me souviens d'un jour à la villa, tiens... Il faisait un beau temps chaud, pas chaud comme ici, évidemment, un beau temps de France... Sa mère n'était pas à la maison, son frère et sa sœur non plus. Je la trouvais de plus en plus belle. Elle portait une robe de plage imprimée, qui la dessinait jusqu'aux aines. Un bouquet de fleurs... Elle s'est mise au piano et m'a joué *La Fille aux cheveux de lin*. Puis elle a quitté le clavier et s'en est allée s'étendre

sur le divan, sa chevelure éparse sur l'accoudoir. J'ai placé un coussin sous sa nuque. Elle avait l'air de dormir. Une respiration calme soulevait sa poitrine. Penché vers elle, je regardais ses lèvres avec ravissement. Nous nous sommes embrassés. Je voulais lui exprimer tout ce que je ressentais auprès d'elle, lui demander de m'épouser. Mais j'ai pensé à mon engagement, aux deux années de bled qui me restaient à faire. Je me suis retenu. Plus tard, plus tard, me suis-je dit. Et comme je me taisais, c'est elle qui a rompu le silence. Elle me voyait troublé par ce baiser, effrayé de la réalité de mon amour. Elle m'a caressé la joue tendrement et m'a dit, comme pour m'excuser : « Pauvre Pierre, vous en mouriez d'envie depuis si longtemps ! »

» Cette indulgence nonchalante, cet accent d'affection surtout... Non, je ne peux pas t'expliquer ce que cela m'a fait. Je me suis senti triste tout d'un coup, triste à mourir. Déjà, elle riait de nouveau et parlait de choses indifférentes. Mais moi, j'étais resté accroché à cette seconde d'étreinte, à notre caresse. Et je voyais l'avenir, mon retour à Dahra, notre gare dans le Djebel. Je pensais aux mensualités de misère que la Compagnie nous dépose en banque pour que nous crevions de chaleur et d'ennui dans ce désert. Je crois que Jane n'a rien compris de ce qui se passait en moi à ce moment. Ou bien si, elle a compris, mais plus tard seulement, puisqu'elle est venue jusqu'ici, qu'elle s'est souvenue, en voyageant au Maroc, de l'exilé que je suis et qu'elle a fait un détour rien que pour passer quelques heures dans notre trou. »

Baroche se taisait toujours, le visage sombre. Il se leva et détendit ses muscles avec une irritation contenue.

— Ce n'est plus de la guerre, c'est de la prison, fit-il, comme s'il n'avait rien entendu. Reprends le guet un instant. Je monte sur la plate-forme.

o o

Avant le lever du soleil, il se glissa dans la cour et ouvrit la porte de l'écurie. A cette heure-là, Pierre Meyrel dormait encore. Pas de sensiblerie. Quand il s'éveillerait, le sacri-

fice serait consommé. On n'en parlerait plus. Il remplit à demi deux seaux d'eau et les présenta aux chevaux. Ils burent une dernière fois avec avidité. La veille, Meyrel leur avait donné double ration d'avoine. Maintenant, ils pouvaient partir, galoper dans la montagne.

Il les flatta au cou, caressa leur crinière soyeuse et leur ouvrit la palissade.

D'abord, ils ne voulaient pas s'en aller. Ils grattaient le sol en renâclant et tournaient leurs yeux farouches vers leur maître en battant des oreilles. Il fallut que Baroche leur jetât des cailloux pour les éloigner.

Plus tard, par la meurtrière, les deux hommes revirent leurs bêtes. Elles avaient pris leur parti de la liberté et se poursuivaient dans la poussière, à moins de deux cents mètres des murs du bordj.

— Cheik Salem ne sera pas dupe, observa Baroche. Il comprendra que l'eau se fait rare. D'ailleurs, si Gozzo voulait parler !... Tout cela, c'était mûri d'avance. Gozzo n'a pas crevé la citerne pour rien, mon pauvre Pierre. C'est par ordre des dissidents qu'il a agi. Mékrine et Husseïn ont dû lui monter la tête ou l'acheter avant de partir.

Meyrel suivait toujours des yeux les évolutions de Moune et d'Aïcha. Elles flânaient maintenant dans les alfas, en humant le vent. Les guerriers, craignant une ruse, s'abstenaient de leur donner la chasse. Ils attendaient qu'elles se fussent rapprochées de leurs bivouacs, bien à l'abri des contreforts de la montagne, pour s'en emparer sans essuyer un coup de fusil.

— Au premier assaut, Gozzo me paiera ça, dit Meyrel. Notre jardin et nos chevaux ! Et il le sait, le salopard ! Il a beau ricaner, il n'est pas fier.

La journée s'annonçait aussi morne que les précédentes lorsque, tout d'un coup, on entendit des miaulements de projectiles et un bruit de moellons qui tombent en miettes. Une pétarade de coups de feu venait d'éclater en face, dans les rochers.

Baroche appela Yosof, qui ronflait dans un coin. C'était la première alerte. Tous aux meurtrières !

Il pensa à Mouhmoud, qui était demeuré exposé sur la plateforme du guet.

— Dis-lui de descendre tout de suite et verrouille la trappe derrière lui.

Meyrel, devançant Yosof, était déjà dans l'escalier.

— Laisse, Yosof. J'y vais moi-même.

L'attaque ne se dessinait pourtant pas. Les chevaux s'étaient mis hors de vue et avaient dû chercher refuge à la chaleur sous les arganiers de la combe. Baroche, pour l'acquit de sa conscience, examina l'horizon de chacun des trous de tir. Tout était calme. Au ras du sol, l'air continuait de vibrer doucement dans la lumière et le sable de tournoyer par place.

Meyrel redescendit seul, l'arme à la main. Il était pâle.

— Mouhmoud est mort, dit-il. Ils l'ont aperçu au créneau.

Les trois hommes se regardèrent consternés. Cette volée de balles tirées à quelques centaines de mètres en plein sur la cible, c'était du travail de montagnards. Et la cible, aujourd'hui, c'était le crâne de mérinos noir du malheureux Mouhmoud. Demain, ce serait une autre de leurs trois têtes, soigneusement épiées nuit et jour par les hommes de Cheik Salem.

Meyrel prit sa carabine et s'en fut vers la meurtrière tournée du côté où les coups étaient venus. Ses yeux flambaient. Sur son visage durci, mal rasé, une colère concentrée marquait ses ravages. Au bordj, ce n'étaient pas les munitions qui manquaient. Il se mit à tirailler en plein sur la ligne de gommiers. A l'œil nu, on voyait voler le sable, sauter les branches. Il ne s'arrêta que lorsque la culasse de son arme fut trop chaude.

Maintenant, c'était définitivement la guerre. Des fusils, là-bas, répondaient de toutes parts. Baroche se sentit très calme, comme soulagé de son inaction. Il tenait la riposte de Meyrel pour un acte inutile et téméraire mais cette riposte lui paraissait salubre. Enfin, il allait se passer quelque chose, enfin cette usure des nerfs allait cesser.

— Après tout, peut-être nous entendra-t-on de la plaine ! Ma parole, on devait nous croire morts, s'écria Meyrel.

Baroche approuva. Autant montrer à ces gens-là que les Français étaient toujours à leur poste et qu'ils ne se laissaient pas fusiller sans répondre.

Des burnous s'agitaient au ras des buissons. Bientôt l'assaut, probablement.

Yosof, qui tenait l'encoignure sud, annonça que des guerriers s'élançaient. Meyrel, au même instant, se remit à tirer mais cette fois sur des cibles visibles. Baroche poussa le canon de la mitrailleuse dans l'étroite embrasure de son poste de combat et lâcha une bande de cartouches dans la direction du groupe le plus nombreux d'assaillants.

Dans la petite salle, le feu des armes martelait les tempes, dégageait une fumée suffocante. Et, là-bas, les Arabes progressaient toujours par bonds ou rampaient dans les touffes d'alfa. Baroche se dit que, lorsqu'ils arriveraient à proximité même des murs, il deviendrait malaisé de les atteindre, à moins de descendre dans la salle du rez-de-chaussée ou de monter sur la plate-forme.

Bien que cette dernière position de défense fût la plus efficace, elle était trop exposée. Ils venaient d'en faire la sévère expérience. La mort de Mouhmoud réduisait leur nombre à trois. Trois pour défendre une tour de bordj, c'était trop peu pour jouer la vie de l'un d'entre eux.

Les burnous approchaient peu à peu. Quelques-uns pourtant demeuraient immobiles sur le terrain, sans doute frappés par les balles. Enfin, avec des clameurs féroces, une poignée d'hommes se leva et courut vers la muraille. Deux ou trois s'écroulèrent presque aussitôt. Baroche vit que l'un d'eux, dans sa chute, venait de se débarrasser de quelque chose qui ressemblait à une boîte de fer-blanc. Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage. Une explosion soulevait le sol.

Une fumée épaisse refoula par les meurtrières, couvrant le jour. Des vitrages tombaient de toutes parts. Baroche toussa et prit son mouchoir d'une main. Il n'avait éprouvé aucune peur, rien qu'une fugitive exaltation. Il se tourna vers ses deux compagnons, toujours à leur poste, penchés sur leurs armes. Les murailles avaient tenu bon. Mais si l'Arabe avait pu faire quelques pas de plus et jeter sa machine infernale au pied du petit fortin, c'en eût été fait de la résistance des oubliés de Dahra.

La fumée s'était dissipée par lambeaux, laissant le champ

de bataille nu, moucheté de burnous étendus sans mouvement. Les survivants s'enfuyaient, leur coup manqué.

Yosof riait à pleines dents. Meyrel, crispé, s'essuyait le front. Sa figure, ses mains étaient noircies de poudre et de fumée.

— Quand je pense que c'est probablement avec de la dynamite volée sur nos chantiers qu'ils ont fait le coup ! s'écria-t-il.

Il prit la gargoulette et se versa une double rasade. Une seconde machine infernale comme celle-là, adroitement lancée, même par surprise, au cours de la nuit par exemple, et la brèche était ouverte. Il ne restait plus qu'à lutter à la baïonnette et mourir.

Baroche concevait cela aussi nettement que Meyrel, si nettement d'ailleurs que les deux hommes se tournèrent le dos pour ne pas avoir à s'interroger du regard. Meyrel alluma une cigarette. Rien à faire contre cette éventualité. Rien à faire qu'à veiller et attendre. Ah ! cette nuit, on aurait le temps d'écouter les hyènes et les chacals ! Il ne serait pas question de dormir un instant.

Gozzo, dans son réduit, gémissait. Baroche descendit pour le voir. L'homme était ramassé, comme prêt à bondir, et jetait des regards d'animal traqué. Il montra sa langue desséchée. Il reprocha avec des injures, la voix rauque, qu'on le laissât sans boire. C'était avec les dockers, dans les ports de la Méditerranée, qu'il avait appris à élever la voix pour revendiquer. Il était là comme une chiffe mais il haïssait encore de tout son cœur carié d'envie.

— Je crois que tu vas bientôt payer, dit Baroche en le relevant rudement.

Mais l'autre se débattait dans un bruit de chaînes. Il avait peur mais cherchait à nuire encore. Soudain, il entendit le pas de Meyrel sur le dallage et ce pas qui commençait à frapper les marches. Meyrel, sans doute, descendait pour tenir sa promesse et faire justice, une justice expéditive de temps de guerre. Gozzo blêmit jusqu'aux lèvres. Sa gorge râpeuse ramassait encore des insultes et les crachait dans tous les langages du monde.

Meyrel apparut, son pistolet d'ordonnance au poing. Baroche observait la scène avec répugnance. Meyrel aussi,

hésitait au moment de presser sur la détente. Pour se donner des raisons, ils pensèrent à Mouhmoud dont le cadavre séchait là-haut, sur la terrasse, en plein soleil, des essaims de mouches suçant la brèche écarlate de son front. A la mine de Dahra, les cœurs fidèles seraient-ils punis et les traîtres épargnés?

— Grâce, bégayait Gozzo, avec un tremblement fébrile.

— Apporte-lui d'abord un verre de vin, dit Baroche, méprisant. Il n'a même pas de dieu à prier.

Gozzo avait tourné vers Baroche ses yeux mauvais, gros comme des crottes de chèvre, des yeux embusqués sous l'arcade de son front étroit, fuyant, plus ridé qu'une croûte de scories. Il sentait que ce grand-là était faible, qu'il était trop bon. Et il en savait sur son compte. Sa faiblesse, sa bonté, c'étaient parce qu'il avait des choses à se reprocher. Peut-être pourrait-on donc le fléchir.

Meyrel s'en était allé quérir la bouteille. Gozzo regardait toujours Baroche avec un rictus qui découvrait trois dents longues et déchaussées sur le côté de sa bouche.

— Toi, bon, messié Baroche. Toi me laisser partir...

Baroche le repoussa. La bonté était une chose, la justice une autre.

— Toi me laisser partir, messié Baroche!

Dans ces paroles appuyées, Baroche sentit tout à coup la menace. Gozzo se souvenait. Il les avait vus, la dame et lui, Baroche, contre le mur, dans la nuit... Oui, c'était vrai. Et quand Baroche était sorti à l'aube de la chambre de la jeune femme, Gozzo était encore là qui l'épiait avec le même rictus, le même ricanement qu'en ce moment. Gozzo marchandait, simplement. Il marchandait sa complicité.

— Toi me laisser partir, messié Baroche...

Sa voix s'enflait toujours, répétant la même phrase. Encore un ton plus haut, et Meyrel allait entendre et se demander ce qu'elle signifiait. Bientôt, Gozzo se mit à la hurler. Il ne se tairait pas, non, il ne se tairait pas! Et Baroche écoutait cela avec horreur, en se demandant s'il n'allait pas lui falloir étrangler cette voix-là de ses propres mains.

— Tu me laisses partir, messié Baroche, ou je dis que tu as...

Baroche l'avait pris à la gorge et commençait à serrer.

L'autre se débattait, râlait, cherchant à articuler le reste.

— ... Je dis que tu as...

La main puissante de Baroche le bâillonnait. Il mordit cette main. Le sang ruisselait maintenant. Un vrai chien enragé, oui, il en était un. Mais un chien qui voulait encore aboyer ce qu'il avait sur la langue.

Meyrel apportait le verre et la bouteille de vin. Il vit la lutte, d'abord incrédule.

— Lâche-le, Georges, et écarte-toi de lui ! Je vais l'abattre !

Les trois hommes s'étaient agrippés dans une mêlée confuse, Baroche tenant toujours Gozzo au cou et broyant du cartilage, tandis que Meyrel, le pistolet à la main, cherchait à séparer les deux combattants.

D'un effort désespéré, Gozzo avait pu desserrer un instant l'étreinte qui lui nouait la gorge. Il eut un hoquet et reprit une lampée d'air. Il n'en désirait pas davantage. Cette rémission lui donnait juste de quoi pouvoir terminer sa phrase, cette phrase qu'il tenait là toute prête, préparée dans sa méchante tête de vipère entre deux spasmes d'agonie. Ah ! se venger ! Crever, mais se venger d'abord de ces deux Français !

Il releva sa face sardonique, barbouillée du sang qui coulait des blessures de Baroche et cracha les mots. Grinçant des dents, il jouissait maintenant, pour quelques secondes, de l'affreuse confusion de ses adversaires. Touchés ! Baroche, du coup, avait cessé de peser sur sa poitrine et de l'étrangler de sa poigne de fer. Quant à Meyrel, il ne songeait plus même à appuyer sur la détente de son arme. Il demeurait figé. Baroche se releva et s'appuya au mur, les mains pendantes, la tête vide, pris d'un sombre dégoût : dégoût de lui et de tout le reste.

C'est Meyrel qui rompit le silence. Rengainant son revolver, il se dirigea vers la porte, en tira les verrous et l'ouvrit.

— Va-t'en, Gozzo, fit-il. Va-t'en tout de suite.

Sa voix était blanche, d'un calme à faire frémir. Gozzo montra d'abord ses poignets enchaînés, réclamant une délivrance plus complète. Puis, subitement, il les laissa retomber, terrifié par l'expression du visage de Meyrel. Il s'en allait, oui, il s'en allait immédiatement sans rien demander de plus.

Il se mit à courir sous le soleil en butant dans les pierres et les touffes épineuses. La porte, derrière lui, était refermée

depuis longtemps qu'il courait encore dans la direction de l'oued desséché, les mains en l'air, comme un fou.

Baroche, qui l'observait par une meurtrière, le vit enfin s'abattre dans la poussière. Le claquement de trois ou quatre coups de fusil n'arriva qu'ensuite. Les montagnards du Djebel ne l'avaient pas reconnu comme un des leurs. Ils venaient de faire justice sans le savoir.

o o

Meyrel était remonté le premier à la chambre de tir de l'étage, sans prononcer une parole. Il s'était assis à son poste, la figure détournée, sa carabine sur les genoux. Baroche, à l'effondrement livide de ses traits, comprenait que l'irréparable était bien commis. Meyrel avait tout compris. La vérité, l'obscène vérité, vomie comme une ordure par la bouche de Gozzo, avait eu tout de suite pour lui la marque de la vraisemblance, peut-être même celle de l'évidence. Cette révélation n'avait fait que corroborer de vagues doutes écartés jusqu'ici.

Pourquoi Baroche eût-il nié? La fureur insolite qu'il avait déployée pour étouffer les vociférations de Gozzo était à elle seule un aveu, une confirmation. Oui, Baroche avait passé la nuit avec Jane.

Baroche, lui, s'était pris la tête dans les mains, écœuré de lui-même et de la réalité de la chose. Une coucherie... Et pour sa volupté de quelques heures, tout le bel amour de son pauvre Pierre qui se trouvait détruit!

S'il avait su seulement, avant que cette Jane vînt au Djebel, que c'était d'elle, uniquement d'elle, que rêvait Meyrel! Mais elle était arrivée sans prévenir au milieu d'eux, à la fin d'une après-midi, pour repartir le lendemain. Une seule nuit à Dahra mais, pour cette nuit unique, il avait fallu qu'elle le choisît, lui, Baroche!

Il serra les poings. Quelque chose de pesant lui gonflait la poitrine. Il détestait cette femme sans parvenir à la séparer du plaisir qu'elle lui avait donné. Et ce plaisir avait été parmi les plus forts de sa vie. Ce bouquet de France s'offrant tout

à coup dans l'énervement d'un soir de bled, à lui qui, depuis des années, ne connaissait plus que l'étreinte morne des filles berbères, de ces danseuses aux prunelles d'encre, le front chargé de fibules d'argent...

Il ferma les yeux, repris par un vertige identique à celui qui l'avait poussé cette nuit-là.

Une chair de sa race, flexible et pulpeuse, des lèvres qu'on pouvait baiser sans se souiller et non plus un corps esclave aux senteurs d'huile et de basane...

Il se demanda avec effroi s'il serait capable de succomber encore à une tentation identique, sachant maintenant ce que Jane avait été pour Meyrel. Cette question posée, à laquelle il ne voulait pas répondre, lui laissait une sensation d'arrachement intime. Il ne formait plus qu'un vœu, celui d'écarter ces images, cette obsession de Jane qui l'empêchait de regarder Pierre en face.

o o

Vers le déclin du jour, des cavaliers apparurent, déployés en file. Ils remontaient la vallée au galop, en brandissant leurs fusils comme pour une fantasia. Arrivés à peu de distance du fortin de la mine, ils sautèrent sur le sol, laissant leurs chevaux s'égailler sous les gommiers, et se mirent à avancer à pied en pliant le dos.

Le second assaut commençait, soutenu cette fois par une fusillade qui crépitait des massifs de rochers avoisinant l'oued. Les balles ricochaient sur les murs du bordj avec un bruit crispant. L'une d'elle, bien placée, entra par une ouverture de tir et fracassa la gargoulette.

Meyrel, Yosof et Baroche ripostaient de leur mieux, mais, conduite à la fois sur toutes les façades du fortin, l'attaque semblait devoir réussir. Dans la salle fumeuse où toute la chaleur du jour demeurait concentrée, au vacarme térébrant du feu des carabines se joignait celui de l'éclatement des morceaux de muraille et des imprécations des hommes. Déjà, sur le côté du couchant, les dissidents avaient franchi la palissade et gagnaient mètre par mètre, plaqués contre les

murs des entrepôts et de l'écurie. Meyrel observait, en particulier, un grand guerrier qui s'abritait derrière ses compagnons, en dissimulant sous son burnous un objet pesant. A n'en pas douter, c'était le second brûlot, celui qui allait peut-être éventrer le mur du fortin.

Son fusil était si chaud qu'il ne pouvait presque plus le tenir. Il le rechargea quand même une fois encore en se disant que c'était la fin. Plus même besoin de se retourner pour se saisir d'une arme plus froide au râtelier. Dans quelques instants, les assaillants seraient au pied du mur de la tour, à l'abri de son tir et l'escalade commencerait, suivie d'un hideux corps à corps.

Il songea pourtant à la plate-forme où Mouhmoud avait trouvé la mort. Avec une mitrailleuse là-haut, un homme résolu pouvait encore tout sauver.

— Yosof, s'écria-t-il, aide-moi, Yosof !

Baroche, dans l'encoignure opposée, tenait toujours tête à ses adversaires, posément, ignorant qu'ailleurs la situation fût désespérée. Meyrel le vit bien et, sans l'appeler, il gravit rapidement les marches. Il voulait y monter lui-même, sur cette plate-forme, sans mêler Georges à l'affaire. Il n'y avait qu'un homme qui eût envie de mourir dans ce bordj, et cet homme, c'était lui, Meyrel. La vie, il l'avait assez connue maintenant. Il s'en moquait bien. Il était arrivé au degré d'exaltation nécessaire pour en faire le sacrifice.

Il serra les mâchoires tout en hissant l'arme automatique sur l'escalier qui menait à la trappe.

La vie !... Bah ! On allait voir comment elle finissait, la vie. Car, pour lui, elle allait bientôt finir, il le savait. Dans un cauchemar brûlant, une agitation forcenée de ses membres qui était la réponse de sa fureur, il revoyait la France par tableaux successifs et rigides, comme au cinéma, lorsque la machine ne tourne plus que par saccades. La France, où il ne retournerait plus jamais...

La France, en ce moment, c'était Jane et les femmes de l'espèce de Jane, l'ivresse futile et les mornes réveils. La France, c'était l'amour sans cesse cherché, jamais trouvé.

Yosof lui avait passé une dizaine de bandes de cartouches. Dans un éclair, il se dit qu'il n'aurait pas même le temps de

les tirer toutes, qu'il serait massacré avant. Il avait refermé la trappe derrière lui, dressé le trépied de la mitrailleuse. Le grand Berbère qu'il surveillait tout à l'heure, étonné, puis enhardi par le silence subit des défenseurs du fortin, était sur le point de s'élancer, escorté de plusieurs autres guerriers, le poignard aux dents. Une seconde encore d'hésitation, pour Meyrel juste le temps d'amorcer sa machine. Enfin, avec un tressautement féroce, elle cracha sa volée de projectiles, exactement dans l'enfilade du mur, couchant du coup une grappe de burnous hurlants.

Des tireurs embusqués ripostaient. Les balles passaient autour de Meyrel, cinglant au ras des créneaux. Il n'en avait pas pour longtemps, il s'en doutait. Tout de même, il se dressa à demi et reprit son tir mais cette fois sous un angle plongeant, pour atteindre l'homme au brûlot qui s'était approché d'un bond. Il le vit s'écrouler près de l'aiguillage et poussa un soupir de soulagement. La seconde attaque était virtuellement repoussée. Déjà, les guerriers qui pouvaient encore courir reculaient et s'abritaient, en lâchant quelques coups de fusil épars vers la terrasse.

Meyrel mit alors en place une nouvelle bande de cartouches, s'apprêtant à la tirer dans la direction opposée pour dégager l'autre façade. Mais de ce côté, il ne vit que quelques corps étendus, la figure dans la poussière. Il éclata d'un rire haletant. Vainqueur ! Il était vainqueur ! Vainqueur et vivant, lui qui voulait mourir.

C'était cela, le destin, toujours.

Il haïssait ce destin, tout en débordant d'une joie barbare, une joie presque charnelle. Il avait besoin tout de même de reprendre haleine. Il éprouvait comme une nausée au creux de l'estomac.

Oui, c'était cela, le destin...

La nausée s'accentuait maintenant, devenait brûlure, lui remontait dans la gorge. Sa langue épaissit, lui parut salée. Il étranglait. L'émotion, sans doute... Adolescent, déjà, il était émotif. Après ses examens, il avait eu envie de vomir. Mais cette fois...

Il s'accroupit, étourdi. Ce devait être un saignement de nez.

Peu à peu, il se sentit envahi d'une détresse profonde. Il

essaya de se lever, appela Baroche mais retomba en portant les mains à ses côtes. Il aperçut le ciel pur où la lumière du crépuscule mettait un reflet mordoré.

— Georges, murmura-t-il, Georges, je m'en vais...

Et il s'évanouit.

o o

Un peu plus tard, un avion français vint décrire trois tours de reconnaissance sur la vallée. Baroche, de la terrasse, cria, secoua des draps, tira des coups de revolver. Par une désolante coïncidence, les dissidents ne donnaient plus signe de vie. Ils avaient même relevé leurs cadavres avant de se disperser dans le bled. Quand l'avion reprit la direction de la plaine, après un dernier survol du Djebel, Baroche, pour la première fois, se trouva déprimé, sans espoir. C'était à se demander même si les aviateurs étaient venus examiner les environs, avec la mission de se renseigner sur le sort des assiégés. Oubliés, oui, Baroche et Meyrel l'étaient bien, hélas...

Pierre, couché sur le sol, délirait doucement. Yosof était mort, le nez contre la meurtrière qu'il avait eu pour tâche de défendre.

La nuit venait. Il faudrait veiller de toutes parts, et veiller seul, avec cette agonie atroce près de soi. Et qu'un montagnard de Cheik Salem, à la faveur de l'obscurité, pût seulement se couler jusqu'au fortin avec un brûlot, c'en était fait. Plus besoin d'un troisième assaut pour venir à bout de la résistance du bordj de Dahra. Il n'y restait qu'un seul combattant.

L'ennemi n'avait qu'à s'armer de patience. Les paupières de Baroche tomberaient bien à un moment donné. Quand Baroche se réveillerait, ce serait sous le poignard, ou bien tout sauterait brusquement, murs, cadavres et vivants.

Il se pencha sur Meyrel et mouilla son front d'eau fraîche.

— Mon pauvre vieux, murmura-t-il.

Meyrel secourait lentement la tête, sans ouvrir les yeux.

— J'aime mieux disparaître, répétait-il. Achève-moi.

D'abord, Baroche avait répondu, prononcé des paroles d'espoir. Mais ensuite, il n'en avait plus eu le courage. D'ailleurs, Meyrel l'entendait-il? Il était plongé à même les

ténèbres de sa souffrance, presque inconscient, avec des sursauts par instants, de ces sursauts terribles où la vie veut reprendre, où le cœur se remet à frapper à force de nerfs, sous l'impulsion d'un instinct qu'aucune volonté, aucune raison contraire ne peut surmonter.

Son corps voulait survivre, lui. Il se défendait, il se crispait sur la plaie faite à son flanc. Survivre !

Mais ce combat s'appelait souffrance.

Maintenant, c'était la nuit, une nuit pareille aux autres, sans lune pour l'instant, avec sa marée d'étoiles qui montait de l'orient. Baroche avait ouvert la trappe de la terrasse et respirait la première fraîcheur. On n'entendait rien. Là-bas, autour des feux de broussailles des campements, les tam-tam s'étaient tus. Chez l'ennemi aussi, on comptait les morts, on pansait les blessés.

Il redescendit dans la chambre de tir et en retrouva l'atmosphère étouffante, avec cette odeur horrible de sang et de poudre. Et le râle de Meyrel, toujours. Un tombeau. Demain, ce serait son tour. Et personne, non, personne ne viendrait à leur secours. Au bureau des Affaires Indigènes on ne s'occupait plus d'eux. La Légion avait dû se replier à l'autre bout de la plaine. Cette révolte avait balayé les Français pour un temps. Baroche et Meyrel, leur mine abandonnée, on ne devait guère s'en soucier. Ils avaient attendu les ordres de Paris et ces ordres n'étaient pas venus. Trop honnêtes, en vérité...

Il passa ses doigts sur sa face pelucheuse, où la fatigue avait mis de durs méplats. Et demain, il serait mort, simplement. Cela arrangerait tout. Il se heurtait à ce sort comme à un mur derrière lequel on ne devinait rien. Son agonie était commencée, à lui aussi. Cette agonie-là s'appelait désespoir, lui qui n'avait encore jamais désespéré de rien. Elle était aussi dans cette atroce chaleur, dans cette réclusion, dans cette répression intime, obligatoire, de toute activité possible. Être là, dans ce réduit barricadé, et y rester jusqu'à la mort.

Il rouvrit la trappe, en haut de l'escalier, et scruta de nouveau la nuit. Cette douceur, ce silence, c'était une rémission avant la fin. Les masses obscures de la montagne pleines de

légers chuchotements, ceux de la brise dans les alfas, exerçaient sur lui une fascination mystérieuse. Ah ! S'il avait pu mourir libre, libre dans la montagne... Ici, c'était la geôle, l'antichambre de la sépulture. Il lui semblait que, là-haut, il lui resterait une chance. La montagne, c'était la lutte tandis qu'ici, c'était l'abattoir. Et demeurer à la mine, cela n'avait plus aucun sens maintenant.

Il songea à Meyrel. S'il n'y avait pas eu Meyrel, il eût ouvert la porte tout de suite, sans bruit, et s'en fût allé. Les veilleurs eussent tiré sur lui. Mais qu'importait? Il était sûr d'avance que leurs balles le manqueraient. Sorti d'ici, il se retrouverait lui-même, il retrouverait son étoile. Déjà, rien qu'à cette idée, il se sentait plus fort. Tout à l'heure, il serait invincible.

Il se glissa dans la cour et, foulant le sable avec précaution, il s'en fut observer les environs. Les chacals commençaient à pousser leurs cris mélancoliques. Pas d'autre bruit.

Si, pourtant...

Son cœur se mit à battre avec violence. Il avait tiré son pistolet de sa gaine. Derrière ces buissons, quelque chose avait bougé, quelque chose de blanc. Le burnous d'une sentinelle de Cheik Salem, probablement.

Il s'était effacé contre le sol et s'avançait en rampant. Par instants, il s'arrêtait et prêtait l'oreille. C'était comme une respiration sourde puis des feuillages qu'on froisse. Il n'était plus qu'à vingt pas et cherchait maintenant à voir. La chose ne s'était pas déplacée.

Et tout à coup, une grande joie l'emplit. La forme s'était dressée. C'était celle d'une des juments, la plus âgée, la plus douce aussi, sa bonne Aïcha. Fatiguée de sa liberté, elle était revenue dans les parages de l'écurie pour y attendre le jour.

Il lui flatta l'encolure et la poussa avec précaution vers le bandeau de ténèbres que faisait la palissade. Elle s'arrêta là, docile, tendant ses naseaux dans l'attente d'un morceau de sucre ou, mieux encore, d'un peu d'eau, de cette eau qui lui avait fait défaut tout le jour.

Baroche retourna vers le fortin, jetant des regards inquiets autour de lui. Toujours rien. Il en frémit de plaisir. C'était une chance, *sa* chance...

Il rapporta le morceau de sucre mais avec lui trois sacs d'avoine, la selle et le harnais. Aïcha, c'était la fuite. La mort peut-être mais la fuite d'abord.

Quand sa monture fut prête, il l'abreuva de son dernier seau d'eau. Il n'en gardait que trois gourdes pleines pour lui et pour Meyrel. Il en garnit les fontes. A Meyrel maintenant...

Il s'approcha de lui et vit qu'il paraissait dormir. Il le souleva dans ses bras avec toutes les précautions possibles et, chargé de son fardeau inerte, il passa la porte. Il lui semblait qu'il eût pu traverser ainsi toute la montagne, avec Meyrel suspendu à ses épaules, tant il se sentait solide et résolu.

Les gémissements de Meyrel avaient repris.

— Cramponne-toi, mon vieux Pierre.

Mais l'autre s'affaissait, sans forces. Il fallut que Baroche lui passât des sangles sous les bras. Les deux hommes, cœur contre cœur, étaient liés désormais sur la selle d'Aïcha. Une impulsion légère, et la bête se mit à trottiner, la tête basse. Elle avançait en tâtant le sol de ses fins sabots. Baroche la dirigeait vers les parties sablonneuses pour étouffer le bruit de ses pas. Le col était en face, vaste embrasure pâle sur les ténèbres de la montagne. Il fallait d'abord tourner le dos à la plaine, s'évader vers les hauteurs. Là-haut était la solitude et la paix. Les guerriers surveillaient les issues de la vallée. Personne, au camp de Cheik Salem, n'imaginerait que les roumis du bordj oseraient s'enfuir à travers le Djebel.

Quand des coups de feu éclatèrent derrière Baroche, il comprit, à la distance qu'il avait déjà parcourue, que les projectiles ne l'atteindraient probablement pas. L'avait-on seulement reconnu ? Aïcha, de son pas nerveux, venait de contourner les premiers rognons de pierre des contreforts. A moins d'une mauvaise rencontre, ils étaient à l'abri.

Plus tard, la lune était apparue, énorme, sur la plaine, puis elle avait gravi le ciel des montagnes. Elle semblait suivre Baroche dans son ascension. Maintenant l'air était vif, chargé de senteurs sauvages. La stridulation des insectes peu à peu s'était éteinte, faisant place à un silence lourd que troublait seulement le heurt des sabots de la jument sur les pierres.

Baroche franchit un ensellement rocheux et continua sa

route sous les crêtes successives du Djebel. Il connaissait ces âpres montagnes, leurs vallées désertes, flétries de chaleur, leurs points d'eau marqués d'arganiers. Il les avait parcourues souvent à la poursuite des mouflons. Il savait que, dès l'aube, il aurait gagné une haute dépression sauvage entre des cimes tabulaires, disloquées, peuplées de vautours et que, par là, il gagnerait le col d'Aït Moussa par un détour ignoré des bergers. Aïcha avait le pied sûr et le jour se lèverait bientôt.

Meyrel, dans ses bras, se plaignait par instants. Bien que leur monture avançât par souples foulées, le mouvement du garrot arrachait au blessé de nouvelles douleurs. Et parfois, lorsque, pour surmonter un obstacle, Aïcha donnait un coup de rein, Meyrel poussait un cri, demandant alors comme une grâce qu'on mît fin à ses épreuves.

— Étends-moi quelque part, Georges, bégayait-il, et laisse-moi mourir.

Bientôt ses objurgations furent telles que Baroche s'arrêta, désespéré. Il mit pied à terre et coucha son compagnon presque évanoui dans les guétafs. La soif dévorait ce pauvre corps et boire ne faisait qu'aggraver ses souffrances.

— Laisse-moi mourir, répétait-il dans un souffle.

Baroche, penché sur sa figure blême, l'exhortait à voix basse comme il l'eût fait pour son enfant. Il fallait vivre, vivre encore jusqu'au milieu de ce jour qui tardait à poindre. Et ils seraient sauvés.

Meyrel, épuisé, secouait lentement la tête, les yeux fixes. Non, il ne tiendrait pas jusque-là. Alors, autant abréger cette agonie et permettre à Georges d'atteindre plus tôt le but. Seul sur Aïcha, Georges pouvait prendre le trot en maints endroits de la montagne et, qui sait, échapper à une poursuite possible, éviter le massacre.

— Tu sais bien que je ne te laisserai pas, répondait Baroche, obstiné.

Oh ! oui, Meyrel le savait bien. Il savait que si Georges avait pu lui donner son sang, il l'eût fait couler tout de suite. Il voyait sa poitrine puissante, il sentait l'étreinte de ses bras durs. Il comprenait bien que son compagnon cherchait à lui communiquer de cet espoir, de cette vie débordante et géné-

reuse dont il était pourvu, lui, et qu'il eût partagée, donnée même si volontiers pour son ami.

— Et dire que c'est à cause de moi, mon pauvre vieux, que tu t'es exposé ainsi ! Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il fallait monter sur cette sacrée terrasse pour les empêcher d'aller plus loin ? Mais tu voulais mourir, imbécile... Ah ! mon Dieu ! Il me semble que c'est moi qui t'ai assassiné.

Meyrel détournait la tête.

— Tais-toi donc.

— Si seulement tu aimais encore la vie, Pierre, tu ne te laisserais pas mourir, s'écriait Baroche. Défends-toi, mon petit ! Cramponne-toi ! Quand on veut vraiment quelque chose, il me semble qu'on finit par l'avoir.

L'autre avait eu une moue amère, un vague sourire tiré dans ses joues émaciées. Quand on voulait quelque chose... Georges croyait cela, lui. Pierre, à ce moment, songeait à Jane, à son amour. Georges n'avait pas même eu besoin de vouloir. La chose lui était venue par une faveur de la nature, et c'était toujours ainsi. Il n'y avait rien à faire contre cela.

— Tu vois les femmes plus belles qu'elles ne le sont, dit Baroche. Il faut leur pardonner et aussi à ton vieux Georges.

Oui, Meyrel pardonnait. Il avait même pardonné tout de suite. Il s'agissait bien de Jane maintenant ! Il apercevait la vie comme on voyait la plaine du fortin de Dahra : embuée, lointaine, inaccessible. Il planait déjà.

— Tu as fait ça sans savoir, fit-il. La coupable, c'est elle. Et même... Peut-être, après tout, n'y a-t-il pas de coupable du tout. Je ne sais plus, tu sais...

— Oublie-la, Pierre, et tâche de vivre. Ce sont ceux qui vivent qui gagnent. Les morts, vois-tu, ils n'ont qu'un succès d'estime. C'est trop facile de mourir pour un homme comme toi. Vivre, au contraire, vivre, Pierre... C'est dur, c'est difficile, c'est beau de vivre ! Il faut vivre.

Ce disant, il l'avait soulevé doucement.

— Allons. Du courage et en selle !

Baroche avait rechargé Meyrel sur Aïcha, passé de nouveau les courroies sous les aisselles du blessé. La jument ne broncha pas lorsqu'il mit le pied à l'étrier. La marche reprit.

Le jour venu, elle se poursuivait toujours. Meyrel avait peu à peu perdu conscience. Par deux fois, Baroche l'avait étendu sur le sol pour lui faire reprendre ses sens et le reposer un peu. Il râlait faiblement. Par instants, il ouvrait ses yeux presque révulsés.

— Laisse-moi là et continue tout seul, murmurait-il toujours dans un balbutiement indistinct.

Il vit encore le soleil monter sur la montagne mais n'en éprouva nul espoir. Ses paupières retombèrent.

— Je n'en peux plus, fit-il.

Sa tête dodelinait maintenant, inerte. Son pouls allait faiblissant. Baroche prit le versant et commença la descente. Le col d'Aït Moussa était là-bas, d'un bleu épais, creusé entre deux sommets fauves. Encore quelques heures ! Aïcha, à son gré, hésitait trop. Il eût aimé mettre pied à terre, pouvoir courir, son fardeau mourant dans les bras.

Vers midi, il entendit des coups de mousqueton épars dans le calme sévère du Djebel. Sous la lumière qui tombait du zénith, écrasante, il aperçut la terre remuée d'une redoute avancée, là-bas, juste entre deux ravines broussailleuses. Il se mit à appeler à l'aide, en poussant sa bête à coups de bottes.

Des légionnaires apparurent au loin, leur képi blanc presque fondu dans l'éblouissement solaire.

— France, à moi ! clama Baroche.

Au son de sa propre voix, qui était rauque, méconnaissable, presque éteinte, il comprit qu'il était à bout de forces et qu'il allait bientôt s'écrouler de sa selle, entraînant dans sa chute le corps sans vie qu'il ramenait avec lui.

Des soldats s'avançaient à sa rencontre, l'arme à la bretelle.

Il arrêta sa monture qui tremblait sur ses jambes. Le buste de Meyrel avait glissé peu à peu et commençait à pendre. Il le releva doucement et l'appuya une dernière fois contre sa poitrine.

LUCIEN MAULVAULT

LA FINLANDE

La Finlande a forcé l'admiration du monde civilisé par la fermeté de ses hommes d'État, le courage de sa population, les succès inouïs de ses armées. De tous côtés lui viennent les témoignages de la sympathie la plus vive ; l'agression dirigée contre elle a été flétrie au tribunal des nations ; on s'est engagé à venir à son aide, cette aide est en train de s'organiser et tout doit être fait pour qu'elle devienne rapidement efficace. Car cette sympathie et cette promesse d'assistance ne viennent pas seulement de l'indignation qu'éprouve tout homme de cœur devant l'abus de la force ; elles ne tiennent pas au simple fait que les Finlandais sont en guerre contre les amis de nos ennemis. Plus profondément, la cause de la Finlande est la nôtre parce que la Finlande, par sa culture, ses institutions et son histoire, fait partie des nations dont l'existence repose sur la liberté politique et le respect de l'individu. Son rattachement au groupe des pays du Nord ne tient pas à des raisons d'opportunité ; il exprime ce qu'il y a de profond et de durable dans son caractère national, tel qu'il a été formé par les siècles.

N'est-ce pas dire suffisamment qu'elle est un membre de la famille occidentale et que toute atteinte qui lui est portée nous touche par contre-coup ? C'est elle, aujourd'hui, qui est le rempart extrême de la civilisation hors de laquelle nous estimons nous-mêmes que la vie ne vaut pas d'être vécue.

«((( )))»

Les peuplades installées sur le sol finlandais entrent assez tard dans l'histoire ; c'est par leurs rapports avec la Suède que nous les connaissons d'abord.

Vers le milieu du XIIe siècle les Vikings suédois, devenus chrétiens, entreprirent la conversion des païens qui habitaient de l'autre côté du golfe de Botnie. Ils ne le faisaient pas seulement pour la plus grande gloire de Dieu ; les incursions des pirates finnois avaient laissé en Suède des souvenirs cuisants. En tout cas, leur dessein n'était pas de tuer ni de piller mais de civiliser, de fonder quelque chose de durable. Le roi saint Eric, qui commandait cette première croisade, pleura sur les païens qui étaient morts dans la bataille et dont les âmes n'entreraient pas au paradis. A ceux qui acceptèrent le baptême, il laissa pour les instruire l'évêque Henrik, saint Henri, le saint national de la Finlande. Au siècle suivant, une seconde croisade, menée par Birger Jarl, affermit le christianisme et l'Église. La province de Tavastland (Häme en finnois) fut soumise, et un château fort construit pour surveiller la population. Mais c'est seulement au début du XIVe siècle, à la suite d'une troisième expédition, que le catholicisme et l'autorité suédoise furent définitivement installés en Finlande, et cette fois jusqu'en Carélie. La pénétration suédoise provoqua des conflits avec l'État russe à peu près indépendant de Novgorod, situé à l'est et au sud du lac Ladoga et du golfe de Finlande. La paix fut signée à Nöteborg en 1323 et fixa pour la première fois la frontière orientale de la Finlande ou, si l'on veut, de l'État suédois. Elle partait des environs de Leningrad, traversait l'isthme de Carélie et se prolongeait vers le Nord, à travers des forêts, selon un tracé de plus en plus vague.

La Finlande s'organisait conformément aux lois suédoises ; elle adoptait les mœurs sociales suédoises. L'évêché d'Abo était créé, et dans la cathédrale nouvellement édifiée on célébrait la messe avec éclat. La Finlande était appelée le pays de l'Est, elle avait les mêmes droits que le reste du

royaume et, dès 1362, elle prenait part à l'élection du roi. Les évêques, dont certains furent remarquables par leur science, fondaient des monastères et organisaient l'instruction ; des nobles venus de Suède gouvernaient le pays et le défendaient. Il y avait, à la fin du moyen âge, une dizaine de villes ; les deux plus importantes étaient Abo, résidence de l'évêque, et Viborg, qu'on avait fortifiée contre les incursions des Russes. A partir de l'époque où Ivan III affirma son pouvoir sur toutes les Russies, les assauts recommencèrent contre les frontières finnoises ; vers la fin du xve siècle, on construisit contre eux la forteresse d'Olofsborg, appelée depuis Nyslott ; l'héroïque défense de Viborg, organisée par Knut Posse en 1495, est demeurée célèbre. Il ne fut pas possible d'arrêter les invasions ; celle de 1496 fut particulièrement dure, mais les Russes ne se maintinrent jamais de façon durable en territoire finlandais.

Sous le règne de Gustave Vasa, la Réforme fut prêchée en Finlande, comme elle l'avait été en Suède, et le pays adopta la confession luthérienne. Ceci est extrêmement important car cette introduction de la Réforme est liée aux premières tentatives faites pour créer une littérature en langue finnoise. Dans l'église et pour l'enseignement, dans l'administration, on se servait jusque-là du latin et du suédois. Mais la langue parlée dans la plus grande partie du pays était le finnois, langue très différente du suédois et qui fait partie de la famille finno-ougrienne. C'est dans cette langue que les paysans caréliens chantaient les exploits de Väinämöinen et d'Ilmarinen et l'opposition entre le Kalevala, pays de lumière, et le Pohjola, pays des ténèbres. On verra l'importance qu'eurent plus tard ces poèmes populaires. Jusqu'ici le finnois n'était pas une langue écrite. L'évêque Mikael Agricola (évêque de 1554 à 1557), qui fit triompher la Réforme en Finlande et organisa la nouvelle église, voulut donner à la population finnoise des ouvrages d'édification écrits dans sa propre langue. Il fit traduire la Bible en finnois et rédiger, en finnois également, plusieurs traités religieux. La Finlande connut alors une époque de prospérité : Helsingfors fut fondée en 1550.

La Finlande subit le contre-coup des luttes entre princes et des désordres qui suivirent la mort de Gustave Vasa,

d'autant plus que les Russes en profitèrent à diverses reprises pour envahir le pays. C'était, en effet, le moment où la Suède commençait à étendre sa domination sur les rives sud de la Baltique. Particulièrement dure fut la fin du XVIe siècle : le petit-fils de Gustave Vasa, Sigismond, avait été élu roi de Pologne et se trouvait en même temps roi de Suède : les nobles, dotés par lui de fiefs et de charges en Finlande, opprimaient le peuple à tel point qu'une terrible jacquerie éclata et suscita une répression non moins terrible. Un dixième des paysans finlandais fut tué au cours de cette révolte. Tout rentra dans l'ordre quand le duc Charles — le futur roi Charles IX — eut évincé Sigismond et triomphé également de la noblesse finlandaise.

C'est alors que commence, avec Gustave-Adolphe, l'époque glorieuse de l'histoire suédoise. Dès 1617, par le traité de Stolbova, le district de Kexholm est incorporé à la Finlande, la Baltique devient un lac suédois et la Russie perd tout débouché sur la côte. Puis, c'est la guerre de Trente ans. La Finlande a sa part, sa large part de cette gloire, par les généraux qu'elle fournit, Gustave Horn, Ake Tott, Torsten Stolhandske, chef de la redoutable cavalerie finlandaise, par les contingents qu'elle équipe, par les impôts qu'on lui demande. Elle n'est pas non plus oubliée ; elle profite des réformes introduites par Gustave-Adolphe et Oxenstjerna dans l'administration civile et religieuse du royaume. Une cour de justice est instituée à Abo en 1623, un second évêché est fondé à Viborg ; des écoles sont organisées dans les villes pour répandre l'instruction. Enfin, en 1640, sous la reine Christine, le gouverneur de Finlande, Per Brahe, crée l'Académie ou Université d'Abo, dont l'activité ne s'est jamais interrompue et qui en 1827, après le grand incendie d'Abo, fut transférée à Helsingfors.

Per Brahe se plaisait à dire : « J'étais content de ce pays, et ce pays était content de moi. » Et, de fait, il employa toute son énergie à le rendre prospère ; il créa des villes nouvelles, Kristinestad et Jakobstad, fonda des sociétés à monopole, suscita des industries, notamment celle du fer. Ce fut une époque heureuse et quand, sous le règne du successeur de Christine, Charles X, les Russes voulurent pénétrer

en Finlande pendant que le roi était engagé dans une guerre contre la Pologne et le Danemark, les habitants se défendirent eux-mêmes, et l'envahisseur ne put s'emparer de Viborg.

Mais à la fin du règne de Charles XII, au déclin de la puissance suédoise, le malheur s'abattit sur le peuple finlandais. Charles XII était parti pour ses expéditions aventureuses sans penser à assurer la défense de la partie Est du royaume. Après la défaite de Poltava, quand son armée eut été détruite ou faite prisonnière, le tsar Pierre le Grand envahit la Finlande ; Viborg fut prise en 1710 ; en 1714, les troupes finlandaises furent battues près de Vasa et se retirèrent en Suède. La Finlande entière fut occupée jusqu'en 1721 et saccagée d'une façon effroyable ; villes et villages étaient pillés et incendiés, les habitants rançonnés, maltraités et déportés en Sibérie, tous ceux qui pouvaient fuir passaient en Suède. La paix fut signée à Nystad en 1721, trois ans après la mort de Charles XII. La Suède ne perdait pas seulement les provinces baltiques, elle dut céder à la Russie Viborg et tout le sud-est de la Finlande.

En Finlande même, il fallait tout refaire ; l'armature administrative avait été détruite, la population décimée, le travail abandonné. Mais la vitalité du pays était telle que le relèvement fut en somme rapide. C'est du reste un Finlandais, Arvid Horn, qui détient à ce moment le pouvoir en Suède et son dessein est de maintenir la paix pour ranimer les forces du royaume. Son action, malheureusement, fut battue en brèche par un parti qui avait inscrit une guerre de revanche à son programme ; il fut renversé en 1738 et dès 1741 une guerre, mal préparée diplomatiquement et matériellement, fut entreprise contre la Russie. C'est naturellement l'Est du royaume, autrement dit la Finlande, qui eut à supporter les conséquences de la défaite. Elle fut envahie, mais cette occupation fut beaucoup moins longue et moins désastreuse que la précédente. A la paix d'Abo cependant (1743), la Finlande dut céder les villes de Fredrikshamn, de Willmanstrand et de Nyslott. Cependant, le travail utile fut repris malgré cette nouvelle épreuve. Pour assurer la défense du pays, Augustin Ehrensvärd construisit, sur un îlot, en face d'Helsingfors, la forteresse de Sveaborg, longtemps considérée comme impre-

nable. On étudiait, à l'Université même et dans les écoles, la nature et les possibilités du sol finlandais, afin d'en améliorer le rendement et d'enrichir l'agriculture. Une réforme agraire entreprise alors se proposait le même but ; des terres jusque-là incultes étaient défrichées et mises en valeur, de nouvelles routes et surtout de nouveaux canaux étaient construits.

Malheureusement une guerre nouvelle contre la Russie interrompit en 1788 cette activité. Le roi Gustave III, qui s'était assuré en 1772 par un coup d'État un pouvoir à peu près absolu, avait, comme tous les auteurs de coups d'État, besoin de gloire militaire pour occuper l'attention du peuple et apaiser le mécontentement. Il voulut profiter de la guerre russo-turque en 1788 pour reprendre les territoires cédés en 1721 et 1743. Mais cette expédition était impopulaire et dans le peuple et dans l'armée ; il se mêlait d'ailleurs au mécontentement des officiers une bonne part de rancunes personnelles et intéressées. Quoi qu'il en soit, une conjuration, la fameuse conjuration d'Anjala, paralysa entièrement les projets du roi ; les conjurés n'hésitèrent pas à entrer directement en relations avec la tsarine pour négocier directement la paix et quelques-uns d'entre eux, en petit nombre il est vrai, songeaient à détacher la Finlande de la Suède et à en faire un État indépendant sous la protection de la Russie. Gustave III triompha des conjurés, il sut exciter la colère du peuple contre les plans de trahison mais l'expédition était définitivement compromise. Elle n'amena cependant pas de revers graves et la paix fut signée en 1790 sans qu'il y eût cession de territoires.

C'est en 1808 qu'eut lieu la catastrophe qui devait modifier du tout en tout la condition de la Finlande. Le roi Gustave-Adolphe IV, incapable, entêté et malencontreux, s'obstinait dans une attitude de bravade à l'égard de Napoléon. Profitant de la situation, le tsar Alexandre Ier envahit la Finlande en février 1808, sans même lui déclarer la guerre. La lutte tourna vite au désavantage de la Suède ; le haut commandement demeura inerte et ne sut donner que des ordres de retraite ; la chute de Sveaborg, livrée par trahison, démoralisa l'armée. Dans ce désarroi, quelques chefs courageux et les sol-

dats finlandais sauvèrent l'honneur ; ils firent front et remportèrent sur les Russes des victoires inutiles mais glorieuses. La Finlande fut conquise, cédée à la Russie par la paix de Fredrikshamn en septembre 1809. A bien prendre, il est inexact de dire que ces victoires finlandaises aient été inutiles : si le tsar Alexandre n'annexa pas purement et simplement la Finlande, s'il lui laissa ses libertés constitutionnelles, c'est parce qu'il avait mesuré la valeur du peuple finlandais et sa capacité de résistance.

En 1809 donc prennent fin pour la Finlande six siècles de vie commune avec la Suède. Cette union avec la Suède avait établi en Finlande une civilisation occidentale ; c'est de la Suède qu'elle avait reçu ses libertés constitutionnelles et son organisation administrative. Or la Suède a toujours été un pays de liberté ; l'absolutisme ne s'y est installé que durant des périodes très courtes, par exemple, comme on l'a vu, sous Gustave III. Durant toute l'histoire suédoise, sauf lors de ces brefs intermèdes, les hommes de Suède ont discuté librement des affaires du pays et pris librement leurs décisions. La Finlande envoyait ses délégués aux États de Suède, où la population entière était représentée par les quatre ordres de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des paysans. La Suède a toujours eu le souci de la liberté politique et de la dignité humaine. On voit pour la Finlande l'importance de ce fait que six siècles d'histoire suédoise aient été en même temps son histoire. On a indiqué plus haut que la Finlande avait joué dans cette histoire un rôle glorieux. Dans le domaine de l'esprit, elle avait également fourni sa contribution. L'Église y avait été toujours active pour répandre les connaissances ; l'Académie d'Abo avait été un foyer de culture ; elle avait eu à la fin du XVIIIe siècle une époque particulièrement glorieuse avec Henrik-Gabriel Porthan, qui s'était intéressé à la poésie finnoise (*De poësi fennica*, 1766) et en avait commencé l'exploration scientifique. Il avait édité la *chronique des évêques de Finlande*, écrite en latin par Paul Juusten, évêque de Viborg en 1554, et les commentaires dont il l'avait munie constituent à proprement parler une histoire complète de la Finlande jusqu'à la Réforme. Des Finlandais avaient occupé une place plus qu'honorable dans la littérature suédoise :

Jakob Freese (1690-1729), nature rêveuse, douce et mélancolique, dont les poésies, notamment ses *Pensées sur la passion*, ont un son de résignation attendrie qui fait de lui un précurseur du sentimentalisme du XVIIIe siècle ; le délicieux Gustave Creutz (1731-1785), qui fut longtemps ambassadeur de Suède à Paris où il fréquenta nos plus hautes célébrités littéraire et dont la pastorale, *Atis et Camilla*, où l'on perçoit un écho des tragédies raciniennes, eut en Suède un succès qui ne devait être égalé au siècle suivant que par la *Saga de Frithjof*, de Tegnér ; Franz Michael Franzén (1772-1847), dont les poésies idylliques et amoureuses ont un charme à la fois innocent et mutin et qui, dans un poème intitulé *Le vieux Guerrier*, semble annoncer déjà l'inspiration patriotique de Runeberg.

Une ère nouvelle allait commencer pour la Finlande. Avant que la guerre eût pris fin, le tsar Alexandre convoqua les États de Finlande ; ils se réunirent dans la cathédrale de Borgo, à la fin du mois de mars 1809. On leur lut une déclaration du souverain par laquelle il prenait possession du grand-duché de Finlande et, en même temps, s'engageait à respecter la religion du pays et ses lois fondamentales, ainsi que les droits et privilèges dont chaque État en particulier et tous les habitants en général avaient eu jusqu'ici la jouissance. Le tsar adressa ensuite un discours aux représentants pour les remercier des serments de fidélité et d'hommage qu'ils lui prêtaient au nom du peuple finlandais, les assurer de son affection et renouveler l'engagement de respecter leur religion et leurs lois. Le 18 juillet, à la clôture de la session, il déclara que « le peuple finlandais était élevé pour l'avenir au nombre des nations ».

On a pu se demander si la Diète de Borgo avait bien le droit de jurer fidélité au tsar, alors qu'aucun traité n'était intervenu entre la Suède et la Russie et que la cession de la Finlande n'était pas consommée. Il convient de se représenter exactement la situation des Finlandais. Sans doute, les senti-

ments de la plupart d'entre eux à l'égard de la patrie commune demeuraient intacts et la séparation était un cruel déchirement. Mais, par ailleurs, la Suède était-elle capable à elle seule de reconquérir, de garder et de protéger la Finlande? Les expériences faites au cours du XVIIIe siècle semblaient indiquer le contraire. Dès lors, la sagesse ne commandait-elle pas d'accepter les avantages offerts, avantages inespérés, d'autant plus que le tsar rendait au grand-duché les territoires perdus au XVIIIe siècle et notamment Viborg? Ce n'était pas une sagesse résignée — il faut bien s'en rendre compte — mais une sagesse courageuse. Les Finlandais ne s'abandonnaient pas, ils prenaient seuls en main leurs destinées et acceptaient de vivre dangereusement, avec à l'horizon une menace, lointaine ou proche. Car, enfin, il y avait quelque chose de paradoxal dans ce fait que le maître de toutes les Russies était monarque absolu dans son empire et souverain constitutionnel dans le grand-duché. N'étant plus Suédois et ne voulant pas devenir Russes, les Finlandais prenaient sur eux la tâche de créer, de leur propre fonds, leur nationalité.

Ils conservaient donc leurs usages et leurs lois; la Diète subsistait en tant qu'institution; en fait, après la réunion de Borgo, elle ne fut plus convoquée jusqu'en 1863. Le pouvoir exécutif appartenait à l'empereur, qui l'exerçait par l'intermédiaire d'un gouverneur général, chargé de le représenter et qui fut presque toujours un Russe, d'un Sénat impérial composé de citoyens finlandais et d'un ministre secrétaire d'État, qui fut presque toujours un Finlandais et qui résidait à Pétersbourg, où il avait une chancellerie particulière.

Durant les premiers temps, et pendant tout le règne de l'autocrate Nicolas Ier, la consigne était de faire le silence autour des affaires de Finlande; il était préférable qu'aucun détail de caractère politique ou administratif n'attirât l'attention du monarque. Le pays était soumis naturellement au régime de la censure.

C'est par une action exercée dans le domaine de l'esprit que les patriotes entreprirent d'éveiller l'âme finlandaise. Trois grands noms résument cette action : Johan Ludwig Runeberg, Elias Lönnrot et Johan Vilhelm Snellmann.

Runeberg est un des plus grands classiques, peut-être le plus grand, de la littérature écrite en langue suédoise. Il était né à Jakobstad, dans une ville de population suédoise, et il avait vécu dans sa jeunesse en pays purement finnois. Il s'était penché affectueusement sur l'âme de son peuple et il la connaissait à fond. Il savait ses qualités de courage, d'endurance, d'honnêteté. Il l'a idéalisé sous les traits du paysan Paavo, qui accepte sans murmurer toutes les épreuves que le ciel lui envoie et sait, au milieu de ces épreuves, garder son cœur ouvert à la pitié. « Mêle de l'écorce à notre pain », dit-il à sa femme, quand la famine menace... « Mêle de l'écorce à notre pain », dit-il encore, quand c'est le champ du voisin qui a été dévasté par le gel. Sa grande œuvre patriotique est un cycle épique intitulé *Récits de l'enseigne Stol.* Un vétéran de la guerre de 1808 raconte au poète les épisodes de cette lutte malheureuse où le peuple finlandais, par son courage, avait sauvé l'honneur. Il a créé des types qui sont demeurés vivants et aussi populaires en Finlande que chez nous Duguesclin ou Bayard : Sten Dufva, que tous croient stupide et qui, à lui seul, défend le passage d'un pont et arrête l'ennemi ; le vagabond qui toute une journée combat au premier rang et pleure de joie quand on lui donne un uniforme de soldat ; la bonne et vaillante vivandière Lotta Svärd, dont les femmes soldats de Finlande ont aujourd'hui adopté le nom, combien d'autres encore ! Il proposait ainsi à son peuple un idéal à sa portée puisqu'il était fait de réalité vivante, fait du courage que ce peuple avait montré lui-même aux heures graves.

Elias Lönnrot est le poète et le savant qui conféra à la langue finnoise ses lettres de noblesse. Il recueillit sur les lèvres des paysans de Carélie les vieux chants qui célébraient les exploits de Väinämöinen, le héros invincible, toujours malheureux en amour, au cœur plein de nostalgie. Il voulut être l'Homère de ces rhapsodes et il composa avec leurs chansons la puissante épopée du *Kalevala* où, derrière les vieilles croyances et les exploits mythologiques, le peuple finnois s'est retrouvé avec ce qu'il y a en lui, dans son caractère et dans ses sentiments, de profondément original. Ainsi, ce peuple paysan avait conçu, dans sa langue méprisée, une matière épique qui ne le cédait

en rien à ce que les grands peuples civilisateurs avaient créé de plus grand. Le *Kalevala* eut une importance considérable dans le développement de la littérature et de l'art finnois. Poètes et artistes n'ont cessé de puiser à cette source jaillissante les inspirations et les motifs.

J. V. Snellmann, philosophe et journaliste à la plume redoutable, fut le théoricien du mouvement dont Lönnrot était le poète. Imbu d'idées romantiques, il estimait que la vie de l'État ne résidait pas dans le bon fonctionnement d'organes administratifs maniés par une classe dirigeante mais bien dans le peuple lui-même et il professait une théorie philosophique d'après laquelle l'essence même de l'État était l'unité. Il ne pouvait donc pas y avoir en Finlande une classe dirigeante suédoise et un peuple finnois. Non pas qu'il fallût renoncer au trésor de culture et de traditions suédoises mais cet acquis devait être transposé en langue finnoise, sacrifice indispensable qu'il convenait de faire à l'unité de l'État. Il fallait créer par là même une classe cultivée nouvelle et purement finnoise.

Ces théories furent le point de départ d'une lutte acharnée entre partisans de la langue suédoise ou *svécomanes* et partisans de la langue finnoise ou *fennomanes*, ces derniers ne cessant de réclamer pour la langue qu'ils appelaient nationale les privilèges longtemps réservés au suédois, langue officielle du pays. Il n'y a pas lieu de rappeler ici les épisodes de cette lutte où les adversaires, et surtout les Finnois, ne montrèrent pas toujours la modération et la justice qu'on aurait pu souhaiter. Disons seulement qu'elle s'est terminée par une victoire complète des *fennomanes*. Le finnois est langue nationale à l'égal du suédois et son importance est mesurée au nombre d'individus qui l'emploient ; c'est dire qu'elle a la priorité. Le suédois n'est plus la langue d'une classe dirigeante : c'est la langue des groupements de population suédoise, les hautes classes suédoises ayant fait bloc avec les éléments populaires de même langue. Les Suédois, cependant, ne se considèrent pas comme une minorité ethnique installée chez un autre peuple ; ils sont et veulent être Finlandais, jouer leur rôle dans la vie du pays qui est le leur, y exercer les droits et y supporter les charges qui leur reviennent.

Et ce qu'entrevoyait Snellmann, la création d'une classe finnoise cultivée et d'une littérature finnoise, a été, grâce aussi à une organisation judicieuse et énergique de l'enseignement, réalisée en l'espace de quelques générations. C'est cette classe cultivée finnoise — avec l'aide, évidemment, des éléments suédois — qui a libéré le pays en 1918 et qui, maintenant, le défend avec tant d'héroïsme. Et c'est la littérature finnoise qui vient de recevoir de l'Académie suédoise la plus haute récompense en la personne de Sillanpää. Arrêtons-nous devant ces faits : ils représentent un véritable tour de force qui montre bien quelles ressources a en lui le peuple finnois.

Cependant, la vie constitutionnelle reprend en 1863 ; la Finlande connaît pendant plusieurs décades une période de calme et de prospérité. L'agriculture progresse, des industries se fondent, Helsingfors et Tammerfors deviennent de grands centres : le pays s'enrichit.

Mais la menace, toujours suspendue à l'horizon, allait bientôt se préciser et se rapprocher. A partir de 1890, les journaux russes se mettent à attaquer les privilèges accordés à la Finlande : ils soutiennent qu'une partie au moins des affaires finlandaises intéressent l'ensemble de l'empire et que, pour ces intérêts communs, la décision doit appartenir aux autorités russes ; les tentatives de russification vont commencer. La nomination du gouverneur général Bobrikoff, en 1898, est le point de départ de la période que les Finlandais appellent « les années de malheur ».

Le dessein de Bobrikoff était de faire de la Finlande autonome une province russe, de supprimer, par conséquent, ses libertés constitutionnelles. Aux termes du manifeste fameux de février 1899, le pouvoir législatif en Finlande, dans toutes les questions où il s'agissait d'intérêts impériaux, passait aux mains des autorités russes. Ceci était très grave ; il y avait rupture de contrat évidente ; en échange de la fidélité que la Diète de Borgo lui avait jurée, Alexandre Ier s'était

engagé à respecter les libertés constitutionnelles finlandaises; aucun de ses successeurs n'avait dénoncé ce pacte et une dénonciation unilatérale ne pouvait être valable. Une députation fut envoyée à Pétersbourg pour présenter au tsar une adresse signée par plus de cinq cent mille Finlandais : elle ne fut pas reçue.

Les Finlandais n'arrivèrent pas à se mettre entièrement d'accord pour s'opposer à cette violation de leur droit : le parti « vieux finnois » estimait qu'il fallait provisoirement se soumettre et réserver l'avenir. Les autres partis organisèrent la résistance passive. La lutte s'engagea d'abord sur la question du service militaire. L'armée finlandaise était dissoute, et les contingents finlandais devaient à l'avenir faire leur service dans l'armée russe. Un grand nombre de fonctionnaires finlandais refusèrent de prendre les mesures nécessaires pour l'appel et l'examen des conscrits; dans la plupart des régions, les conscrits ne se présentèrent pas. Pour briser cette résistance, on eut recours aux moyens habituels de surveillance policière, de délation et de pression. De nombreux fonctionnaires furent destitués et déportés. En avril 1903, une ordonnance impériale conféra au gouverneur des pouvoirs dictatoriaux. Aucun recours aux lois n'était plus possible : les fonctionnaires étaient destitués en masse et remplacés par des Finlandais douteux ou par des Russes. C'est alors que Bobrikoff fut assassiné, le 16 juin 1904, par un jeune Finlandais, Eugen Schaumann : il se tua lui-même après avoir accompli son meurtre et l'on trouva sur lui une lettre adressée au tsar où il déclarait qu'il sacrifiait sa vie pour attirer l'attention de l'empereur sur les abus qui existaient en Finlande et où il affirmait qu'il n'avait pas de complices.

Il semble bien qu'effectivement il n'en ait pas eu et la répression ne sut pas à qui s'en prendre. Il n'en est pas moins vrai qu'un grand nombre de Finlandais supportaient mal la nécessité d'une résistance purement passive et s'étaient affiliés à des organisations terroristes russes, où l'on répondait à la violence par la violence.

Les difficultés de la Russie dans sa guerre avec le Japon amenèrent une accalmie et, lorsqu'à la fin de la guerre la Russie fut dotée d'une Douma, la vie constitutionnelle reprit aussi

en Finlande mais sous de tout autres formes. On avait conservé jusqu'ici le système suranné d'une Diète divisée en quatre ordres, système que la Suède avait aboli en 1866. Sans aucune transition, la Diète de 1906 vota une forme de représentation populaire qui peut compter parmi les plus démocratiques du monde : une Chambre unique avec droits de vote et d'éligibilité égaux pour tous les hommes et toutes les femmes de Finlande. Les élections eurent lieu en mars 1907 ; le parti socialiste obtint quatre-vingts sièges sur deux cents.

Cette Chambre nouvelle ne put faire aucun travail utile : les tentatives de russification reprirent sous le ministère Stolypine. En 1910, un vote à la Douma sur la législation d'empire prouva qu'on maintenait le point de vue des « intérêts communs », qui permettait aux autorités russes de s'immiscer à leur gré dans les affaires de Finlande. Les destitutions et les déportations recommencèrent.

La guerre n'arrêta pas les brutalités russes, au contraire. Il est donc tout naturel que la Finlande ait estimé que seule la défaite complète de la Russie pouvait la sauver. Dès le début de 1915, de jeunes Finlandais passèrent en Allemagne pour s'initier au métier militaire. Ils combattirent dans les rangs allemands sur le front est. Ce sont eux qui devaient fournir les cadres de l'armée de libération.

Après la révolution russe, et malgré la proclamation d'autonomie faite par le Gouvernement provisoire en faveur des peuples unis à la Russie, les Finlandais ne tardèrent pas à s'inquiéter de la présence dans leur pays de troupes russes indisciplinées, d'autant plus que la chute de Kerenski y déchaîna une grève générale, accompagnée de violences et de meurtres.

La Chambre proclama l'indépendance de la Finlande, qui fut reconnue dès le début de 1918 par les pays scandinaves, la France et la Russie. Cependant, les partis finlandais extrêmes constituaient une garde rouge qui fraternisait avec les troupes russes. Si ces éléments avaient triomphé, la Finlande serait peut-être aujourd'hui une des républiques de l'Union soviétique. C'est alors que le gouvernement confia la défense et la libération du pays au général Mannerheim. Il montra alors, comme il le montre aujourd'hui, ce dont il est capable. C'est

assurément une des plus grandes figures militaires de notre époque, peut-être la plus grande ; le mot de génie, pour le caractériser, ne semble pas trop fort. Il fit jaillir du sol une armée de volontaires, qu'encadrèrent les chasseurs formés en Allemagne.

Avec une hardiesse et un esprit de décision qui effrayaient les membres du gouvernement, il attaqua les garnisons russes du nord du pays, les fit prisonnières et s'empara de leur matériel ; il en pourvut son armée naissante, la porta à l'attaque et gagna en mars la bataille sanglante et décisive de Tammerfors. En même temps, un corps allemand, sous le commandement de von der Goltz, débarquait à Hangœ et s'emparait d'Helsingfors. Le 16 mai, le général Mannerheim faisait, sous les acclamations, son entrée dans la capitale.

L'indépendance du pays était assurée ; par reconnaissance pour l'aide fournie par l'Allemagne, les Finlandais offrirent la couronne à un prince de Hesse, qui refusa ; ils se décidèrent alors pour la forme républicaine.

«((( )))»

L'existence reprit, avec les institutions et les lois qui existaient avant la tourmente. La réconciliation nationale se fit rapidement, grâce au traitement généreux dont bénéficièrent les prisonniers rouges. Évidemment, les antagonismes qui avaient provoqué la guerre civile ne pouvaient disparaître d'un coup ; on peut en suivre le prolongement dans l'agitation provoquée par les communistes et l'activité de l'organisation *Lappo*, qui se fonda pour lutter contre eux et qui se laissa entraîner à des violences regrettables.

Après avoir cherché quelque temps sa voie, après s'être orientée vers les États baltiques, la Finlande s'agrégea au groupe auquel la rattachaient toutes ses traditions, le groupe scandinave. Elle s'était remise au travail avec ardeur et avait réalisé, dans le domaine de l'industrie et de l'agriculture, des progrès extrêmement rapides. Elle était en pleine prospérité lorsqu'elle fut victime de la plus odieuse agression.

Il ne saurait être question de donner ici une idée de sa production littéraire, suédoise et finnoise, tant cette production est riche et variée, surtout dans le lyrisme et le roman. On voudrait cependant présenter quelques remarques. Ce qui caractérise la littérature finlandaise moderne, c'est son réalisme patriotique, si l'on veut bien entendre par cette expression un lien étroit avec le pays et son peuple et avec l'époque actuelle. Le romancier finlandais ne choisit pas ses sujets dans l'histoire, il nous parle de la réalité présente ; le poète n'évoque pas à notre esprit les prestiges des pays lointains : c'est de la nature finlandaise et de ses aspects qu'il fait jaillir l'émotion lyrique. La Finlande offre trop de beauté, et aussi trop de motifs dramatiques pour qu'il soit besoin de chercher ailleurs. On a par moments l'impression que les auteurs finlandais sont hantés par ce tragique quotidien.

Il n'est, pour s'en convaincre, que de lire un roman comme *Temps cruels*, de Tavastjerna, qui fait revivre à nos yeux les horreurs de la famine de 1868 et nous décrit, dans le personnage du valet de ferme Lehtimaa, ignorant et crédule, un type singulièrement différent du paysan Paavo. Il faut lire surtout le roman que Jarl Hemmer a consacré à la guerre civile, *Onni Kokko* (nom réel d'un jeune Finlandais qui fit la guerre à quatorze ans). Ce roman devrait être traduit en français ; c'est un grand livre, construit selon des lignes simples et pures. La scène dominante est celle où Onni Kokko, petit héros de l'armée blanche, se trouve en face de son oncle, prisonnier rouge, qui sera fusillé à l'aube et ne veut pas être gracié. Nous assistons, dans ce livre, à la naissance progressive de l'idée de patrie dans une âme simple et candide. La transformation d'Onni Kokko, parti pour venger son père tué par un Russe et qui, peu à peu, oublie sa rancune personnelle et découvre la patrie commune à tous, cette transformation est menée de main de maître. Et, pour choisir des exemples dans la littérature finnoise, peut-on imaginer explorateurs plus sagaces et plus avertis de l'âme populaire qu'Alexis Kivi ou Sillanpää ? Kivi, dans son roman des *Sept*

frères, a voulu pénétrer jusqu'au plus profond des instincts primitifs, jamais entièrement domptés, les instincts de l'habitant des forêts, le défi, l'amour de la liberté, la violence. Avec quelle lente et habile minutie Sillanpää, dans *Sainte Misère*, par exemple, ne suit-il pas les mouvements instinctifs, la nature presque végétative de l'âme d'un pauvre tenancier? Il se joint à la révolte rouge, il est fusillé par les Blancs, tout cela sans trop savoir pourquoi, mais le lecteur le sait et le comprend. C'est dans de pareils livres qu'on voit bien ce qu'il y avait à la fois d'inévitable et d'absurde dans cette révolte.

«((( )))»

Le Finlandais moderne n'est plus le paysan Paavo : il en a gardé les qualités, la patience courageuse, l'obstination honnête : les hommes d'État de Finlande l'ont prouvé surabondamment en novembre dernier, mais il peut avoir aussi une exaltation qui l'emporte loin du réel et l'empêche de distinguer ce qui est possible et ce qui est chimérique ; il peut être saisi par des bouffées brusques de violence. On ne saurait, sans en garder la marque, vivre des années et des années dans une tension continuelle de l'esprit et de l'âme, supporter les refoulements cruels de la résistance passive, céder par instants, quand la pression est trop forte, aux appels de la colère.

Les Finlandais donnent aujourd'hui le plus bel exemple de courage que peuple ait jamais donné. Leur force d'âme, leur volonté est de la même trempe que le corps de leurs athlètes. Nul ne saurait prévoir les événements : quoi qu'il arrive, on ne les domptera pas. Mais l'idée qu'on pourrait les piétiner, les tourmenter, chercher à les détruire, a quelque chose de cruel et d'insupportable pour l'esprit. Ils méritent qu'on les soutienne, d'abord parce qu'ils sont ce qu'ils sont, héroïques, admirables et aussi parce que, politiquement, socialement, intellectuellement, ils sont de la même famille que nous ; ils sont un morceau de notre civilisation.

ALFRED JOLIVET

SUPERFILM
OU
LES JOIES D'HOLLYWOOD[1]

X

SEMBLABLE à l'éléphant qui ne peut oublier, Sidney ne pardonne pas à Anders les moments inoubliables qu'il lui a inconsciemment valus.

Ce n'est qu'à l'heure où les citoyens normaux se lèvent que Mr Brand considère que nous avons accompli notre « journée » de travail. Nos corps las quittent leurs sièges et nous émergeons comme autant de fantômes revenant sur la terre.

Pour Sidney, c'est le moment de rentrer se coucher ; pour nous, ce n'est que l'occasion d'aller nous changer, de prendre du café et de revenir au studio. Je n'ai pas eu une seule nuit entière de sommeil jusqu'à notre arrivée à Catalina. C'est à Sarya que je dois le répit dont je jouis ; je l'en bénis, malgré ses nombreux péchés.

Les scènes de la jungle ayant enfin été approuvées par le patron, notre équipe se transporte à Catalina. Miss Tarn et quelques-uns des élus voyagent à bord du yacht princier de Mr Faye. Le prolétariat, comprenant les manœuvres, les électriciens, les ouvriers, les porteurs, les aides des opérateurs, le metteur en scène adjoint, une centaine environ d'Éthiopiens extras, prennent le vapeur du service régulier.

Une ville de tentes a été érigée pour le menu fretin sur l'isthme situé de l'autre côté de l'île où l'on va tourner. *Super*

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er et 15 février 1940.

Films y a embelli la nature : pour figurer une île de la côte africaine, on a planté des arbres tropicaux, on a même changé la couleur de la grève en en saupoudrant les galets d'un sable amené tout exprès.

Lorsque la compagnie s'en va, je maudis le sort qui m'enchaîne au studio ; je donnerais mon âme immortelle pour pouvoir me rôtir sur la plage pendant un jour ou deux. Sidney et moi, cependant, prêtons notre génie à d'autres films en voie de fabrication à *Super Films*.

Rien ne rompt la monotonie de notre travail jusqu'à l'heure où, comme chaque soir, Catalina téléphone. Je prends le récepteur et j'écoute car je dois noter les innovations et changements possibles.

C'est la femme de chambre de Sarya qui parle avec de tels sanglots qu'on n'y comprend rien. J'entends Sidney qui de son bureau, lui crie de prononcer distinctement. « Oh ! oh ! » gémit la malheureuse ; puis un bruit sourd, effrayant, fait place au silence. Sarya l'a peut-être tuée. En tout cas, elle l'a assommée.

S. B. secoue énergiquement le téléphone. Après une pause, la préposée nous dit d'une voix nasale que nous sommes toujours en communication. Une autre voix se fait entendre : c'est la secrétaire de Sarya. Tout ce qu'elle consent à nous dire est que sa patronne est malheureuse, malade et ne sera contente que si Mr Brand vient immédiatement à Catalina.

Cependant, celui-ci pousse des hurlements et insiste pour parler à Sarya elle-même. J'entends des bribes de négociations parvenir de Catalina, puis Sarya arrive au téléphone. Sa voix est d'une douceur de miel et me semble déceler un état de santé excellent.

— Oh, Sidney ! chantonne-t-elle, je suis triste... je suis désespérée... je ne peux pas continuer à jouer dans votre film...

— Ce n'est que ça ? dit Sidney, soulagé. Allons, soyez sage. prenez un comprimé et allez dormir. Vous vous sentirez tout autre demain matin.

— Je ne prendrai pas de comprimé et je ne veux pas que vous me traitiez comme une enfant, répond Sarya d'un ton bref. Les conditions sont intolérables pour moi et je ne laisserai pas sans réagir cet homme ruiner mon film. C'est une brute

avinée. Aujourd'hui, il me renvoie de la scène. Je n'y retourne pas !

— Attendez une minute ! rugit Sidney. Qui est-ce qui est ivre et de quoi s'agit-il ?

— C'est bien simple, répond Sarya, fielleuse, tout le monde conspire contre moi. L'opérateur sabote mes prises ; Anders joue ses duos avec moi comme si j'étais un ballot de foin ; les électriciens ne m'éclairent pas convenablement ; le coiffeur est insolent et Mr Faye est ivre... oui, saoul, d'une manière dégoûtante, et il m'a fait quitter le plateau...

Je conclus du silence stupéfié de Sidney qu'il est impressionné.

— Cet animal ! vocifère-t-il, je lui apprendrai à se saouler quand il travaille pour moi ! Je prendrai un autre metteur en scène, je le ruinerai, je lui ferai quitter Hollywood...

— Oh ! Sidney, roucoule Sarya, je savais bien que vous comprendriez...

— Je serai auprès de vous demain matin, crie Sidney.

Grâce à un avion spécial, qui augmente de plusieurs centaines de dollars le prix de la production, nous arrivons de bonne heure, S. B., Roy Tyson, Jim, les auteurs et moi. Nous sommes préparés à toutes éventualités, mais le patron tient surtout à ce qu'aucune publicité nuisible ne sourde de Catalina.

Personnellement, j'abandonne ma mentalité de secrétaire dès l'instant où je grimpe dans la carlingue ; j'ai fourré un maillot de bain neuf et une brosse à dents dans le couvercle de ma machine à écrire portative et je m'apprête à passer de longues vacances.

Une voiture du studio nous attend au champ d'atterrissage ; elle nous mène, en longeant la côte, jusqu'à l'hôtel Sainte-Catherine. Les bateaux de plaisance de toute espèce qui se serrent dans le port n'obscurcissent pas le bleu profond, émouvant de la baie. A notre droite s'élèvent des collines dénudées, parsemées de petits cottages pittoresques ; ils me rappellent mes étés insouciants de Nouvelle-Angleterre et achèvent mon impression d'être en vacances.

Le patron m'enlève cette illusion : à peine arrivés à l'hôtel, il se met à commander des chambres tout en me criant une

série d'instructions. Mr Faye n'est pas dans sa chambre, mais miss Tarn sera enchantée si Sidney vient prendre son petit déjeuner avec elle, dans son appartement. Sidney ne demande pas mieux, mais il désire d'abord savoir où se trouve Mr Faye. Je téléphone à l'isthme et j'apprends que Mr Faye a passé la nuit à bord de son yacht et n'a pas encore reparu. S. B. m'ordonne de dire à Monk de lui téléphoner dès le retour de Faye.

Un délicieux entr'acte s'ensuit, pendant lequel Sidney peut, sans se presser, déjeuner avec Sarya, tandis que nous jouissons d'une brève liberté. J'avale rapidement mon déjeuner et, revêtue de mon nouveau maillot couleur d'aigue-marine, je bondis sur la plage, Jim m'ayant généreusement offert de faire le guet et de m'appeler au cas où le patron me réclamerait.

Me voilà donc foulant le sable de mon pas léger, sous la caresse du soleil, goûtant les délices de Catalina, telles que le roi du chewing-gum les a offertes aux foules d'Amérique. L'âme de cet endroit ne doit guère différer de celle de Coney Island, malgré l'air latin et dissolu qu'il croit se donner en faisant porter à tous les fonctionnaires et ouvriers de l'île de pittoresques costumes espagnols. Ce séjour n'en est pas moins enchanteur, tout à fait tropical par sa végétation et ses collines rocheuses, en dépit des boutiques de confiserie et autres que l'esprit d'entreprise américain y a multipliées.

— Ohé ! Miss Lawrence ! Ohé !

Une petite demoiselle blonde accourt vers moi et s'arrête, essoufflée.

— Je viens d'apprendre que Mr Brand est ici, dit-elle, haletante. Vous vous souvenez de moi, n'est-ce pas ? Je suis Myrtle Standisch et je joue dans le film. On a passé des moments terribles... si vous saviez !

Je me rappelle vaguement une altercation au sujet d'une soubrette qui échoue avec Bruce et d'autres dans l'île africaine. Il me semble que ce bout de rôle a été accordé à Myrtle, grâce à l'intervention de son ami, le chef opérateur Tom Dillon.

— Je sais qu'on peut vous parler franchement, miss Lawrence, c'est à n'y pas tenir ! J'ai déjà tourné des extérieurs

— je suis dans le métier depuis l'âge de cinq ans — eh bien ! je vous assure que je n'ai jamais vu rien de pareil. Cette femme est une créature...

Je n'ai pas envie d'écouter des commérages, mais je pressens que ce que Myrtle veut me dire serait susceptible d'éclairer une situation plutôt obscure.

— C'est une chienne, miss Lawrence, vous pouvez m'en croire. J'ai rencontré des hommes impossibles dans les studios, mais c'est la première fois que je vois une femme de cet acabit ! Sa façon de poursuivre les hommes est invraisemblable ! Il les lui faut tous. Elle a été jusqu'à essayer d'avoir Tom, et quand il l'a envoyée bouler, elle s'est conduite comme une... comme une chienne !

Ainsi, ma mémoire ne me trompe pas, cette jeune personne, qui roule avec tant d'expression ses yeux bleu porcelaine, est bien l'amie de Tom Dillon.

— Il est extrêmement beau, n'est-ce pas? soupire-t-elle. Personnellement, je ne m'intéresse qu'aux beaux garçons... Vous seriez écœurée de voir certains des macaques auxquels les actrices de cinéma font la cour ! Pour en revenir à Tom, il a reçu l'autre soir une invitation de Tarn à venir la voir dans sa tente. Nous avons tous compris ce que cela signifiait vu que, maintenant, elle s'attaque même aux extras. Alors, vous pensez si les autres ont taquiné Tom. En tout cas, comme tout le monde est au courant de nos relations, Tarn a eu un sacré toupet, vous ne trouvez pas? Tom, ne sachant comment s'en débarrasser autrement, l'a fait sans mettre de gants. Furieuse, elle s'est vengée en l'accusant de lui gâcher ses scènes exprès ; elle demande qu'on le renvoie. C'est le comble ! Personne n'ignore que Tom est l'un des meilleurs opérateurs qui soient, incapable de laisser une question personnelle intervenir entre lui et sa caméra... Bref, la voilà qui se plaint à Mr Rethberg, le metteur en scène adjoint, un étranger qui parle la même langue qu'elle. Il avale ses bobards tout rond. Elle lui dit qu'elle veut que ce soit lui qui dirige le film, que s'il fait ce qu'elle désire, elle réussira à obtenir le départ de Mr Faye et qu'elle fera de Mr Rethberg un grand metteur en scène ! Ce malheureux la croit ; il s'attrape sur le plateau avec Mr Faye. Mais Tarn, loin de le soutenir, laisse Mr Faye lui donner sur les doigts ;

alors, Mr Rethberg est furieux, il vide son sac, et Mr Faye se met en colère...

» Vraiment, cet homme est un ange de la supporter... Hier, elle a tout de même fini par venir à bout de sa patience quand elle s'est attaquée à Mr Anders, disant : « C'est un lourdaud... » il n'a pas d'étincelle ! »

Myrtle prononce ces mots en parodiant Sarya de telle manière que je ne puis m'empêcher de rire. Elle rit aussi.

— Je ne suis pas mauvaise, dit-elle avec candeur. Je serai star, moi aussi, quand les dames du genre de Sarya seront de retour en Europe, en train d'arracher des pommes de terre. Seulement, je crois que mon nom doit être défectueux ; le nombre de ses lettres n'est pas heureux. Ce n'est pas que je sois superstitieuse, mais regardez ce qui est arrivé à Carole Lombard quand elle a ajouté au sien cet « *e* » supplémentaire ! Malheureusement, je ne vois pas en quoi un « *e* » pourrait améliorer Myrtle. Qu'en pensez-vous ?

Je lui suggère de changer son nom de famille, puis, ne pouvant y résister, je lui demande quelle a été l'attitude de Bruce Anders au milieu de toutes ces histoires.

— Oh ! il a été très bien. Il n'a jamais fait très attention à elle, ce qui l'a sans doute mise en rage, mais il est peut-être pédéraste, parce qu'il ne s'est pas non plus occupé de moi.

Je ne m'élève pas contre cette supposition ; je me contente d'éprouver une joie secrète de la retenue de Bruce. Mais comment révéler avec tact à Mr Brand l'origine du conflit ? Il est monté contre Mr Faye, alors que c'est Sarya la coupable... Mes réflexions m'amènent à conclure que je ne puis rien faire ; je n'ai pas le droit de démolir la réputation d'une autre femme, même si elle le mérite.

Plongée dans mes pensées, je marche comme une aveugle, si bien que je trébuche et tombe sur un promeneur. Ma victime n'est autre que Bruce Anders, ce qui me remplit de confusion. Il me relève, me remet d'aplomb, et je constate que sa vue et son contact m'énervent étrangement. J'oublie Myrtle ; je souris bêtement, tout en me disant qu'il faut me maîtriser et ne pas trahir mes sentiments.

— Est-ce drôle ? fait Myrtle, de sa voix perçante, nous parlions justement de vous !

Elle me sauve.

— J'espère que vous en disiez du bien ! dit-il en me regardant dans les yeux.

Myrtle s'étrangle de rire et finit par articuler :

— Ça dépend de ce que vous appelez du bien !

Pour rompre les chiens, je dis qu'il est l'heure de rentrer auprès de Mr Brand et je rappelle à Myrtle qu'il désire réunir la compagnie.

Bruce s'offre à me raccompagner à l'hôtel d'un ton qui suffit à éloigner Myrtle.

— Maintenant que vous êtes là, dit-il en souriant, tout va se mettre à bien marcher !

Il est évident que ni Mr Brand, ni les autres ne sont inclus dans ce « vous ». J'en éprouve une absurde gêne que je cherche à masquer en expliquant ce qui a motivé notre venue.

— Ces incidents ont été fort désagréables, dit Bruce, mais je pense que Brand va tout arranger. En tout cas, ce n'est pas un mauvais vent qui vous a poussée jusqu'ici. Je suis rudement content de vous voir. Croyez-vous pouvoir dîner et danser avec moi ce soir ?

— J'adorerais cela, dis-je avec un élan qui est sans doute d'une tactique maladroite, car j'ai lu quelque part qu'une jeune fille ne doit jamais se montrer trop ardente lorsque son cœur est touché.

Mais je me moque de la tactique et je répète que j'adorerais dîner et danser avec lui, si Mr Brand n'a pas besoin de mes services.

Jim Skinner, Tussler et Tyson forment une assemblée morose sur la véranda de l'hôtel. En me voyant avec Bruce, Jim me jette un regard qui m'accuse de n'être allée sur la plage que pour y rencontrer Anders. Je rougis furieusement et j'en veux à Jim de mon embarras. Je lui demande où est S. B.

— Dans une rage bleue, répond-il. Sarya a bien travaillé : il est convaincu que Monk sabote délibérément le film.

— Ce n'est pas vrai ! dit Bruce, indigné. Mr Faye a fait tout ce qui était possible, vu les circonstances...

— Ouais ! dit Skinner, et quelles sont-elles, ces circonstances ? Je parie que je les devine...

Bruce garde le silence ; la raison en est évidente ; je m'em-

presse de demander ce que le patron est en train de faire.

— Il exhibe sa mâle poitrine sur la plage, dit Skinner avec aigreur. Il nous a dit : « Mes enfants, attendez ici pendant que je vais nager un peu ; j'aimerais être seul un moment pour pouvoir réfléchir ».

— Et Mr Faye ? Est-il revenu à terre ?

— Nous n'en avons pas entendu parler, me répond Jim.

Je vais dans ma chambre me changer et téléphoner à l'isthme. Il faut plusieurs minutes pour obtenir la communication. On m'apprend que Mr Faye est occupé sur le plateau ; il sait que Mr Brand est arrivé, mais il lui a fait dire qu'il ne lui était pas possible de le voir.

Voilà qui est suspect ! Quelque illustres qu'ils soient, les metteurs en scène n'ont pas l'habitude de répondre ainsi à Mr Brand. Je décide de me mettre à sa recherche afin de le tranquilliser au sujet de Mr Faye.

Je le trouve sur la plage, se livrant à ses réflexions en compagnie de Myrtle, qui jabote avec animation. Quand je les rejoins, elle lui dit :

— Vous êtes merveilleux... et si jeune...

S. B. rayonne de satisfaction. Je songe : de l'opérateur au producteur en une seule bobine... puis, je dis au patron que Mr Faye est déjà au travail. Il répond qu'il y va tout de suite et me congédie d'un geste éloquent.

Je retourne auprès des autres à l'hôtel ; nous flânons sur la véranda pendant que le patron s'offre une bonne séance de réflexion avec Myrtle. Quand enfin, il réapparaît, il semble fort content de lui-même et nous propose aimablement de déjeuner tous ensemble.

— Que Monk attende, dit-il ; ça le rendra sage et ça l'énervera.

J'ai des raisons de croire ces pronostics psychologiques erronés, mais je n'en souffle mot. Pourquoi gâter d'avance un bon repas, alors que j'ai si rarement l'occasion d'en faire un ?

Myrtle et Bruce se joignent à nous ; je constate qu'elle poursuit son avantage en arborant un petit costume très hardi, couleur cerise, avec un nœud rouge dans les cheveux.

Quant à moi, faisant fi du menu de la table d'hôte, je prends un malin plaisir à choisir les plats les plus chers.

Je n'éprouve aucune honte de ma gourmandise quand le garçon pose devant moi des champignons de couche, des ailes de faisan et d'élégants canapés de caviar importé. Mon intention est de prendre comme dessert des fraises de serre. Au moment d'attaquer ce balthazar, je sens le regard de Bruce me transpercer ; je deviens nerveuse et cela me coupe l'appétit. Pourquoi faut-il que dans toutes les circonstances importantes de ma vie, mon estomac se rappelle à mon souvenir ?

Au milieu du déjeuner, Sarya, suivie de sa femme de chambre et de sa secrétaire, fait son entrée. Et quelle entrée ! Elle congèle l'atmosphère de la salle à manger ! Elle s'avance vers nous, les yeux empreints d'une tendre mélancolie et tend la main à Sidney. En parfait caballero, il se lève et appuie contre ses lèvres la main soignée de Tarn. A ce spectacle, les yeux de Myrtle se rétrécissent. Elle consent à contre-cœur à céder à Sarya la place d'honneur, à côté de Sidney.

Après le déjeuner, nous nous empilons dans une vedette pour aller jusqu'à l'isthme. Sarya a revêtu une tenue de yachting bleue et blanche ; elle se blottit auprès de Sidney à l'avant, tandis que Myrtle en est réduite à se serrer avec Jim, Bruce et moi à l'arrière. Je commence à croire qu'il va se jouer une haute comédie entre ces deux dames et je place témérairement mon enjeu sur Myrtle.

Nous contournons la baie à une allure folle et débarquons sur le rivage de l'isthme. Un vacarme infernal nous accueille : perchés dans les palmiers, des babouins jacassent en chœur, hostiles ; des oiseaux tropicaux gazouillent éperdument ; des tam-tams font entendre leur battement sinistre et monotone. L'illusion est complète ; on se dirait à des milliers de kilomètres de la civilisation ; *Super* s'est vraiment surpassé.

Telle une troupe de touristes, nous traversons au trot une jungle touffue (principalement composée d'échalas) et nous débouchons dans un camp grouillant d'indigènes à la peau sombre et luisante, auxquels ne manquent ni les lances ni les coiffures de plumes. Les tam-tams se font plus bruyants.

Au centre de la clairière, un groupe d'hommes et de filles balancent, sur un rythme sinueux, leurs corps souples, la tête rejetée en arrière et les yeux révulsés. Accroupis, les

hanches immobiles, l'air somnolent, leurs mains seules paraissant vivantes, les joueurs de tam-tam frappent leurs instruments. L'effet est étrangement troublant, et nous autres, Blancs, nous nous rapprochons instinctivement les uns des autres.

Skinner est sur le point de dire quelque chose ; Sidney lui enjoint de se taire.

Le bruit des tambours s'accroît furieusement, les corps noirs, étincelants, se tordent avec frénésie.

Tout à coup, dominant le grondement des tam-tams, une voix enrouée, forcenée, s'élève du mégaphone :

— Allez-y donc ! Mettez-en un bon coup ! Oubliez qui vous êtes — vous êtes des sauvages, maintenant, des sauvages !

C'est alors seulement que nous apercevons Mr Faye, avec sa caméra, sur une plate-forme que poussent des manœuvres.

— Monk ! Monk ! hurle S. B., n'hésitant pas à parler, puisque le fait que Faye crie ses indications démontre qu'on est en train de tourner une scène muette.

Monk pousse un rugissement effrayant, se dresse et vacille ; la caméra ne le cachant plus, nous voyons qu'à part son caleçon, il est nu comme un ver. Ses cheveux rouges sont ridiculement hérissés ; son visage est presque de la même couleur que ses cheveux.

— Fichez le camp de mon plateau ! vocifère-t-il, fou de rage. Comment diable osez-vous interrompre ma scène ?

— C'est Mr Brand, Monk ! crie Sarya.

La voix de l'actrice achève de le mettre hors de lui :

— Jetez cette femme aux crocodiles ! tonne Faye.

Myrtle glousse et murmure :

— Les pauvres crocodiles !

Sarya, furieuse, se tourne vers Brand :

— Voyez, c'est ainsi que j'ai été maltraitée ! Il est fou !

— En fait de folie, il est en train de réaliser la scène la plus chic du film ! dit Myrtle.

— Elle a raison, fait Mr Brand. Laissons-le terminer cette scène. Je lui parlerai après.

Un round pour Myrtle !

Nous nous éloignons.

— Marchez ! crie Monk aux opérateurs... Et vous, les tambours, donnez-leur la chair de poule !

Les tam-tams grondent, toujours plus fort, toujours plus vite. Les danseurs se remettent en mouvement, saisis d'une violence passionnée ; ils se tortillent jusqu'à ce que leurs corps ne forment plus qu'une masse contorsionnée. Brusquement, avec une soudaineté dramatique, ils s'affaissent, exténués ; les spectateurs noirs qui les entourent hurlent et tapent des pieds, en manière d'applaudissement.

— Coupez ! ordonne Monk, rompant l'enchantement.

— Ce type ne devrait jamais dessouler, si l'ivresse l'inspire à ce point, déclare Skinner.

— Je ne tolère pas d'ivrognes chez moi, répond le patron.

Mr Faye s'avance vers nous en titubant ; il est vraiment horrible à voir. Il s'arrête devant Brand et dit avec un rire sarcastique :

— Elle est pour vous, Sidney, je vous en fais cadeau. C'est la plus belle scène que j'aie jamais filmée... c'est mon chant du cygne !

— Vous êtes ivre ! dit le patron.

— Vous pouvez le dire, réplique Monk. Je ne me suis jamais senti mieux de ma vie ; je resterai toujours ivre et je ne reverrai plus de caméra... ou une caméra...

Sa parole incohérente s'éteint ; ses yeux sont vides d'expression.

— Vous êtes congédié ! crie le patron.

Mais Faye ne l'entend pas : il est tombé en syncope.

Deux jours plus tard, nous sommes encore tous à Catalina. Pendant vingt-quatre heures, Mr Faye nous a causé les plus vives inquiétudes : aucun traitement n'agissait sur lui ; mais maintenant, il est hors de danger et recommence à s'alimenter.

Ce soir, nous avons vu passer la scène de la jungle sur l'écran : elle est terrifiante. En quittant la salle de projection de l'hôtel, Mr Brand dit :

— Pauvre Monk ! C'est son génie qui est cause de tout. Il est excessivement émotif, mais cela ne l'empêche pas de produire.

— Il est tout bonnement merveilleux, dit Sarya, d'une voix douce.

Un grand changement s'est opéré en elle depuis deux jours.

Elle est tout sucre et fait son possible pour se concilier tout le monde. Elle affirme à Mr Brand que si elle s'était rendu compte à quel point le génie de Mr Faye influe sur son caractère, elle ne lui aurait causé aucun ennui. Maintenant, elle lui fait une confiance absolue ; elle sera désormais comme de l'argile entre ses mains !

— Ah oui ! Elle sait y faire, cette dame ! me dit Myrtle.

Nous sommes dans sa chambre, en train de nous habiller pour le bal du Casino ; elle a la gentillesse de me prêter une robe.

— Ce n'est pas le génie de Mr Faye qui l'a radoucie, mais le fait que Mr Brand s'est occupé de moi ! Elle a été jusqu'à lui dire qu'il devrait faire allonger mon rôle, parce que je joue si bien les soubrettes ! Je t'en fiche ! En vérité, elle a compris que Sidney ne serait pas éternellement à ses pieds, parce qu'il est coureur, et qu'il y a d'autres femmes dans le monde... alors, elle se dépêche de tourner un bon film avant que son heure soit passée !

Avec une parfaite indiscrétion, je demande :

— Mais dites-moi, Myrtle, est-ce que Tom ne va pas se fâcher de votre flirt avec Brand ?

Elle rit :

— Nous avons fait un accord, Tom et moi, un accord très sérieux. Un jour, nous nous marierons, mais, en attendant, je veux réussir, et Tom sait que je suis assez maligne pour savoir où m'arrêter. Je ne céderai pas plus à Brand qu'aux autres ; je sais me conduire et ça m'amuse de jouer un jeu difficile.

Elle m'adresse un séduisant sourire ; décidément, cette fille me plaît. Je lui dis que je prends son parti.

Sarya ayant humblement fait ses excuses à Monk, celui-ci s'est laissé persuader par Mr Brand de continuer le film. La joie et la gaîté sont revenues ; S. B. donne ce soir une fête destinée à montrer à Myrtle quel grand seigneur il est ; il se consacre de tout cœur à cette occupation. Myrtle gazouille et admire ; son regard ayant croisé le mien, elle cligne rapidement de l'œil.

Pendant qu'elle enjôle le patron et réussit à l'entraîner sur la piste, je danse avec Bruce. T'ai-je dit qu'il est un dan-

seur divin? Nous dansons ensemble toutes les danses; Dieu merci, personne ne nous arrache l'un à l'autre, Jim et quelques-uns des camarades ayant organisé une partie de poker.

A la table du souper, Myrtle m'indique, au moyen de gestes frénétiques, le spectacle qu'offre Sarya : drapée de mousseline de soie blanche, elle inonde de son charme le petit Mr Tussler, qui, fasciné, fixe sur elle des yeux remplis d'extase.

Plus tard, lorsque nous arpentons la plage au clair de lune, Bruce et moi, j'aperçois devant nous flotter les voiles blancs de Sarya et je vois Mr Tussler trébuchant à ses côtés. Le pauvre homme a enfin succombé, lui aussi, au sport favori de Hollywood!

L'instant d'après, je les ai oubliés, eux et la terre entière, car Bruce s'arrête soudain, m'attire en face de lui et me demande doucement :

— Vous ai-je déjà dit combien vous me donnez envie de vous embrasser?

Je ne réponds pas; j'attends. Sa tête est très près de la mienne quand j'entends la voix haut perchée de Myrtle prononcer :

— Eh bien! Il ne doit pas être anormal, après tout!

Tendresses.

MAGGIE.

XI

AVANT-PREMIÈRE.

Chère Liz,

3 mars.

Tes sages commentaires sur ce que tu appelles grossièrement mes désordres glandulaires sont bien les dignes théories d'une fille à l'horizon borné et réduite à ne connaître que des journalistes. Pourquoi n'essaies-tu pas d'un courtier d'assurances? Je regrette de donner un démenti à tes conclusions, mais Jim Palmer est conforme au type courant, il

est de nouveau en circulation et il rattrape le temps perdu. Tes allusions insultantes au temps où j'aspirais, à New-York, à cet idéal-là me laissent froide. Tu oublies la différence entre un mythe séduisant et la réalité tangible. Les hommes du genre de Jim sont irrésistibles dans un roman, mais trop capricieux et changeants pour être supportables dans la vie réelle.

Tu prétends que mon sentiment pour Bruce n'est qu'un complexe maternel dévoyé, compliqué par une vie artificielle et l'appel du printemps. L'enchantement de mon cœur me rend indifférente à tes sarcasmes. D'ailleurs, tes moqueries et ma joie sont également prématurées, puisque Bruce ne s'est pas jeté à genoux pour m'avouer son amour et qu'il ne m'a pas demandé ma main. En fait, il s'est montré singulièrement maître de lui-même, bien que très éloquent par ses fleurs et ses invitations. Comparée à l'insouciance et à la précipitation avec laquelle les gens de Hollywood en viennent à une intimité absolue, cette réserve me paraît reposante, rassurante, et symptomatique d'un sentiment plus profond.

Tu ajoutes que ses attentions proviennent de la gratitude qu'il me doit. Cette supposition serait, de la part de toute autre que toi, un coup de griffe féminin indigne de réplique ; sache pourtant que, malgré mon état d'exaltation, je suis encore capable de distinguer un regard reconnaissant de cet autre regard...

Tu n'es pas seule à t'inquiéter à mon sujet. Mon patron s'en tourmente vivement, mais pas pour les mêmes raisons. Stella Carsons a fait paraître, l'autre jour, dans sa colonne, un petit entrefilet : « Bruce Anders est-il froissé de ce que les belles de Hollywood l'ont ignoré, ou s'agit-il d'une idylle véritable entre lui et Madge Lawrence, la futée petite secrétaire de Sidney Brand ? »

N'aimes-tu pas ce « futée » ?

— Dites donc, Madge, demande Sidney, qu'est-ce que c'est que cette histoire que raconte Carsons ? Ce genre ne me plaît pas. Que Palmer s'occupe de la publicité d'Anders ! Et pourquoi diable faut-il que vous jetiez votre dévolu sur un acteur ? Ne connaissez-vous pas d'autres gentils garçons ?

— J'essaye simplement d'avoir un peu de cette vie privée,

au sujet de laquelle vous m'interrogez toujours, dis-je d'un ton doux.

— Très bien. Ne vous la refusez pas, mais faites en sorte qu'on n'en parle pas dans les journaux et qu'elle ne gêne pas la production.

Comme tu vois, S. B. s'intéresse à moi, lui aussi.

Tendresses.

MAGGIE.

Extrait du journal d'une secrétaire.

D'ici jusqu'à ce que nous ayons terminé le découpage et l'édition de *Pécheurs*, j'en serai tellement sursaturée que je me fiche de ce qu'il en adviendra comme d'une guigne. Mais il paraît que, dans le métier, la fête ne fait que commencer. Avant de réaliser le film en vue du grand public, il importe de recueillir l'impression d'un auditoire restreint. Cet auditoire doit être composé d'amateurs de cinéma payants qui ne soient pas amis des critiques, qui peuvent tout ignorer de la fabrication d'un film, mais qui savent ce qu'ils aiment. Après tout, c'est l'homme de la rue qui fait vivre l'industrie du cinéma.

Et puis, il y a un autre point de vue. Si l'on présente un film à Hollywood, ce sera forcément devant un public exclusivement professionnel, susceptible d'être ou trop enthouasiaste ou trop sévère pour des motifs d'ordre personnel. Sidney n'est pas homme à risquer le lancement d'une de ses productions avant d'être sûr qu'elle est bonne. On peut toujours améliorer un film après l'avant-première, mais une fois qu'il est lancé, on est frit...

Depuis des semaines, nous avons tenu des conciliabules secrets, de crainte des écouteurs aux portes, en vue de décider où aurait lieu l'avant-première de *Pécheurs*. De grandes précautions sont nécessaires pour empêcher les critiques de découvrir l'endroit choisi, de s'y faufiler et de se livrer à leurs prédictions fantaisistes. Après bien des discussions, Sidney décide que la présentation se fera à Pomona.

Il s'ensuit que je m'embarque avec Jim, à bord d'un avion, à destination de San-Francisco. Il y avait longtemps que

Sidney savait que ce serait San-Francisco et non Pomona, mais il a voulu éviter une fuite à tout prix. S'il n'était pas devenu producteur, il aurait fait un excellent policier.

Mon horizon s'élargit ; des impressions nouvelles s'ajoutent à ma routine quotidienne.

Je me bats contre une puce. Cette lutte mémorable a lieu dans ma chambre d'hôtel, à San-Francisco, alors que je tâche de me remettre de mon voyage aérien et des alcools que Jim m'a imposés pour soutenir mes forces. Nous sommes tous deux d'excellente humeur, ayant réussi à persuader le patron de nous faire prendre les devants sous prétexte d'aplanir la voie qu'il doit suivre avec Selma et les autres. Ce stratagème nous procure une soirée de liberté pour voir la ville.

Après m'être baignée et changée, je rejoins Jim au bar de l'hôtel. Je me sens aussitôt dans un monde tout différent de celui de Hollywood ; la gaîté qui règne ici semble ordonnée, de bon aloi ; elle ne rappelle en rien nos espièglerie effrontées. A Hollywood, il est de mode de se montrer en public dans une tenue négligée et d'y assortir ses manières et ses propos. Dans ce bar, toutes les femmes sont habillées avec soin, et la seule blonde que j'y voie doit être blonde de naissance. Les vêtements des hommes sont d'une coupe correcte et leurs teintes neutres sont plus reposantes à voir que les couleurs vives en vogue dans la cité du cinéma. Je remarque avec surprise que les personnes qui m'entourent n'appartiennent pas à l'industrie du film et qu'elles semblent néanmoins fort satisfaites. Telle est la déformation mentale des habitants de Hollywood : ils prennent leur ville pour la plus importante du monde et s'imaginent que les gens qui ne travaillent pas dans le cinéma sont les malheureux qui cherchent à s'y faire embaucher.

Tout en sirotant nos cocktails, nous nous amusons, Jim et moi, à deviner la profession des autres consommateurs. Généralement d'accord, nous ne sommes pas du même avis au sujet d'un homme qui nous tourne le dos et dont l'allure manque de sérieux.

— C'est un acteur, dis-je.

— Non, réplique Jim, c'est un commis d'agent de change qui essaie d'avoir l'air d'un acteur.

— On n'acquiert pas cette tournure hardie en ne s'y appliquant qu'à ses moments de loisir ; elle ne peut provenir que d'une longue habitude ; elle est naturelle.

— J'ai beaucoup réfléchi à ces questions, dit Jim, et je sais de quoi je parle. Certaines personnes lisent dans les lignes de la main, d'aucunes décrivent les caractères d'après les bosses du crâne, d'autres savent tirer les cartes ; moi, je me suis toujours servi des miroirs, des miroirs placés derrière les gens... et je sais que vous vous trompez !

J'éclate de rire, puis je dis :

— Il n'y a qu'une façon de savoir lequel de nous a raison, c'est d'aller l'interroger.

Jim me regarde avec admiration. Je devrais le connaître assez bien pour ne pas lui proposer une chose pareille, mais je ne suis pas femme à revenir sur ce que j'ai dit ; aussi, je passe mon bras sous le sien en disant :

— Allons-y !

— Nous ne pouvons quand même pas l'aborder en lui frappant l'épaule, murmure Jim, tandis que nous avançons vers l'objet de notre discussion. Si, au lieu de cela, je vous malmenais, il pourrait venir vous défendre et nous ferions ainsi connaissance.

Je réponds, narquoise :

— Moins de muscle et plus de cerveau, pour mon goût !

Nous arrivons tout près de l'homme-que-je-crois-un-acteur ; Jim se racle la gorge avec ostentation et demande en parlant du nez :

— Voulez-vous boire avec moi, l'ami ?

Notre homme se retourne lentement :

— Palmer ! Espèce de louftingue ! D'où sortez-vous ?

Le visage mobile de Jim exprime successivement la surprise, la contrariété, le désarroi ; enfin, j'y lis quelque chose de rusé qui m'intrigue.

— Ce vieux Stacy ! Frank, je te présente à Maggie. Maggie, c'est Frank Stacy, le critique cinématographique le plus redoutable de toute la côte occidentale.

Je comprends maintenant l'expression de Jim. Que va-t-il se passer ?

— Accepterez-vous un verre? fait Jim en s'appliquant à prendre un ton détaché.

— C'est à moi de vous offrir une tournée, répond Mr Stacy. Je vous dois une politesse en échange du sale tour que vous m'avez joué lorsque cette actrice russe est venue ici l'année dernière.

— Qu'est-ce que j'y pouvais, dit Jim, du moment qu'elle avait la rougeole et qu'elle était en quarantaine?

Mr Stacy se met à rire bruyamment.

— Alors, c'est la rougeole, à présent? A l'époque, c'était de l'impétigo!

— Admettons, dit Jim. Elle était saoule, droguée; comment aurais-je pu vous laisser l'interviewer dans un tel état? Tâchez donc de vous placer quelquefois à mon point de vue!

— Il fut un temps, dit Mr Stacy, à New-York, où notre point de vue était le même. Maintenant, vous en avez un et moi un autre.

— Le diable emporte les points de vue, dit Jim. Saoulons-nous.

Si Jim espère, en le faisant boire, rendre son ami inconscient et s'en débarrasser, c'est qu'il ignore la capacité de Mr Stacy et son entêtement. En effet, plus il boit, plus il nous aime et plus il redoute de nous quitter.

Nous ne nous séparons pas; nous passons ensemble l'une des nuits les plus folles et les plus joyeuses que j'aie jamais vécues. Invités par Mr Stacy, nous dînons dans une célèbre poissonnerie qui donne sur la baie.

Je ne savais pas combien j'aimais le poisson avant cette divine bouillabaisse arrosée de Chablis importé.

— On mange rudement bien dans cette sacrée ville, fait observer Jim.

— Je n'arrive pas à comprendre comment vous pouvez supporter de vivre dans votre infâme trou, dit Stacy.

— On y est bien payé, répond Jim, philosophiquement.

Il est bien regrettable qu'on ait mentionné Hollywood, car Mr Stacy se rappelle immédiatement sa profession et devient indiscret.

— Pourquoi êtes-vous ici? interroge-t-il. Qu'est-ce qui se passe?

— Rien, dit Jim, qui a tout mis en œuvre pour éviter cette question. Maggie et moi, avons eu envie de faire un petit voyage et de changer d'air. Comme vous le voyez, Maggie adore le poisson ; elle a absolument voulu venir à San-Francisco pour manger de la bouillabaisse.

— Vous êtes mariés? demande Stacy.

— Euh... non... euh...

Les yeux de Mr Stacy se font railleurs ; j'en profite pour blottir ma main dans celle de Jim. Il me jette un regard de supplicié, mais je souris impudemment, comme la friponne que je prétends être. Je crois avoir dépisté Mr Stacy, car il me rend mon sourire avec usure.

Mes idées ne sont plus très claires ; pourtant, je sais que nous explorons le quai Fisherman, que nous traversons le pont de la Porte-d'Or, ce qui arrache à Jim quelques superlatifs choisis, que nous gravissons Nob Hill dans un téléphérique, à une allure vertigineuse, en nous amusant follement, et que nous redescendons à la ville chinoise, où nous recommençons à manger en buvant de l'alcool de riz.

L'aube envahit le ciel lorsque nous regagnons notre hôtel. Stacy verse d'abondantes larmes en nous disant adieu ; c'est très touchant ; il dépose un baiser sur mon front et embrasse Jim sur les deux joues avant de pouvoir s'arracher à nous.

Jim s'attarde devant ma porte, hésite, puis finit par me dire :

— Je me fais l'effet d'un mufle, parce que j'ai laissé croire à Frank...

— Oubliez-le ; c'était pour la bonne cause et, du reste, c'était drôle.

— Je ne trouve pas ça drôle du tout, répond Jim, plutôt sévère. Du moins, ce n'est pas drôle, quand il s'agit de vous, Maggie.

— Mais, Jim...

Je m'étrangle devant ce Jim inattendu.

Il m'interrompt :

— Maggie... c'est probablement ce que j'ai jamais accompli de plus difficile... mais il faut que je vous le dise...

Il respire profondément...

— Je... Je me plais mieux avec vous qu'avec personne

d'autre... vous comprenez ce que je veux dire... vous êtes... enfin, écoutez, Maggie, si jamais vous commencez à en avoir assez de tout le bazar, faites-le moi savoir...

Je ne comprends pas très bien.

— Que cela ne vous tourmente pas, ajoute Jim.

Et, avant que j'aie pu rassembler mes esprits, il file vers le hall.

C'est seulement une fois au lit, la lumière éteinte, que je me rends compte que j'ai reçu une demande en mariage !

Au bout de trois brèves heures de sommeil, la sonnerie stridente du téléphone me réveille. C'est mon patron, fort irrité, qui est prêt à se mettre au travail, bien que certaines personnes s'imaginent être en vacances.

Je bafouille des excuses ensommeillées et me précipite sous la douche. Je suis en peignoir, le visage enduit de cold-cream, lorsque la porte s'ouvre et qu'une foule fait irruption dans ma chambre : Tyson, Faye et les découpeurs.

— Hullo, crient-ils en chœur, nous avons dit qu'on nous monte le déjeuner.

Sans m'en demander la permission, ils s'installent sur le lit et les sièges. Je m'efforce de prendre un air digne et je me retire dans la salle de bains pour m'habiller.

Quand j'en sors, le couvert est dressé ; mais la seule vue des aliments me soulève le cœur ; j'écarte d'un geste les œufs au jambon et je dis :

— Un peu de café seulement, merci.

Ce manque d'appétit donne lieu à de facétieux commentaires sur l'emploi probable de ma nuit et me vaut de charitables conseils sur les moyens de guérir la gueule de bois. Je demande, grognon :

— Pourquoi avoir choisi ma chambre comme salle à manger ?

— Parce que, explique Mr Faye, Mr Brand veut que nous soyons rassemblés et que votre chambre est la plus proche de la sienne. Nous sommes logés deux étages plus bas.

J'ai juste eu le temps d'avaler une tasse de café quand S. B. arrive.

Il paraît que Selma est brisée par le voyage en chemin de fer et voudrait une masseuse pour la remettre en forme. J'ai-

merais bien dire au patron que Selma est parfaitement capable de se servir elle-même d'un téléphone, mais comme il ne faut pas songer à une telle folie, j'exprime une aimable sympathie pour sa fragile santé et je téléphone à la masseuse.

Sidney se sert copieusement d'œufs au jambon tout en régalant ses collaborateurs de quelques réminiscences de sa jeunesse pauvre et de son ascension dans le monde. Ces évocations incitent Mr Faye à nous parler de sa vie dans l'armée anglaise, qu'il a quittée la guerre terminée, ayant décidé de devenir acteur ; mais le sort n'a fait de lui qu'un metteur en scène.

Sidney lâche quelques compliments à l'adresse des Britanniques. Il est un anglophile fervent et a vivement souffert lorsque Édouard VIII a renoncé au trône par amour.

— Il est difficile de croire, dit-il, qu'un homme puisse préférer une femme à une couronne.

Il ne nous manque plus qu'une fanfare entonnant *Rule Britannia.*

La matinée s'écoule ainsi à remuer la boue de Hollywood, à abaisser les grands, à nous élever nous-mêmes, à régler les affaires de l'Europe de telle sorte que la paix favorise la diffusion des films américains.

L'air est lourd de paroles et de fumée ; je me sens flasque et vannée ; vers midi, Selma téléphone qu'elle est prête et aimerait se promener. Il en résulte que tous les hommes s'en vont, me laissant libre de faire le somme dont j'ai le plus grand besoin.

Tard, dans l'après-midi, Jim me réveille en frappant à ma porte.

— Stacy est en bas, me dit-il ; il veut nous offrir le verre des adieux.

— Rien à craindre ; nous sommes seuls : notre bande a passé dehors toute l'après-midi et ne rentrera sans doute pas avant le dîner.

Contents de nous-mêmes et de la vie, nous descendons au bar où notre ami nous attend, l'air un peu moins faraud.

— Le mal aux cheveux, dit-il en désignant un cocktail à l'absinthe.

— Méfiez-vous-en, dit Jim, c'est dangereux, ce nectar-là.

Je dis :

— Je n'en ai jamais bu.

— Ce n'est pas pour les petites filles.

— Je vous en prie...

— Eh bien, un seul, dit Jim.

Tout se passe bien... beaucoup trop bien. Jim confie à Frank que nous repartons par le train de nuit, et il l'invite cordialement à venir à Hollywood. Frank nous dit qu'il n'a jamais vu de gens aussi sympathiques que nous, qu'il nous aime tous deux à la folie, quand, vlan ! *Super Films* arrive en masse !

Sidney entre de son pas silencieux, accompagné du directeur, qui s'incline et s'aplatit devant lui comme s'il lui offrait tout l'hôtel. Des serviteurs voltigent en tout sens ; la nouvelle de la présence d'un grand magnat du film se répand comme du lait qui déborde.

Monk nous appelle. Frank, avec un lent sourire malicieux, demande :

— Un simple petit voyage d'agrément, hein ? Ce bon Frank est un esprit simple ; il gobe n'importe quoi, même l'histoire de la petite fille sage qui prétend se mal conduire !

Il agite un index réprobateur et me dit :

— Vous êtes une petite fille sage, vous, beaucoup trop sage pour voyager en compagnie de Palmer ! C'est un grand méchant loup ! Mais à cause de vous, je ne gâterai pas la petite réunion de Palmer, et un jour, j'irai à Hollywood pour vous prouver que tous les journalistes ne sont pas des mufles : je suis l'exception qui confirme la règle ! Désolé, mais il faut que je vous quitte, à présent ; j'ai une notice nécrologique à rédiger.

— Ouf ! nous en voilà débarrassés ! dis-je à Jim, en voyant Stacy s'éloigner.

— J'espère que vous avez raison, répond Jim.

Nous allons rejoindre Mr Brand à sa table ; il est d'excellente humeur, et même Selma se montre gracieuse. S. B. me jette une petite boîte en disant :

— Un petit cadeau pour vous ; Selma et moi, nous avons fait des emplettes.

Je le remercie avec effusion et je suis impatiente de défaire le paquet, certaine qu'il contient un bijou.

Mais ce n'est qu'un crayon en argent qui repose sur le satin blanc de l'écrin. Je remercie Sidney d'une voix faible.

— Ce n'est pas un crayon ordinaire, dit-il, triomphalement, c'est un crayon lumineux ; on s'en sert pour prendre des notes dans une salle de projection obscure ou dans un théâtre.

— Ne soyez pas déçue, Maggie, murmure Jim, on ne reçoit pas de diamants parce qu'on est capable et travailleuse...

A sept heures et demie, nous nous empilons, avec le film, dans des voitures qui nous mènent à un théâtre de banlieue, à trente milles de San-Francisco. Le pinceau blanc d'un puissant projecteur balaie le ciel pour annoncer aux villageois qu'on présente un film nouveau. Une petite foule encombre l'entrée ; une vague d'émotion la soulève lorsque nos Packard de louage s'arrêtent et que nous descendons ; les amateurs d'autographes se précipitent, mais donnent bientôt libre cours à leur désappointement.

— Ce n'est pas une star, disent-ils en apercevant Selma... Nom de Dieu ! il n'y a pas une vedette !

La foule disparaît comme par enchantement ; quelques curieux entrent dans le théâtre, les autres s'en vont.

Les découpeurs portent le film dans la coulisse et nous prenons place dans une partie de l'orchestre, isolée par des cordons. Je ne cesse de m'étonner de la facilité avec laquelle nous autres cinéastes prenons des habitudes princières.

Nous sommes arrivés à la fin du spectacle du jour : l'œuvre d'un rival que Sidney déteste tout particulièrement.

— C'est ignoble, dit Roy à voix basse au patron. Je n'arrive pas à comprendre comment ce type s'en tire.

— Il paraît qu'il bat sa femme, dit Selma.

— Chut ! chut ! fait le public.

Après le film viennent des actualités.

— Je les ai déjà vues, dit Jim ; allons prendre un bock ; nous avons bien le temps.

Nous nous glissons hors de la salle ; au foyer, une silhouette familière nous fait face :

— Eh bien, les chéris ! dit Frank Stacy.

Nous nous arrêtons net, puis Jim s'avance, l'air menaçant. Frank recule et dit :

— Inutile d'essayer vos poings sur moi, grand brutal ;

je sais que vous êtes plus fort que moi, aussi ai-je amené une paire d'amis ; ils sont là dedans, ajoute-t-il en désignant le lavabo.

La porte s'ouvre et deux jeunes gens s'approchent de nous.

— Grinnel, de l'*Examiner*, Stokes, du *Chronicle*, dit Frank en les présentant. Voici mon bon ami Jim Palmer et Maggie... elle n'a pas de nom de famille.

— Soyez chics, les potes, plaide Jim. Nous sommes venus jusqu'ici pour éviter les journalistes ; c'est la réaction du public que nous cherchons à connaître et non l'opinion des critiques.

— Sans blague ! dit Stacy d'une voix de fausset. Tout ce que fait *Super Films* intéresse nos lecteurs et nous devons les satisfaire.

— Ah ! c'est comme ça ! dit Jim. Très bien, allez-y... ruinez ma carrière, faites-moi perdre mon emploi...

— Rien ne me ferait plus de plaisir, dit Stacy en s'inclinant très bas.

Nous les regardons pénétrer dans la salle. Puis, s'emparant de mon bras, Jim me dit :

— Maggie, je voudrais que vous fassiez exactement ce que je vais vous dire, sans me poser de questions. Mais il faut d'abord que je donne un coup de téléphone.

Cinq minutes plus tard, nous attendons, Jim et moi, qu'on éclaire la salle pour l'entr'acte qui précède l'avant-première de notre film. Je frémis d'émotion, j'ai un trac terrible... Enfin, les lumières s'allument.

— Entrez et dépêchez-vous, me dit Jim.

Je m'élance dans le théâtre en courant et en criant de toutes mes forces :

— Il va vous tuer ! Frank, il va vous tuer !

Notre ruse réussit. Stacy bondit de son fauteuil, ce qui m'apprend où lui et ses amis sont placés. Je me hâte vers eux en hurlant :

— Mon frère ! Mon frère a un revolver !

Une femme pousse un cri et s'écroule. Jim est derrière moi, tout près ; il crie :

— Que je le tienne ! Que je le tienne, ce rat !

Je me mets à sangloter :

— Il est ici, ne lui fais pas de mal !

Quelqu'un demande :

— Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

Puis, j'entends la voix de Mr Brand :

— Jim ! Maggie ! Etes-vous devenus fous ?

Nous l'ignorons. Jim a fait un plongeon et s'est emparé de Frank ; ses amis se jettent sur eux. Je crie :

— Venez au secours de mon frère !

— Qu'est-ce qu'il a fait ce type ?

Je gémis :

— Il m'a perdue !

— Le cochon ! Tuez-le !

Heureusement, les flics arrivent à cet instant ; ils rugissent :

— Séparez-vous ! Assez !

Dominant le tumulte, j'entends le patron crier :

— Vous êtes congédiés tous les deux !

Monk se précipite vers nous ; je me cramponne à lui et je fais semblant de m'évanouir entre ses bras, tandis que je lui apprends que ces hommes sont des critiques que Jim s'efforce de faire sortir du théâtre. Je lui suggère d'aller tranquilliser le patron en le lui expliquant. J'en profiterai pour m'échapper et me réfugier au lavabo des dames jusqu'à ce qu'on éteigne les lumières.

Je parviens à me faufiler à travers la mêlée sans me faire pincer. Quand je reviens dans la salle obscure et que je reprends ma place auprès de Monk, je lui demande ce qui s'est passé pendant mon éclipse.

— On les a conduits en prison, répond-il.

— Jim aussi ?

— Oui, Jim aussi.

Le patron me complimente :

— Vous êtes de rudement bons acteurs, Maggie, vous et Jim. Tout ce que j'espère, c'est qu'il ne m'en coûtera pas trop.

JANE ALLEN

(La fin dans la prochaine livraison.)

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE CLAIREAU)

PASCAL... ET L'ALLEMAGNE

La propagande hitlérienne s'emploie vainement à persuader le monde que l'Allemagne est entrée en guerre forte d'une inébranlable unanimité ; quiconque a suivi l'évolution intérieure du Reich sait que ce peuple est miné par la discorde et l'incertitude, pour ne pas dire la haine réciproque et la peur. Les notes qui suivent ont été rédigées en juillet dernier, au retour d'une tournée de conférences littéraires en Allemagne. Je retouche à peine ces pages, qui n'ont vraisemblablement pas perdu toute valeur documentaire ; on confirme de toute part que la situation psychologique, dans le Reich, ne s'est pas améliorée depuis lors, bien au contraire.

Rien ne m'a surpris davantage, dans l'invraisemblable chaos des esprits allemands, que la brusque faveur dont jouissaient les traductions d'auteurs français, et surtout de Pascal. Je n'avais pas revu l'Allemagne depuis l'été 1934, et je restais sous l'impression de cette ivresse qui, au début du régime, avait semblé gagner tout le monde ; et voici qu'en juin dernier je retrouvais une atmosphère bien différente, un pays las, énervé, divisé, des gens qui s'empressaient de me confier leurs anxiétés, leurs amertumes, moins parce que j'appartiens à un pays neutre que parce que ma culture et mes sympathies sont françaises. J'ai pu vérifier la justesse de cette prophétie que me faisait, en 1933, dans la nuit de la prise de pouvoir de Hitler, un écrivain allemand, aujour-

d'hui réduit au silence : « Souvenez-vous bien qu'un enthousiasme allemand n'a jamais duré plus de quatre ans. » Tout, cette année, me rappelait ces paroles. Et, cherchant à interpréter le succès fait à nos classiques, je me disais : « Est-il permis d'accorder à ces faits une valeur de symptômes ? N'est-il pas hasardeux d'en vouloir tirer des conclusions sur l'état général de l'opinion allemande ? » Trop de désillusions, depuis vingt ans, nous ont enseigné qu'il ne faut point, en observant les Allemands, se laisser aller à des simplifications hâtives, et surtout qu'il n'est pas de plus sûr moyen de se tromper à leur sujet que de supposer une trop grande cohérence entre leurs préoccupations, leurs enthousiasmes et leurs actes. Ce n'est pas le moindre paradoxe de ce peuple : d'une part, il se montre particulièrement inapte ou rebelle à tracer des limites bien nettes entre les divers domaines de la pensée et de la vie, en sorte qu'un changement politique entraîne chez lui des bouleversements psychologiques, un nouveau comportement moral et une revision totale de sa cosmologie ; mais d'autre part, il semble s'attacher de toute son âme à des idées et à des idéaux qui se trouvent en flagrante contradiction avec sa pratique de la vie.

Cependant, et à condition de ne pas en exagérer la portée, on peut admettre que des faits tels que la popularité des *Pensées* de Pascal ou des *Maximes* de La Rochefoucauld trahissaient, dans une partie de la population allemande, à la veille de la guerre, certaines aspirations malaisément formulables, mais assez révélatrices. Mon voyage m'a donné l'occasion d'interroger à ce sujet, dans une dizaine de villes du Reich, des gens appartenant à divers milieux et à diverses tendances : universitaires, éditeurs, libraires, militants du parti et tenants de la résistance chrétienne. Je ne saurais affirmer que j'aie obtenu une seule réponse bien claire, et je ne pouvais guère l'espérer ; mais ce que l'on m'a dit, ce que j'ai cru observer aussi de l'état général des esprits m'évitera peut-être, c'est déjà quelque chose, de poser la question en dehors de son véritable terrain. Il me paraît nécessaire, pour cela, de résumer quelques-unes des impressions que je garde, après avoir humé, dans le Reich, l'air de 1939. Je reproduis telles quelles mes notes de juin dernier.

Le voyageur qui n'a pas revu l'Allemagne depuis la seconde année du régime hitlérien ne peut manquer d'être frappé d'abord, aujourd'hui, par l'universelle lassitude résultant de six ans de continuelle tension nerveuse, d'incessante propagande, de craintes vagues et d'un enthousiasme bien vite devenu factice et extérieur. Il serait vain de contester certains succès du régime, surtout en matière sociale, ou de nier certaines de ses réalisations : autostrades, monuments, urbanisme de vaste envergure, et ces colonies agricoles, dont la triste uniformité accentue encore la monotonie du paysage, mais qui témoignent d'un tenace effort de transformation économique. Cependant, sitôt que l'on quitte la rue et le spectacle de ses foules aux visages hermétiques, sitôt que l'on échappe au silence méfiant des voyageurs dans les compartiments de chemins de fer, jadis si loquaces, sitôt que l'on voit les gens dans leur vie privée et qu'ils se décident à parler, on les sent inquiets, harcelés, à bout de nerfs. Tous, et même des fonctionnaires du parti, hitlériens de la première heure restés fidèles à leur idéologie malgré toutes les déceptions, avouent qu'à la première défaite sérieuse, on ne saurait répondre de rien, et qu'au moment de Munich, la dépression fut générale. Il faut donc se garder de croire ces observateurs qui, ayant assisté à quelques fêtes spectaculaires, célèbrent en termes romantiques la vitalité de l'Allemagne nouvelle et sa santé retrouvée. Plus gravement malade que dans la grande confusion de 1930, l'Allemagne est un pays surmené ; la nervosité à son point d'extrême tension n'a que les apparences de la vitalité et de l'assurance.

En même temps, comment ne pas observer la décadence intellectuelle qui s'est produite en Allemagne depuis quelques années et qui atteint vraiment à des proportions effrayantes ? Décadence des universités, dont les cours sont sans cesse interrompus, les étudiants très peu nombreux, les nouveaux professeurs, sauf de rares et belles exceptions, inférieurs à ceux qu'ils ont remplacés ; silence des meilleurs écrivains ; en peinture, en musique, l'art conformiste que l'on sait : autant de signes de la défaveur systématiquement entretenue autour des anciennes élites, sans que, pour autant, on en voie se manifester de nouvelles.

Ici encore, une contradiction immanente à toute l'histoire allemande éclate au grand jour, sous un régime qui, ayant eu la chance de rassembler « les Allemagnes » et le pouvoir concret de les réconcilier, aboutit déjà à accentuer tous les antagonismes intérieurs dont l'histoire et la nature ont affligé l'âme germanique. Laissé à sa propre pente, l'esprit allemand est essentiellement ouvert à tout ce que lui propose l'étranger. Mais, périodiquement, cet esprit d'accueil et de doute de soi s'inverse pour déchaîner une véhémente affirmation de supériorité et une volonté obstinée de repli sur soi-même. A ces époques-là, qui succèdent aux grandes époques d'« européanisme » ou d'« humanisme » (ainsi, après l'âge gœthéen, la réaction de la Jeune Allemagne), les masses, toujours particularistes, veulent la destruction des élites dont elles ne comprennent pas l'universalisme. Mais bientôt, les Allemands, repris de leur nostalgie de l'illimité, souffrent eux-mêmes des frontières trop rigides qu'ils viennent de se donner. En été 1939, rien n'était plus sensible, dans le Troisième Reich, que cette souffrance de voyageurs à qui le voyage est interdit, que cette anxiété de gens à qui l'on veut faire croire que rien n'est vrai qui ne soit allemand et utile à la puissance allemande, alors que leur sentiment spontané les pousserait à mesurer au jugement d'autrui leurs vérités nationales elles-mêmes. De là cette anxiété des regards et ces éternelles questions, agaçantes et pitoyables, auxquelles l'étranger de passage se heurte sans cesse : « Pourquoi ne nous comprend-on pas? Que pense-t-on de nous? » Ces interrogations n'expriment donc pas, comme nous l'avions naïvement cru il y a quelques années, les doutes compréhensibles et le naturel besoin de justification d'un peuple vaincu et sur qui pesait lourdement la condamnation morale des traités de 1919 ; elles trahissent une incertitude plus profonde, à laquelle ni les triomphes diplomatiques ni les orgueilleux discours des chefs ne sauraient remédier. J'avoue ma stupeur en m'entendant demander plus d'une fois si les Français ne finiraient pas par reconnaître la nécessité morale de l'antisémisme allemand et par comprendre la générosité, la mansuétude du Reich envers les Tchèques ! A ces implorations d'un *satisfecit* moral on préférerait encore un cynisme net

ou un machiavélisme insolent, qui révéleraient une nation plus dangereuse politiquement mais dont la menace ne serait pas celle d'une redoutable obscurité intellectuelle gagnant un peuple entier au cœur de la communauté européenne ! Il faudrait analyser de près, à la source de ce désordre, l'histoire du sens national chez les Allemands ou plutôt de l'absence de sens national spontané, défini, aux réactions prévisibles et mesurées. L'unité allemande, de date récente dans les faits, n'est pas entrée dans les consciences comme c'est le cas chez les nations à tradition continue, France ou Angleterre. Aucune stabilité, aucune limitation volontaire n'en règlent les variations ; de l'exaltation conquérante où, dans la fébrilité, les frontières s'ouvrent pour engloutir le monde, les Allemands passent sans transition à l'indifférence nationale ; et, les frontières s'effaçant encore, ils ne songent plus qu'à se perdre, à se dissoudre dans le vague univers [1].

Enfin, la décadence intellectuelle s'accompagne d'une indéniable déchéance de la morale et de la civilisation. La brutalité réciproque, l'absence d'honnêteté dans les relations privées peuvent en quelque mesure s'expliquer, sinon s'excuser, par vingt-cinq ans d'angoisses, de bouleversements et, en somme, de psychose de guerre. L'effort du régime pour remonter la pente de la corruption des mœurs et pour guérir certaines plaies sociales a été considérable et partiellement fructueux. Mais son efficacité s'arrête à certaines limites, impuissante à guérir des maux qui échappent à l'emprise des lois, des décrets, de l'organisation, et qui demanderaient une profonde réforme personnelle. Le flottement des notions éthiques, la mollesse des réflexes de la spontanéité morale ont toujours étonné les observateurs de la vie allemande et le livre cruel de Jacques Rivière garde à ce propos toute sa portée. Or, le régime, en cultivant une certaine attitude « virile » et « spartiate », en favorisant la rudesse dans les manières et en prêchant une éthique relative au seul intérêt national, n'a fait qu'augmenter la confusion et encourager

1. Quel est le pays où l'on entendrait, comme je l'ai entendue dix fois, cette phrase dite à un étranger : « Tous les honnêtes gens ne songent qu'à se tirer les pieds d'ici » ? Ou même ce vœu impudique : « Pourvu que la guerre vienne et que nous la perdions ! », vœu qui, me rapporte-t-on, s'exprime encore aujourd'hui, en pleine guerre, dans certains milieux allemands.

la manifestation, dans les gestes et les actes, de ce qui se cachait naguère dans le secret des cœurs. Moins hypocrite, peut-être, l'attitude actuelle est aussi plus dénuée de ce que nous appelons civilisation, c'est-à-dire d'un achèvement intérieur transformant l'être et devenu perceptible dans les détails mêmes de son comportement.

C'est de tout cela qu'il faut tenir compte, si l'on veut tenter de situer à sa place le soudain intérêt de cercles relativement étendus pour l'esprit du classicisme français.

■ ■

Et d'abord : qui lit Pascal et Vauvenargues ? A qui s'adressent les traducteurs, les commentateurs, les éditeurs des *Pensées* ou des *Maximes ?* Il va sans dire que, pour Pascal en tout cas, les lecteurs catholiques sont les plus nombreux, et un éditeur a pu me confirmer que ces traductions se vendaient surtout en Rhénanie. Surtout, non pas exclusivement. D'autre part, puisqu'il s'agit de traductions, on peut supposer que les acheteurs de ces ouvrages n'appartiennent pas, en général, aux anciennes élites, qui étaient capables de lire Pascal dans le texte et qui n'avaient plus à le découvrir. C'était si vrai que, jusqu'ici, il n'existait en allemand aucune traduction complète et répandue des *Pensées*. Or, depuis 1937, il en a paru deux différentes, qui ont connu un tel succès de librairie — l'une d'elles, en tout cas, ayant atteint le vingtième mille — que leurs éditeurs ont pu déjà, chacun de leur côté, donner ensuite les *Opuscules* de Pascal. Cet ensemble de faits permet de parler d'une véritable renaissance pascalienne en Allemagne [1].

1. Outre les deux traductions de MM. Wasmuth et Rütenauer, il avait paru, dès 1935, un beau livre sur Pascal, dû à M. Romano Guardini, prêtre séculier, professeur de philosophie catholique à Berlin, penseur dont l'influence est très étendue ; en 1936, un important article de M. Hugo Friedrich, rendant justice à tout l'esprit du classicisme français comme on l'a rarement fait en Allemagne ; un petit livre de M. R. Lohde, seul ouvrage contaminé par les préjugés nazis ; en 1938 et 1939, enfin, une vie de Pascal, médiocre d'ailleurs, de M. E. Buchholz, et la traduction du gros livre américain de M. Morris Bishop. A côté de travaux de grande valeur, dont plusieurs mériteraient une attentive analyse, on trouve dans cette liste des publications inférieures, intéressantes seulement parce qu'elles révèlent l'intérêt que les éditeurs prirent à la vogue de Pascal. Il faut y ajouter, dans une collection de bonne vulgarisation trois volumes, fort bien accueillis, de moralistes français, comprenant l'essentiel de La Rochefoucauld, Vauvenargues, La Bruyère, Chamfort, Rivarol, Galiani, Joubert, etc.

La résistance chrétienne à l'idéologie nationale-socialiste est très certainement à l'origine de ce retour à Pascal. Le premier livre paru, celui de Guardini, s'intitule *Conscience chrétienne* et, dans l'édition Wasmuth, les *Pensées* portent pour titre : *Sur la religion*. Menacés dans leur foi et dans la pratique de leur religion, les chrétiens d'Allemagne ont été contraints d'en reprendre une conscience plus claire ; il fallait choisir, ou bien d'adhérer à la croyance naturiste qu'on leur proposait en échange de leur foi, ou bien de trouver, dans un approfondissement de leur christianisme, la force de la résistance. La netteté avec laquelle Pascal a opposé l'absolu de son adhésion chrétienne à toute interprétation profane de l'existence devait aisément lui conférer, aux yeux de croyants inquiets, la valeur d'un témoin capital. Le problème de la conscience chrétienne devant le siècle est de tous les temps mais il apparaît avec plus d'urgence dans les époques de renouvellement « totalitaire » comme celle que traverse le Reich. Quand une profession de foi chrétienne engage celui qui ose la faire dans un conflit pathétique avec son milieu et avec les pouvoirs de son pays, il n'est pas étrange que le plus pathétique des apologistes trouve un écho profond dans les âmes.

Mais si l'on peut expliquer ainsi le succès de Pascal, cela n'éclaire ni le succès de nos moralistes ni certains faits frappants. Tous les libraires, par exemple, avouaient naguère que les trois quarts de leurs clients réclamaient « un livre traduit », et de préférence traduit du français. Les rares conférenciers français qui allaient parler outre-Rhin y trouvaient un public nombreux et chaleureux, des applaudissements qui s'adressaient à notre langue plutôt qu'à la personne de l'orateur. Si, d'autre part, l'enseignement du français avait été réduit à presque rien dans les lycées, les parents d'élèves avaient réclamé un peu partout, surtout à l'Ouest, l'organisation de cours facultatifs, qui étaient très suivis.

Il faut naturellement se garder de tirer de ces divers symptômes des conclusions trop naïvement optimistes. S'ils signifient quelque chose, ce n'est en tout cas pas que la politique du régime ait rencontré depuis un an une résistance consciente, même si mille autres signes de lassitude étaient perceptibles. Que pèsent les quelque cent mille exemplaires

vendus de Pascal auprès des tirages de *Mein Kampf* ou du *Mythe*, de Rosenberg? Ce ne sont pas les *Pensées* de Pascal sur leur table de chevet qui empêcheront les Allemands de suivre leurs chefs jusqu'à la catastrophe, qui d'ailleurs n'est jamais pour déplaire aux esprits germaniques, étonnamment sujets à l'attirance de l'abîme... Mais enfin, les faits de cet ordre-là ne sont pas non plus sans importance.

Dans une très large mesure, et pour autant qu'il n'est pas simplement une forme virulente d'impérialisme, une explosion d'orgueil après l'humiliation et une étape particulièrement avilissante de la révolution des masses, le national-socialisme est très consciemment une entreprise de déchristianisation et de désoccidentalisation de l'Allemagne. Par esprit d'autarcie spirituelle et par une pente naturelle à tout mouvement de fanatisation nationale, le régime nazi prétend ramener l'Allemagne à des valeurs et à des conceptions qui lui appartiennent en propre. S'il combat le christianisme, c'est sans doute parce que tout système qui assigne à la personne humaine une destinée exclusivement terrestre et un accomplissement de soi dans la réussite collective ici-bas doit nécessairement se heurter à la croyance chrétienne et tenter de la déraciner. Mais c'est aussi parce que le national-socialisme est un aspect, entre beaucoup d'autres, de cette tendance du monde moderne à insister sur ce qui sépare les hommes plus que sur ce qui les assemble, à conférer une valeur absolue aux différences et à n'ajouter foi qu'à des vérités particulières. C'est pourquoi son ennemi est, en même temps que le christianisme, et confondu avec lui, tout l'humanisme occidental.

Avec un sens étonnant de l'histoire, les théoriciens du national-socialisme ont reconnu que, opposés au temps de la Renaissance, humanisme et christianisme avaient fini par reprendre conscience de leurs affinités et, grâce surtout à la Contre-Réforme, par se pénétrer mutuellement. Mais, joignant à ce discernement des faits une redoutable habileté à les fausser dans un but de domination, les prophètes du nazisme ont compris du même coup qu'il leur fallait, pour réussir, créer une confusion profitable entre le véritable personnalisme, chrétien ou humaniste, et les formes les plus débiles ou les

plus usées d'un certain libéralisme du siècle dernier. On sait à quelles oppositions simplistes a abouti cette idéologie, qui glorifie comme « allemandes » la vitalité dynamique, la vie conforme à la nature, la réalisation des plus hautes fins terrestres par le triomphe d'une race et son hégémonie, tandis qu'elle flétrit comme « méditerranéennes » les croyances « déprimantes » à un salut personnel, à des valeurs morales universellement valables et à une condition humaine partout identique à elle-même.

Si l'esprit de conquête du Reich trouble une fois de plus la paix de l'Europe, le péril dont l'Allemagne nous menace sur le plan spirituel n'est pas moindre. Que l'on imagine un instant une Allemagne réussissant à créer réellement cette « humanité nouvelle » qu'elle croit être le but de sa révolution, on ne peut que frémir de l'avenir qui serait réservé à tout le continent. Car une pareille chute dans la barbarie ne pourra être localisée que par la défaite militaire de l'Allemagne hitlérienne. Il n'est que de constater dès maintenant la décadence intellectuelle et morale des jeunes gens élevés selon les principes du Troisième Reich et contaminés par cet esprit de particularisme à outrance ; il n'est que de penser à ce que serait une race blanche qui s'engagerait, pendant vingt ans seulement, dans cette direction pour se convaincre que c'est vraiment toute la civilisation qui est en danger. On peut heureusement escompter que, dans la lutte actuelle, la faiblesse intérieure du Reich sur le plan spirituel et moral se traduira un jour dans l'ordre de l'événement.

Mais précisément, c'est à ce point de vue là que des faits comme la vogue de Pascal sont infiniment significatifs. Ils témoignent de la résistance d'une élite allemande — restreinte, je le veux bien, et sans signification politique pour le moment, — mais nullement négligeable. Il est manifeste, d'abord, que cette élite, qui a besoin de traductions, ne se confond pas, je l'ai dit, avec les anciennes générations cultivées ; et à ce propos, on m'affirme que la jeunesse hitlérienne la plus fidèle à la politique du Führer n'est pas du tout unanime dans son adhésion à la « philosophie » officielle du régime. Ensuite, cette résistance démontre, d'ores et déjà, que la propagande la plus intense et la plus

habile, la surveillance policière la plus étroite, le système de décrets et d'institutions le plus cohérent (au moins sur le papier) ne suffisent pas à transformer profondément les êtres. Enfin, et surtout, cela permet d'espérer que la déchéance spirituelle de l'Allemagne s'arrêtera à certaines limites et laissera la porte ouverte à un retour au sein de la communauté européenne. Il est certes attristant que l'on ne puisse attendre un changement intérieur spontané. Mais la défaite des armées allemandes ne manquera pas de libérer des forces saines, tenues en réserve dans ce pays où toute génération nouvelle refuse obstinément l'héritage de la précédente, où le conflit qui dresse les fils contre les pères prend des proportions dramatiques et où tout jeune homme de dix-huit ans, comme le firent les hitlériens de 1930 après les socialistes de 1920, entre dans la vie sans autre but conscient que de renier et de saccager tout ce qu'il peut tenir de ses parents et de ses éducateurs. Pour ceux qui ont été contraints de se dresser contre la démesure allemande, il est en quelque sorte rassurant de penser que, le jour où l'échec de l'idéologie actuelle sera un fait patent, il se trouvera en Allemagne une relève toute prête à renouer les liens qu'on a voulu rompre. L'Allemagne n'est pas unanime à renier son passé chrétien et ce qu'elle avait assimilé d'humanisme. Il suffit de savoir que ceux qui, en ces années de repli sur le germanisme conçu de la façon la plus étroite, auront éprouvé le besoin profond de ne pas perdre de vue un fonds de culture commun à l'Europe, que ces Allemands fidèles à la tradition d'une Allemagne « ouverte » existent et attendent leur heure. Il est probable, d'ailleurs, qu'ils ne ressembleront guère aux internationalistes d'après la précédente guerre, et j'avoue que cela n'est pas pour m'attrister.

L'Allemagne n'est pas capable de vivre sainement sur elle-même. Productrice d'élites remarquables mais peu nombreuses, toujours menacées par des masses hostiles, et qui n'ont jamais réussi, depuis la grande rupture du XVIe siècle, à transformer leur culture propre en civilisation générale du pays, l'Allemagne a besoin d'autrui. Et le retour aux moralistes antiques et français n'est pas inexplicable à qui connaît les vertus et les déficiences de l'esprit alle-

mand. On l'a assez souvent défini (dans la mesure où c'est possible) comme l'esprit de l'absence de frontières et de cloisons, de l'appel à l'illimité, au mouvement et au devenir. Tout cela est juste. Mais un tel esprit, s'il est par lui-même fécond dans la création d'œuvres musicales, dans certaines audaces extrêmes de l'expérience poétique ou de l'investigation métaphysique, n'est créateur de formes de vie que lorsqu'il lui est donné d'emprunter ailleurs des cadres précis, des méthodes directrices et la grande leçon de la reconnaissance des limites. On oublie trop que l'État prussien de Frédéric s'est organisé à l'exemple de l'administration française; que le droit allemand, au temps où il existait, devait davantage qu'aucun autre à la tradition romaine; que les chefs-d'œuvre de Gœthe, et même de génies plus germaniques, comme Hœlderlin, sont nés dans des esprits pénétrés de culture gréco-latine. Et Charles Andler a démontré tout ce que Nietzsche lui-même tenait de nos grands moralistes.

Laissés à eux-mêmes depuis quelques années, les esprits allemands ont enfanté le désordre et commençaient, avant la guerre déjà, à être pris de vertige. Sans doute, les petits bourgeois, — infiniment plus incultes et plus obscurs qu'en Occident, et qui sont les grands bénéficiaires du régime, pour l'instant — se satisfont-ils de la pseudo-philosophie et de la médiocre morale qui leur sont proposées. Ils ne font, en cela, que vivre dans la même confusion qui a toujours été la leur. Mais il en va autrement de ce qu'il faut bien appeler, malgré les illusions qu'à l'étranger on a trop souvent attachées à cette dualité, « l'autre Allemagne ». Celle-ci fut toujours secrète et n'eut jamais une influence prépondérante dans la vie collective. Alors que l'hégémonie française a coïncidé avec une période où l'élite française était pleinement reconnue, alors que la France puissante proposait à l'Europe ce que son esprit avait engendré de meilleur, une domination allemande, si elle parvenait jamais à s'établir, aurait toute chance de réduire au silence la meilleure Allemagne, qui continuerait à vivre, comme elle le fit par exemple sous Guillaume II, d'une sorte d'existence de catacombes. « Les intellectuels français ne savent pas ce que c'est d'être noyés, comme nous le sommes, dans le flot des anonymes », me disait un écrivain

allemand. Et certes, c'est une déplorable situation que celle des êtres de qualité dans le Reich actuel. Mais on peut se demander pourquoi les Allemands parvenus à une haute culture spirituelle ne sont jamais arrivés à exercer une suffisante action civilisatrice sur l'ensemble de leur peuple. L'histoire montrerait sans doute, mais c'est un très vaste problème, que l'intellectuel allemand a toujours tendu à se spécialiser, que chez lui-même, personnellement, le progrès est demeuré souvent tout intérieur et n'a opéré aucune transformation dans ses façons de vivre, de se comporter ; qu'il a rarement tenté de se donner à lui-même une éducation politique ; enfin, que l'élite sociale et l'élite intellectuelle ont vécu pendant de longues périodes sans contact entre elles. L'absence de toute éducation des femmes, et de toute influence féminine sur le monde intellectuel germanique, est un symptôme important et fatal de cette existence recluse des meilleurs esprits.

Cependant, il est imaginable que le poids même de la contrainte actuelle, la détresse économique, l'aveu enfin public des affinités du régime avec le stalinisme et la violence extrême que l'on tente de faire aux meilleures consciences obligent finalement les élites à sortir de leur isolement. Beaucoup de gens, qui se contentaient naguère de se désintéresser de la vie publique et de mener, en marge de tout, une existence sans contact avec celle de la nation, sont contraints aujourd'hui de constater que ce refuge leur échappe. Il y a plus d'Allemands qu'on ne croit qui souffrent vraiment au spectacle des bassesses quotidiennes, de la confusion morale dont nous parlions tout à l'heure et qui, surtout depuis les pogroms de novembre dernier et l'invasion de Prague, éprouvent une véritable honte. Tous les étrangers qui sont allés cette année en Allemagne et qui y avaient des amis ont pu recueillir à ce sujet d'émouvantes confessions. Et l'incohérence de la politique extérieure du Reich, ses reniements successifs depuis le pacte russe, ont dû aggraver ce malaise. On avait fini, dès l'hiver dernier, par comprendre que laisser faire, c'est être complice et prendre sa part de responsabilité. Ceux qui ont assez de culture et de clairvoyance pour rechercher les causes historiques des événements dont le spectacle les blesse et les désoriente se rendent compte que les entre-

prises de leurs chefs relèvent, avant tout, des erreurs où aboutit le germanisme lorsqu'il prétend vivre en vase clos.

Ce sont ces Allemands-là, très certainement, qui sont allés demander à Pascal, à La Rochefoucauld, à Vauvenargues ce que l'on a toujours attendu de l'humanisme français : une nette définition des conceptions morales et des relations entre les hommes, un art de vivre fondé d'abord sur le sens de la dignité humaine et de la valeur des personnes. Ce n'est donc pas le simple désir de se soustraire à la monotonie de la littérature officielle ni la nostalgie d'une culture européenne, dont ils savent que leur pays aussi a été tributaire, qui suffisent à expliquer la faveur que tant d'Allemands ont accordée, en ce moment précis de leur histoire, à nos classiques. C'est, plus profondément, le besoin de se référer à des principes plus stables, mieux définis que ceux, si vagues, si nébuleux et aptes à tout justifier, dont ils voient sous leurs yeux les terrifiantes applications.

Peut-on espérer que ces Allemands, qui éprouvent le désir de mettre fin au vertige général de leur peuple, parviennent un jour à être assez nombreux, assez conscients et assez courageux pour jouer un rôle effectif, quand l'heure sera venue de la réparation? C'est de la réponse à cette question que dépend en grande partie l'avenir de ce pays et de l'Europe. Mais il faut bien avouer que l'œuvre de destruction morale a atteint, dans le monde germanique, d'effrayantes proportions dont les premiers contre-coups se feront sentir, sans doute, par une prochaine démoralisation du pays, mais dont les lointaines conséquences pèseront longtemps sur la vie européenne. Il faudra, si l'Allemagne doit jamais reprendre rang de peuple civilisé, que ses élites acquièrent une conscience de leur devoir national qu'elles n'ont jamais eue, et qu'elles renoncent à cette passivité d'attitude qui les mène tantôt à suivre les agitations des masses triomphantes, tantôt à se confiner dans un isolement morose et gémissant.

ALBERT BÉGUIN

LES CONFLITS DU TRAVAIL AU XVIIIe SIÈCLE

Les patrons se plaignent : « les ouvriers leur font la loi ils s'invitent l'un l'autre à rompre tout frein d'obéissance » ; « ils ont la témérité d'aller dans les fabriques... et y font cesser par violences et mauvais traitements le travail » ; « les maîtres se trouvent dans la triste alternative ou d'abandonner les ouvrages par eux entrepris ou d'en consommer, et au delà, le prix en journées de compagnons ».

— Les ouvriers, de qui « la fortune faite par plusieurs maîtres excite la jalousie », se plaignent que les patrons les « asservissent », les « tiennent en esclavage » ; tandis que le manufacturier « est au-dessus des misères du monde et des remontrances des affligés », leurs familles restent « dévouées en captivité et sans aucune liberté au service d'(hommes) rebelles à la justice ».

— Le Français moyen note « le danger qu'il y a d'accoutumer les ouvriers à gagner beaucoup. Il leur paraissait doux de ne travailler que trois jours la semaine et d'avoir de quoi vivre le reste » ; « accoutumés à un gain illicite, (ils) ne veulent entendre parler de diminution ».

— Gouvernants et administrateurs, inquiets « pour la sûreté publique », condamnent « une insubordination réfléchie et combinée d'un bout du royaume à l'autre contre les ordres du roy » ; mais « il faut se dispenser autant que possible d'avoir de grandes contestations entre compagnons et maîtres. »

Ces doléances, leur style, à lui seul, les daterait : elles expriment, tout uniment, les inquiétudes, sans cesse renouvelées, du siècle qui prépara la Révolution.

Les conflits sociaux d'aujourd'hui exercent sur la vie, sur l'âme du pays une pesée dont la gravité nous étonne. C'est là leur seule nouveauté. Le Moyen Age connut des grèves sanglantes ; au XVIe siècle, des foules de travailleurs se soulevèrent ici et là contre leurs maîtres, ailleurs pour les huguenots, pour la Ligue, parfoispour le roi ; sans doute aussi, leurs souffrances furent-elles à l'origine de tant de séditions qui mettent des souvenirs de flammes et de sang dans l'histoire de nos provinces au XVIIe siècle. Les luttes ouvrières se déroulent dans une lumière encore plus nette, régulières, continues, de la fin de ce même siècle jusqu'à 1789.

I

La vie industrielle changeait de formes, de caractère. Colbert avait accru le nombre des corporations, consolidé leur structure ; il avait soumis leur activité à un code national de règlements et en avait confié la surveillance à un corps d'inspecteurs-fonctionnaires. Mais il les avait enfermées dans sa construction réglementaire avec les manufactures, nom commun donné soit à l'ensemble des fabricants d'une même ville, comme Sedan, Louviers, Elbeuf, soit à des fabriques privilégiées, dotées d'un régime spécial.

Ces manufactures passent habituellement pour avoir introduit en France un régime de l'industrie qui aurait libéré les travailleurs des anciennes contraintes des métiers : les patrons maîtres de leurs initiatives y auraient employé des ouvriers dégagés des hiérarchies et des obligations corporatives. En fait, au XVIIIe siècle, dans la plupart d'entre elles, le travail et les hommes restaient soumis à des règlements ou à des usages plus ou moins sévères. Aussi des corporations anciennes aux manufactures plus ou moins modernes, les rapports entre patrons et ouvriers, rarement libres comme ils le furent légalement à partir de 1791, étaient-ils très variés.

D'autant plus variés que, si des disciplines corporatives s'imposaient même dans des établissements peu faits en apparence pour les abriter, l'esprit qui avait pu animer autrefois les

vieilles corporations s'était évanoui. Une bonne et vieillotte imagerie représente la vie dans l'atelier d'autrefois comme une idylle : quelle qu'eût été jadis leur vérité, les couleurs en étaient déteintes, le dessin même faussé. Le progrès lent, mais continu des grandes entreprises, l'évolution de la société avaient divisé la masse des maîtres, noyau des organismes corporatifs. Un grand nombre d'entre eux étaient rejetés peu à peu dans une condition inférieure. Le nom d' « ouvriers », jadis commun à tous les fabricants, effaçait celui de compagnons et commençait à désigner une masse indistincte de salariés que leurs intérêts opposaient aux patrons.

Sans doute vivent-ils encore souvent sous le même toit. Mais la maison est divisée contre elle-même. Les statuts des métiers rappellent fréquemment que les valets doivent habiter chez leurs maîtres : c'est que les uns et les autres s'affranchissent de cette obligation. En 1781, à Nantes, les syndics des menuisiers se réjouissent comme d'un succès que leurs confrères n'aient plus à nourrir les compagnons ; quelques années plus tard, les jurés des perruquiers de la même ville vont arrêter à son domicile, en pleine nuit, un compagnon qui s'enfuit sur le toit en chemise, puis proteste contre le règlement, « puisque la loi du Prince et de l'Église n'empêche pas de coucher avec sa femme légitime ». En 1773, à Troyes, des compagnons emploient « menaces, voies de fait et autres moyens pour forcer les maîtres à leur donner les clefs de leurs maisons, des lumières dans leurs chambres, à changer la nourriture. » Il y avait trop souvent entre patrons et ouvriers incompatibilité d'humeur.

Moins bien armés que leurs maîtres, les ouvriers se défendent par l'association. Leurs compagnonnages, qui grandissaient depuis plusieurs siècles, étendent leurs réseaux, en resserrent et consolident les mailles au XVIIIe. Chacun sait ce qu'ils étaient. L'initiation, cérémonie pittoresque et compliquée, unissait en familles professionnelles les nomades du travail. Dans chaque ville du Tour de France, une *mère* leur ménageait un foyer : ils y devisaient à la veillée, y discutaient de leurs intérêts, y célébraient leurs fêtes. Un *premier en ville* les dirigeait. Un *rôleur* plaçait les nouveaux venus, souvent les déplaçait et les replaçait, d'autorité. Une correspondance

aux formes rituelles assurait leur solidarité à travers tout le royaume. Sociétés d'entr'aide et de perfectionnement, les compagnonnages deviendront, à contre-cœur, des organismes de combat. Leur force, accrue de pas mal d'intolérance, accrue de l'appui qu'ils trouvent auprès de leurs anciens frères devenus patrons, leur assure une puissance dont la pression, même, au besoin, la seule inertie ne connaîtront guère d'obstacles. Ils sont presque toujours, à la fin de l'ancien régime, les moteurs, en tout cas les modèles des groupements ouvriers dans leurs luttes.

II

Le XVIIIe siècle, pour ces conflits sociaux comme pour la crise de conscience observée par M. Hazard, commence peu après 1680, après la mort de Colbert, après ce quart de siècle qui fit le grand siècle.

Jusqu'à l'expérience de Law, dans la poussée confuse de ces luttes, trois vagues successives paraissent se détacher : vers 1688-1690, 1696-1699, 1706-1710.

En 1688, à Lyon, parmi d'autres métiers, les tailleurs se plaignent que les ouvriers « ne travaillent qu'autant qu'il leur plaît, sans considérer si l'ouvrage presse ou peut être différé ». A Darnetal, à Rouen, les compagnons ne veulent travailler qu'avec des membres de leur « jurande ».

— En 1696, à Darnetal encore, trois à quatre mille ouvriers, malgré l'intervention du gouverneur de Rouen, du premier président du Parlement, de l'intendant, « font fermer les fabriques... et demeurent tout un mois sans reprendre le travail » ; « les peines de la prison... n'arrêtent pas leur insolence, au contraire, il semble que cela l'ait augmentée ». A Paris, en 1697, les compagnons maréchaux obligent par la force leurs camarades « bien intentionnés de se joindre à eux... ils se transportent chez les maîtres et devant leurs boutiques, les menacent et leur font plusieurs insultes pour les engager à payer leurs ouvrages et journées sur tel pied que bon leur semble » ; deux ans plus tard, les chapeliers les imitent. A Tours, trois mille ouvriers et ouvrières en soie,

à Laval, sept à huit mille tisserands, à La Rochelle, à Dijon, des ouvriers de divers métiers inquiètent les autorités. A Lyon, l'intendant empêche des licenciements en 1697 ; en 1699, des boulangeries sont pillées. C'est à cette époque que se rapporte un texte de Boisguillebert : « L'on voit, dans les villes de commerce, des sept à huit cents ouvriers d'une seule manufacture s'absenter tout à coup et en un moment, en quittant les ouvrages imparfaits, parce qu'on voulait diminuer d'un sou leur journée, le prix de leurs ouvrages étant baissé quatre fois davantage ; les plus mutins usant de violence envers ceux qui auraient pu être raisonnables. Il y a même des statuts parmi eux dont quelques-uns sont par écrit et qu'ils se remettent de main en main... par lesquels il est porté que si l'un d'eux entreprend de diminuer le prix ordinaire, il soit aussitôt interdit de faire le métier ; et outre la voie de fait dont ils usent en ces occasions, le maître même s'en ressent par une défense générale à tous les ouvriers de travailler jamais chez lui : on a vu des marchands considérables faire banqueroute par cette seule raison qu'ils avaient été deux ou trois ans sans pouvoir trouver personne pour faire leurs ouvrages, quoiqu'il y en eût quantité sur le lieu, du même art, qui ne trouvaient point de maîtres. »

— De 1706 à 1710, à Paris, à Lyon, à Orléans, à Amiens, les patrons, mécontents du poids des impôts, usent du *lock-out* pour faire pression sur le gouvernement. Le contrôleur général Desmarets déclare : « Cela a l'air d'un esprit de révolte... je leur parlerai comme il convient ». A Orléans, où les ouvriers lui parlent « fort séditieusement » et menacent de revenir plus de trois mille, l'intendant oblige aussi les maîtres à leur donner du travail. A Lyon, chaque année a sa saison de troubles et des mesures militaires doivent y être prises pour assurer l'ordre plusieurs fois compromis. Dans maintes villes du Nord, de Bretagne, à Rouen, à Poitiers, en Languedoc, des désordres éclatent, auxquels prennent part des chômeurs. A Reims, les magistrats écrivent : « Nous ne serons plus maîtres d'empêcher que le peuple ne s'égorge et ne brûle les églises et les maisons, ainsi qu'il en a menacé hautement ». A Paris, à la fin d'octobre 1708, des bonnetiers licenciés vont à Versailles, au nombre de sept

à huit cents ; le contrôleur général, qui reçoit quatre délégués, leur « fait une réprimande sur une assemblée si nombreuse » et les « renvoie à Paris ». Au lieu de lui obéir, ils suivent le roi « sur son chemin de Marly » et il faut que le grand prévôt les disperse : ce cortège de grévistes n'était pas prévu à l'étiquette ! L'incident se termine, d'une façon normale pour le temps, par la convocation des maîtres chez le lieutenant général de police : ils s'y entendent intimer l'ordre de reprendre leurs ouvriers ; l'un d'eux « a l'insolence » de dire qu'il ne les ferait point travailler parce que le lieutenant de police « ne les payerait pas pour lui » ; il est envoyé séance tenante au Châtelet et ses confrères obéissent. Mais, au mois d'août suivant, des boulangeries sont pillées et, au cours de la répression, plusieurs personnes sont tuées.

De ci, de là, des grèves éclatent, s'éteignent, renaissent. L'opinion s'y habitue. Quand les avocats parisiens décident, en 1718, de ne plus plaider, le Régent s'exclame simplement : « Quoi ! ces drôles-là s'en mêlent aussi ! »

*
* *

Au cours de cette période, quelques faits ou séries de faits locaux méritent cependant une attention particulière.

La grève de la manufacture Van Robais, à Abbeville, en 1716, opposa une masse d'ouvriers à un seul patron. Les Van Robais étaient des protestants attirés de Zélande en France par Colbert ; ils avaient été expressément autorisés à pratiquer leur culte après la révocation de l'Édit de Nantes. Ils avaient créé un établissement modèle de draperie, célèbre dans toute l'Europe : de 1708 à 1710, ils avaient fait bâtir une manufacture où « rien n'offusque les regards, et la construction de tous les ateliers semble avoir pour unique but l'ornement ». Dans une même enceinte de mille pieds au carré, ils avaient réuni beaucoup de travailleurs d'une entreprise aussi concentrée qu'elle pouvait l'être en ce temps. On leur attribue, pour 1710, jusqu'à trois mille ouvriers, « du dedans » et « du dehors » : les grévistes, eux, parleront bien au nom de « trois mille habitants », mais aussi de « sept à huit cents familles », et la proportion normale, par rapport aux cent métiers à tis-

ser que devait avoir l'entreprise, donnerait de douze à quinze cents ouvriers et ouvrières.

Le culte pratiqué chez les Van Robais, leur privilège qui empêchait d'autres marchands d'ériger des ateliers suscitaient l'envie. Surtout, ils étaient des patrons très sévères. Déjà en 1684, leurs ouvriers avaient passé entre eux un contrat par devant notaire pour s'engager à se soutenir dans leurs discussions avec les Van Robais et leurs contremaîtres : un syndicat constitué autour d'un papier timbré ! En 1697, en 1707, en 1713, nouvelles difficultés.

En avril 1716, les ouvriers, exaspérés par le chômage et par des salaires insuffisants, se mettent en grève après des scènes violentes entre eux et Josse Van Robais. A la fin de mai, les Van Robais écrivent à l'intendant qu' « ils ne sont point en sûreté de leurs personnes et rien moins que maîtres de leur travail » ; « les ouvriers sortent à leur gré et travaillent quand il leur plaît ». Devant cette manière d'occupation, le subdélégué de l'intendant — le sous-préfet du temps — conseille aux Van Robais de laisser faire : alors Josse van Robais déclare qu'il ne « peut plus résister aux soucis et aux chagrins où ces gens-là le mettent » : « nous ne croyons plus pouvoir vivre avec eux dorénavant, ni maintenir l'ordre... » A la mi-juin arrivent deux députés du Conseil de Commerce, Godeheu et Gilly — celui-ci, un protestant de Montpellier — et les inspecteurs des manufactures de Rouen et d'Amiens. Après un commencement d'enquête, devant l'irritation croissante des ouvriers, on décida de « neutraliser » la manufacture : vingt-cinq dragons y furent installés ; personne ne devait « y rentrer sans avoir fait sa soumission ». Les députés du Conseil de Commerce et les inspecteurs élaborèrent un projet de règlement, destiné à mettre fin au conflit : il y était prévu que les fautes techniques des tisserands seraient jugées par les patrons, le contremaître et « quatre des plus anciens tisseurs de chaque boutique » (atelier) ; mais l'institution de ces délégués ne passa point dans le statut définitif qui fut approuvé en Conseil d'État au mois de juillet et devait mettre fin à la grève. Les ouvriers essayèrent de résister même à la décision royale. La police mit des semaines à arrêter des meneurs, qui changeaient de refuge chaque nuit et transmettaient des mots d'ordre fidèle-

ment suivis. A la fin d'août cependant, les ouvriers durent capituler. En septembre, l'ordre régnait à Abbeville. Ordre toujours précaire : en 1724, en 1738, en 1757, des escarmouches se produisent encore chez les Van Robais, qui, au dire des autorités locales, payent toujours mal leurs ouvriers.

Ce sont des luttes moins longues, mais plus fréquentes, qui agitèrent la draperie de Sedan. Quatre-vingts maîtres environ occupaient, dans la ville et les campagnes voisines, de dix à douze mille personnes. Le groupe des quatre cents tondeurs, étroitement solidaires et particulièrement indociles, pouvait à son gré arrêter le travail de toute « la fabrique » et causa maints conflits. En 1698, les ouvriers avaient imposé un tarif de salaires très avantageux pour eux. De 1712 à 1722, les tondeurs troublent six fois l'activité locale, inquiètent les autorités par l' « insolence et le mépris » avec lesquels ils reçoivent les ordres du roi, par les « mutineries », que le seul mot de « clock » (cloche), lancé même à l'improviste dans un atelier, suffisait à déclencher. En 1738, là encore éclatent des désordres : des « révoltés » sont mis en prison ; mais le Conseil de Commerce invite l'intendant à essayer de la conciliation. Et des conflits répétés agitent aussi, à Amiens, à Rouen, à Dijon, des métiers d'importance et de structure variées.

III

Mais il arriva que, dans la France entière, les conflits du travail se pressèrent en séries — en deux séries liées comme le couple inflation-déflation. Le système de Law, en effet, les suscita, de la manière la plus classique, comme l'appel d'un expérimentateur.

Les opérations du financier n'avaient ébranlé d'abord que les milieux des spéculateurs. Au cours de 1719, un certain émoi déjà semble se propager ; à la fin de cette année, la crainte de la dépréciation du papier, en mai 1720 le cours forcé provoquent les chocs psychologiques qui feront monter en flèche les prix des denrées et des salaires. En novembre 1719, les cordonniers, chez qui l'agitation durera huit à neuf mois,

demandent dès l'abord une augmentation de gages de 50 p. 100. En février 1720, « les compagnons de toutes espèces de métiers », des imprimeurs aux agents du nettoiement, réclament aussi des salaires plus élevés. En province, maintes villes subissent le même mouvement. Des conflits se suivent à Paris jusqu'au printemps de 1721. Il s'en produit encore de ci de là, jusqu'en 1723.

Une période d'euphorie avait succédé à la ruine de Law, en juillet 1720. A cette date, « personne effectivement n'a plus d'argent... » ; mais en juillet 1723, heureux temps ! « on ne voit que de l'or dans le commerce... on pèse les louis... et c'est un grand embarras. Il faut toujours avoir un trébuchet dans sa poche... » Les ouvriers prennent leur part de l'aisance générale : ils consomment, paraît-il, beaucoup de viande : ils pourraient faire « un bénéfice de deux tiers sur leur nourriture » ; « celui qui s'habillait autrefois de toile se sert à présent d'étoffes de laine et celui qui portait des sabots porte à présent des souliers » ; « le surcroît d'aisance des ouvriers les fait sortir de leur état, au grand préjudice de tous les autres sujets du roi, et mener une vie qu'à peine les bons bourgeois peuvent se permettre ».

Or, en cette fin de 1723, une stagnation complète des affaires se produit. La gêne règne partout : pendant le carême de 1724, « on ne pouvait faire ni gras, ni maigre à cause de la cherté de tout le vivre ». Pour donner à la production un nouvel élan, le Gouvernement entreprend une campagne de déflation. De février 1724 à décembre 1725, les espèces monétaires sont réévaluées cinq fois avant d'être enfin stabilisées en mai 1726 : l'échec de chaque tentative n'était-il pas dû à ce qu'elle n'était pas assez audacieuse? Le contrôleur général Dodun harcèle les intendants de belles affirmations : « Les matières premières que les marchands tireront du pays étranger leur coûtant un tiers de moins qu'elles ne coûtaient auparavant et celles qu'ils tireront de France étant aussi diminuées par vos soins, il doivent être en état de diminuer leurs ouvriers dans la même proportion. » Mais, dans le circuit au bout duquel se trouvait le salut, personne ne voulait entrer le premier : les marchands, surtout les détaillants, refusaient de vendre à perte — ce à quoi le ministre répondait de façon aussi topique

qu'inefficace — et les ouvriers ne voulaient rien entendre, parce que le coût des denrées ne baissait pas. Dodun fit emprisonner quelques détaillants parisiens ; on prétend qu'il aurait fait murer les boutiques des plus récalcitrants ; il fit acheter du bétail en Irlande, en Lorraine, en Allemagne, en Suisse ; il fut question de faire venir « cinq mille ou dix mille bœufs ou vaches de Hongrie » ; les bouchers vendant la viande à 14 sous la livre, le ministre fit ouvrir, par les soins du lieutenant général de police, quatre boucheries où on la vendit 7 sous. Dans certaines villes, les loyers furent diminués — à Versailles de moitié. Dodun et ses auxiliaires consacrèrent à leur œuvre un zèle admirable : « ce sont des diables d'hommes en fait de finances... il n'y a pas un petit coin de fraude qui ne soit fermé. »

Les résultats de ce méritoire effort furent extrêmement inégaux et, dans l'ensemble, médiocres. Les ouvriers, en particulier, défendirent énergiquement leurs salaires. Dans presque toutes les grandes villes, des conflits, plus graves ici, plus nombreux ailleurs, opposèrent les ouvriers aux maîtres, parfois même, en des manifestations violentes, aux autorités. A la campagne comme à la ville : en Auvergne, « il n'y a plus moyen de faire travailler la terre à ses frais et dépens » ; en Provence, « on a bien fait quelques exemples ; mais il n'en est arrivé autre chose que la désertion des paysans et des ouvriers » ; en Berry, « les exemples de sévérité que [l'intendant] a pu faire sur les journaliers n'ont fait que les rendre plus rares et plus chers ». A Paris, une dizaine de métiers se mirent en grève en moins d'un an. Ils se cotisaient, « bourcillaient et formaient des amas d'argent » pour soutenir les compagnons besogneux.

La grève la mieux connue est celle de ces bonnetiers à qui leurs maîtres avaient, une quinzaine d'années plus tôt, indiqué le chemin de Versailles. Cette fois, ils jouaient leur rôle pour leur propre compte. Ils étaient nombreux : quatre mille, dit l'avocat Barbier, et la police : deux mille. Un comité de grève de neuf membres ayant réparti entre eux les tâches de secrétaire, trésorier, messagers, etc. dirigeait le mouvement ; ces ouvriers avaient pris la précaution de s'installer dans l'enclos du Temple, où la

police ne pouvait pénétrer que sur un ordre exprès du gouvernement royal. De fait, le duc de Bourbon s'occupa de l'affaire et les « meneurs » furent bientôt arrêtés. Des interventions diverses — de curés protecteurs de la confrérie, de patrons fournisseurs de Sa Majesté ou de courtisans en vue — obtinrent leur libération au bout de quelques semaines. Les exemples ainsi faits ramenèrent un calme relatif.

Mais l'agitation ouvrière persista pendant plusieurs années. En 1727, elle se prolongeait encore dans quelques provinces et suscita parfois l'indulgence de grands administrateurs que l'expérience faisait revenir de sévérités antérieures : Bernage, intendant de Picardie en 1716 et rigoureux pour les ouvriers des Van Robais, devenu intendant du Languedoc, donne raison aux ouvriers de Carcassonne en 1727.

IV

La France jouit de la stabilité monétaire de 1726 jusqu'à la Révolution. Mais les conflits sociaux n'étaient pas déterminés par les seules fluctuations de la monnaie. Les rapports des maîtres et des ouvriers ne furent jamais, ni nulle part, entièrement libérés de toute fièvre : les périodes de calme ne furent que de précaires rémissions. A Paris, une cinquantaine de grèves et de différends collectifs éclatèrent dans les métiers les plus disparates. En province, les luttes entre producteurs troublèrent une soixantaine de villes, sans compter quelques campagnes, par des agitations d'une fréquence, d'une durée, d'une violence variables.

De toutes les professions, celle des papetiers témoigna le plus d'indépendance, et avec le plus de succès. Ses membres étaient encore répartis, au début du XVIIIe siècle, en groupes régionaux étroitement fermés — les papetiers de l'Angoumois ne se mariaient qu'entre eux — ils formèrent progressivement une manière de compagnonnage national. Leurs ateliers comprenaient généralement peu de monde ; mais

plusieurs étaient souvent groupés le long d'un même cours d'eau : aussi les ouvriers étaient-ils liés par une vie corporative aux disciplines strictes — leurs « modes » — qu'ils imposaient aussi à leurs maîtres. Les papetiers, par exemple, commençaient leur journée, de tradition, à une heure du matin : ils pouvaient aller ainsi dans l'après-midi, quand ils le voulaient, au siège de leur « confrérie », ordinairement commune aux « moulins » d'une même « rivière » ; vers 1725-1730, les maîtres papetiers d'Auvergne, Limousin, Angoumois voulurent ramener le début de la journée à trois heures : il y fallut bon nombre d'actes de l'autorité — y compris celle du roi — et une quinzaine d'années ; or, en 1772, les patrons de Thiers, pour faire des économies sur l'éclairage et le chauffage, dont le coût avait augmenté, voulurent commencer à travailler à quatre heures : les ouvriers se mirent en grève et, quand ils reprirent le travail, exigèrent et obtinrent le paiement des journées où ils avaient chômé. En 1732, l'intendant Trudaine, pour mettre fin à l'agitation des papetiers de Thiers, avait dissous leur confrérie : trois ans plus tard, après quelques grèves et emprisonnements de meneurs, les maîtres se cotisaient entre eux pour procurer de nouveaux objets de culte à la confrérie ouvrière maintenant reconnue et s'engagaient à payer une redevance annuelle pour la célébration de ses fêtes et réunions. Pendant le règne de Louis XVI, les maîtres-papetiers de Champagne n'osent pas appliquer les ordonnances : poursuivis, ils supplient les juges de ne pas divulguer leurs réponses par crainte des représailles de leurs ouvriers. « Cette troupe républicaine » n'agit qu'à sa guise et peut chanter ce refrain, reproduit par Henri Pourrat :

Si le roi savait
La vie que nous menons,
Quitterait son palais,
Se ferait compagnon.

Pour les papetiers et pour tous les ouvriers organisés, les grands moyens d'action étaient la grève, — plus couramment encore le boycottage, la « damnation » d'un atelier —, quand il le fallait, la « damnation » d'une ville entière.

Montpellier, Dijon, Toulouse, par exemple, en firent l'expérience : tous les compagnons d'un même métier « battaient aux champs » ensemble ; leurs chefs s'installaient aux environs, dans les villes ou les bourgades par où devaient passer leurs camarades du tour de France, et les mettaient en garde contre la ville « damnée » : au bout de quelque temps — un an et demi une fois, deux ans une autre, à Dijon — les maîtres capitulaient.

Les causes ordinaires de ces conflits étaient des questions de salaires (en 1789, un cahier de doléances réclame l'échelle mobile), de nourriture, d'heures de travail (mais les peintres et doreurs parisiens, habitués d'ailleurs à ces « cabales », se plaignent, en 1765, que les ouvriers « les forcent à les faire travailler jusqu'à dix heures et demie du soir pour en exiger une journée et demie »), le travail clandestin (notre « travail noir »), des privilèges corporatifs, le plus souvent encore l'embauchage (car le monopole de l'embauchage fut à l'ordre du jour dans toutes les villes de France pendant tout le XVIIIe siècle).

Dans leurs luttes, les compagnons témoignent d'un esprit de corps qui leur assure presque toujours la victoire. Les maîtres leur opposent bien des résistances individuelles ou locales, mais en ordre dispersé. Les tentatives d'action commune entre maîtres de diverses villes ne sont pas poussées bien loin. Les ouvriers en profitent et imposent leurs « lois ».

V

Une agitation sociale, sporadique, mais incessante a donc précédé la Révolution française : éclatant parfois en hautes flambées comme les séditions des ouvriers lyonnais en 1744 et en 1786, un même feu couvait dans tous les centres industriels, dans presque toutes les villes et jetait des lueurs tantôt sur un point, tantôt sur un autre du royaume. Cette agitation eut-elle une influence — et laquelle — sur l'ordre économique, sur la vie politique, sur le mouvement des esprits ?

Les conflits de travail révèlent, tout d'abord, le délabrement de l'organisation du travail. La royauté s'efforce bien pendant toute la première moitié du XVIIIe siècle de multiplier les corporations ; les artisans insistent plus longtemps encore pour s'y installer comme en des « secteurs abrités » : les vieilles communautés ne sont plus, en fait, que des groupements de maîtres ; elles sont incapables d'assurer l'accord entre patrons et ouvriers.

Est-ce donc une opposition de classes qui commence à poindre ? — Nullement. Les compagnons sont constamment sur le qui-vive ; ils luttent âprement pour défendre leurs intérêts. Mais leurs efforts restent cantonnés dans les cadres étroits de leurs professions. Les rites compagnonniques peuvent bien créer une certaine solidarité entre ouvriers de métiers divers ; ils ne vont guère jusqu'à susciter des luttes en commun.

Chaque métier ne voit que ses intérêts particuliers. Susceptibles à juste titre — le XVIIe siècle ne leur avait guère été favorable — les ouvriers s'accrochent à leurs privilèges avec raideur : eux aussi prétendent rester fidèles à la tradition corporative et sont tournés vers le passé plus que vers l'avenir. Ces perpétuels « révoltés » font souvent figure de réactionnaires. De fait, il ne semble pas que les compagnonnages aient pris la moindre part à la préparation de la Révolution. Celle-ci les combattra : c'est contre eux, plus que contre les corporations, que sera votée la loi Le Chapelier ; et les papetiers, en particulier, seront poursuivis sous la Convention parce que leurs « modes » retardent la fabrication des assignats.

En bataille contre leurs maîtres, les ouvriers n'ont donc pas pris part à l'action politique. Mais ils ont préparé le terrain où celle-ci a porté ses fruits. Condamnés à chaque instant par les autorités, les compagnons étaient en état de rébellion permanente ; dans la plupart des villes, les conflits du travail qui renaissaient périodiquement maintenaient les esprits en alerte. Le spectacle de l'autorité bafouée par les uns, critiquée par les autres n'était pas fait pour rehausser son prestige. L'agitation sociale a certainement contribué à ruiner la foi monarchique.

Elle a contribué à énerver le pouvoir lui-même. Celui-ci, d'un bout à l'autre du siècle, affirme un même principe : le maintien de la « sûreté publique » — auquel le temps qui passe donne des couleurs changeantes : Louis XIV l'applique avec fermeté aussi bien contre les maîtres que contre les ouvriers ; sous Louis XV, le gouvernement et ses agents ont, avant tout, le souci de faire rentrer les ouvriers « dans le devoir », mais sont manifestement débordés ; sous Louis XVI, l'autorité glisse des mains du roi : la tolérance officiellement accordée aux compagnonnages, après tant de condamnations, souligne, parmi bien d'autres traits, l'usure du pouvoir royal.

C'est là l'aspect le plus voyant de l'influence qu'exerçaient les conflits du travail sur l'évolution politique. Ils en exerçaient une autre, moins frappante, plus profonde, à la fois sur l'orientation générale du gouvernement et sur le mouvement des esprits. A partir de 1740 environ, la royauté peu à peu relâche, en même temps que la réglementation colbertiste, ses méthodes générales de contrainte et s'essaie à faire confiance à la liberté. C'est aussi le moment où s'affirme le progrès des idées nouvelles, par quoi, sans plus, on explique ordinairement les nouvelles dispositions du pouvoir. Des administrateurs, les Trudaine en tête, que suivront les Turgot, les Montyon, les Roland, font la liaison entre philosophes et économistes d'une part, politiques de l'autre. Or il se trouve que ces hommes ont tous été, à la tête de quelque généralité ou de quelque grand service, aux prises avec des difficultés surgies des conflits du travail. Il serait intéressant de préciser la part qu'eurent ces difficultés à leur conversion ou à leur formation, mais elle ne fait aucun doute. L'incidence des conflits économiques sur l'histoire politique, à une époque où l'on a étudié surtout jusqu'ici l'influence d'une philosophie comme désincarnée, illustre une fois de plus la complexe unité, dans leurs manifestations diverses, de l'action et de la vie des hommes et des sociétés.

ÉMILE COORNAERT

LA GUERRE EN EUROPE

LES INITIATIVES AMÉRICAINES

Ce sont les initiatives américaines qui ont principalement retenu l'attention au cours des premières semaines du mois de février. Les peuples de la vieille Europe ne restent jamais indifférents aux gestes du président Roosevelt, non seulement parce que l'hôte actuel de la Maison-Blanche s'est affirmé dès le premier jour de son arrivée au pouvoir comme un défenseur plein d'ardeur de la démocratie et de l'esprit de liberté, comme un partisan résolu de l'organisation de la paix sur la base du droit et du respect de l'indépendance de toutes les nations, mais parce qu'ils savent qu'en raison des immenses ressources des États-Unis le concours actif de ceux-ci est particulièrement précieux pour la création d'un ordre économique nouveau dans le monde. Nul n'a élevé la voix avec plus de force que M. Franklin Roosevelt pour condamner à la face du monde les régimes totalitaires, qu'il s'agisse du national-socialisme allemand ou du bolchevisme russe ; nul ne s'est prononcé en termes plus sévères au sujet du système d'autarcie qui constitue un obstacle insurmontable à toute féconde coopération financière et économique des pays civilisés, à tout retour à la prospérité générale par le développement des échanges. M. Roosevelt a recommandé à maintes reprises aux Républiques des deux Amériques de veiller à leur défense avec la plus grande vigilance contre toute contagion du nazisme et du communisme, contre les doctrines de dissolution nationale

et sociale qui ont fait tant de ravages sur notre Continent et qui, plus que toutes les autres crises révolutionnaires, menacent de faire perdre à l'Europe le rôle qui pendant des siècles et des siècles a été le sien dans l'épanouissement universel de la civilisation chrétienne.

C'est tout cela que l'on a présent à l'esprit lorsque M. Franklin Roosevelt fait entendre la grande voix de l'Amérique. On n'ignore pas que les États-Unis ont la ferme volonté, aussi longtemps que leurs propres intérêts ne se trouvent pas directement menacés, de rester à l'écart des conflits armés qui éprouvent si durement les autres parties du monde ; que les Américains, entièrement repliés sur leur propre terrain national, se désintéressent le plus souvent des rivalités qui dressent les uns contre les autres les peuples du vieux monde, des querelles qui s'expliquent surtout par la diversité des races, les passions religieuses, les contrastes parfois violents des différentes cultures, les manières de sentir et de penser qui sont le noble héritage, transmis de génération en génération, de plus de mille ans de glorieuse histoire. La mentalité américaine, absolument étrangère à tout cela, ne comprend pas de telles oppositions, de telles luttes, qui lui paraissent sans importance aucune devant le grand problème qui, pour les peuples comme pour les hommes, est celui de vivre. A la fois rudement réaliste et simplement idéaliste, avec un fond de sentiment religieux corrigeant ce qu'il peut y avoir d'âpre et de brutal dans la lutte pour l'existence, les Américains, uniquement préoccupés des réalités immédiates, arrivent par d'autres voies que nous à un même sincère attachement aux grands principes de démocratie et de liberté qui résument à leurs yeux, avec l'idéal chrétien, ce qui importe le plus à la dignité humaine.

Il faut s'en souvenir si l'on veut comprendre les initiatives actuelles du président Roosevelt et les apprécier en conscience à leur véritable plan moral et politique. Le chef élu de l'Union n'a jamais caché que tout en plaidant chaleureusement la cause de l'esprit de liberté contre l'esprit de conquête et de domination il avait l'inébranlable volonté de ne pas laisser entraîner son pays dans la guerre. Il n'a jamais caché non plus que les peuples du nouveau monde ne pouvaient demeu-

rer indifférents aux bouleversements tragiques se produisant ailleurs. Il fut un des premiers, de l'autre côté de l'Atlantique, à soutenir la doctrine de la solidarité nécessaire, du moins sur le plan moral, de toutes les nations de bonne foi et de bonne volonté en vue de l'organisation de la paix juste et durable. C'est ce qui fait que, du point de vue américain, il n'y a aucune contradiction entre la condamnation des régimes de force et d'oppression prononcée à plusieurs reprises avec éclat par M. Roosevelt et les démarches pressantes faites par lui auprès de M. Hitler et de M. Mussolini à l'heure où la catastrophe paraissait déjà singulièrement difficile à éviter ; entre la volonté de ne pas s'aventurer dans la guerre et le désir sincère de contribuer pourtant, dans la mesure du possible, à l'établissement d'une paix saine et honnête, sauvegardant l'indépendance dans la dignité de toutes les nations. M. Roosevelt apparaît aux yeux de ses compatriotes comme un apôtre de l'ordre démocratique, de l'esprit de liberté et de la paix fondée sur une loyale et large coopération internationale dans le domaine commercial et économique.

***

C'est à la lumière de ces constatations qu'il faut essayer de comprendre les initiatives de M. Roosevelt depuis le début des hostilités en Europe. On connaît celles qu'il prit en septembre 1938 et à la veille même de l'agression allemande contre la Pologne, qui échouèrent, ces dernières, comme tous les autres efforts déployés à ces heures graves en vue d'empêcher le pire, parce que, ainsi qu'il a été clairement établi par l'enchaînement des faits, le chancelier Hitler et ses conseillers étaient déjà résolus, quoi qu'il pût advenir, à anéantir la République polonaise comme ils avaient anéanti la République tchécoslovaque. Le premier geste du président des États-Unis depuis le début de la guerre fut son appel, la veille de la Noël, aux chefs des principales confessions religieuses. Son message au pape Pie XII, avec l'annonce qu'il accréditait un représentant, à titre personnel, près le Saint-Siège, préci-

sait toute sa pensée. M. Roosevelt soulignait qu'à cette heure aucun chef spirituel ne pouvait proposer à aucun chef de gouvernement un plan destiné à mettre fin à la destruction et à reconstruire le monde mais que, sans prévoir ni quand ni comment une action en faveur de la paix pourrait être entreprise, une heure sonnerait pourtant où cette tâche deviendrait possible. Dès lors, il estimait utile d'encourager une collaboration plus étroite entre tous ceux qui, dans le monde entier, ont un but commun, qu'ils représentent des religions ou des gouvernements. Il ajoutait : « Quand l'heure du rétablissement de la paix mondiale sur des assises plus sûres sonnera, il sera de la plus grande importance pour l'humanité et la religion que les idéaux communs s'affirment à l'unisson. » Telle est donc l'idée première : la pensée religieuse et la pensée politique se rejoignant, de manière à servir, au moment le plus opportun, un idéal commun de paix juste et durable. Cette préoccupation est légitime et respectable dans la mesure, bien entendu, où ceux qui n'auront point pris part à la guerre, ni consenti les cruels sacrifices que celle-ci exige, n'auront point le dessein de dicter la paix à ceux qui l'auront payée du meilleur de leur sang. S'adressant au Pape, le président des États-Unis constatait lui-même, nous l'avons dit, qu'aucun chef spirituel ne pouvait proposer à cette heure-là à aucun chef de gouvernement un plan destiné à mettre fin à la guerre et à reconstruire le monde, ce qui revenait, en somme, à écarter toute intention d'intervention, toute tentative de médiation. Depuis la Noël, la situation est demeurée telle que toute paix prématurée doit être exclue si l'on veut sincèrement fonder un ordre international équitable et stable, puisque l'agression soviétique contre la Finlande, étroitement apparentée à lacollusion germano-russe — car, tout comme l'agression allemande contre la Pologne, elle eût été impossible sans la connivence entre Berlin et Moscou — a achevé de donner à la guerre européenne toute sa signification.

Le 9 février, quand on a appris que le président Roosevelt avait décidé d'envoyer en Europe, principalement en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, le secrétaire d'État adjoint, M. Sumner Welles, avec mission d'étudier la situation, il y eut au premier moment un certain effet de surprise.

Déjà ceux qui, dans certaines capitales, spéculent sur la conclusion d'une paix de compromis, autant pour échapper eux-mêmes à la guerre que pour sauver le Reich d'une défaite qui marquera la fin de toute politique d'agression, affectaient d'y voir une initiative destinée à préparer le terrain à une médiation éventuelle. La déclaration écrite faite à la Maison-Blanche était pourtant assez nette. Elle précisait que M. Sumner Welles avait uniquement pour mission d'informer le président Roosevelt et M. Cordell Hull des conditions actuelles en Europe, et que le secrétaire d'État adjoint n'était naturellement pas autorisé à faire des propositions ou à prendre des engagements au nom du Gouvernement des États-Unis. Il était dit, en outre, que les déclarations qui lui seraient faites par des membres de gouvernements étrangers resteraient strictement confidentielles et seraient communiquées seulement au président Roosevelt et au secrétaire d'État, M. Cordell Hull, ce qui exclut la possibilité pour M. Sumner Welles de servir d'intermédiaire entre les belligérants en vue d'amorcer des pourparlers éventuels. Il est très naturel que le président des États-Unis, indépendamment des informations qui lui parviennent par la voie diplomatique ordinaire, tienne à avoir une vue d'ensemble de la situation de fait en Europe à l'heure présente, et qu'à cette fin il charge d'une mission personnelle un homme ayant la compréhension la plus large de la politique extérieure des États-Unis et qui est, au surplus, le principal collaborateur du secrétaire d'État américain. La mission de M. Sumner Welles rappelle celles que le président Wilson confia au colonel House au cours de la guerre mondiale et, tant qu'il s'agit d'information, et non de médiation ou de suggestions de paix avant toute décision militaire, les Alliés, qui savent qu'ils peuvent compter sur la loyauté de l'amitié américaine, sont en droit d'envisager avec confiance la visite de l'envoyé américain — lequel est assuré de trouver à Londres et à Paris l'accueil le plus cordial — et les résultats de l'enquête qu'il se propose d'entreprendre.

Il est vrai que l'annonce de la mission de M. Sumner Welles a été suivie dès le lendemain d'une nouvelle initiative, qui n'est certainement pas moins importante. Le Département d'État américain faisait connaître, par un communiqué offi-

ciel, qu'en raison des hostilités actuelles dans plusieurs parties du monde, des conséquences de ces hostilités pour toutes les nations neutres et du désir évident de celles-ci « d'une restauration éventuelle de la paix mondiale sur une base saine et durable pour toutes les nations », des conversations diplomatiques de caractère officieux avaient été engagées avec certains gouvernements neutres et seraient probablement continuées avec d'autres. Le communiqué faisait ressortir que ces conversations ne comportaient pas un plan ou des plans mais constituaient « une enquête préliminaire concernant la possibilité d'établir un système économique international sain et, en même temps, une réduction mondiale des armements ». Il était précisé, enfin, que des questions relatives aux hostilités actuelles n'entraient pas dans le cadre de ces pourparlers préliminaires qui, bien entendu, pouvaient être étendus aux problèmes économiques et au désarmement dans la paix future. Là encore on était donc en droit de considérer, à s'en tenir rigoureusement aux termes des déclarations officielles faites à Washington, que toute idée de médiation ou de pression à exercer en vue de mettre fin aux hostilités avant que la guerre ait abouti à sa conclusion logique, devait être écartée.

*
* *

Qu'il s'agisse de la mission d'information de M. Sumner Welles ou des négociations préliminaires avec les États neutres — à Washington on assure que les deux initiatives sont totalement indépendantes l'une de l'autre — il est bien évident qu'il est du plus réel intérêt pour la politique même de M. Roosevelt et l'influence qu'elle peut exercer sur le cours des événements qu'aucune équivoque ne subsiste au point de départ de l'action du président des États-Unis. Que les Américains et tous les neutres que la guerre place dans des positions souvent difficiles, alors surtout qu'ils n'ont pas la même conception de la neutralité, des droits et des devoirs que celle-ci comporte pour chacun d'eux, se préoccupent dès à présent de l'ordre financier et économique nouveau à fonder dans le

monde après le rétablissement de la paix, on ne saurait trouver à y redire. Du fait de l'interdépendance des intérêts, le retour à la prospérité est affaire de tout le monde. Aucun neutre ne peut plus ignorer, après les déclarations faites par M. Chamberlain et M. Daladier, que les Alliés envisagent à cet égard les solutions les plus libérales et que l'intime collaboration de la France et de l'Angleterre, telle qu'elle est établie dans tous les domaines, découvre les plus sûres perspectives pour une coopération internationale féconde, à l'abri de tous les risques auxquels expose l'autarcie. Dans cet ordre d'idées, comme dans celui de la politique pure, les aspirations et les intérêts de tous les peuples libres se confondent avec ceux des Alliés. La paix qui naîtra de la victoire ne saurait décevoir les neutres sous ce rapport. Mais cette paix, tout esprit sincère le conçoit aisément, c'est à ceux qui ont pris les armes pour la défense du droit et de la liberté de tous qu'il appartient de la mériter et de la gagner.

Il ne saurait y avoir de malentendu sur ce point. Personne ne songe à contester aux neutres le droit absolu de rester à l'écart des hostilités, de faire preuve de la plus grande patience en présence des menaces allemandes et des brutales pressions exercées par les puissances de proie sur les faibles et les petits. Chacun est juge de son devoir envers lui-même et envers les autres et seul maître de son destin. Mais nul n'a le droit d'oublier que la politique de neutralité considérée dans son ensemble, quels que soient la finesse et le souci des nuances avec lesquels elle est pratiquée, a eu une lourde part de responsabilité dans la faillite de la sécurité collective, faillite qui a rendu possibles les coups de force successifs du Reich et qui a conduit à la guerre actuelle. Si la France et l'Angleterre n'avaient pas pris les armes pour s'opposer avec tous leurs moyens à l'impérialisme hitlérien, les nations qui ont reculé devant les sacrifices exigés de tous par le système de la sécurité collective, lequel constituait le fondement de la politique de la Société des Nations, seraient aujourd'hui asservies à la « protection » allemande et connaîtraient peut-être le sort de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de la Pologne. C'est là, en toute équité, ce qui assure aux deux grandes démocraties occidentales le droit incontestable de poursuivre la lutte

jusqu'à ce que leurs buts de guerre et leurs buts de paix — la paix juste et durable mais avec des garanties matérielles et positives — soient atteints, et c'est ce qui doit incliner les neutres, pour la sauvegarde de leur propre avenir et quel que puisse être leur désir de voir hâter la fin des hostilités, à ne point favoriser directement ou indirectement n'importe quelle manœuvre dans le sens d'un compromis qui assurerait définitivement au Reich le bénéfice de ses coups de force, laisserait subsister les problèmes européens dans toute leur complexité et créerait pour l'avenir un danger d'ordre général dont la neutralité la plus stricte ne sauverait pas les faibles et les petits.

C'est la pure raison qui a inspiré le field marshall lord Milne quand il a écrit « que faire la paix avec l'Allemagne avant de l'avoir vaincue est chose inconcevable ». Lorsque le ministre de la Propagande du Reich, M. Goebbels, déclare qu'il ne saurait être question de faire des concessions au sujet de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de la Pologne, on est fixé avant toute enquête de M. Sumner Welles à Berlin sur ce que serait la paix avec l'Allemagne si l'hitlérisme n'était pas préalablement anéanti. Au surplus, l'accord commercial germano-russe, signé le 11 février à Moscou et qui, s'il devait produire tous ses effets, marquerait en réalité le début de la colonisation allemande des plus riches régions de la Russie soviétique, doit faire comprendre aux moins avertis que le nazisme allemand et le bolchevisme russe sont associés pour l'asservissement de l'Europe et la domination du monde, pour imposer aux peuples une tyrannie abominable qui porte en elle le germe de la destruction de toute civilisation.

ROLAND DE MARÈS

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

LES POSSIBILITÉS MILITAIRES DES ÉTATS BALKANIQUES

DIFFÉRENTES de race, de langue, de religion et de tendances et animées, les unes envers les autres, de rivalités séculaires mais juxtaposées, sans frontières naturelles bien marquées, dans une contrée qui semblait destinée par la nature à constituer le domaine d'une seule grande puissance, les nations qui peuplent la péninsule balkanique ont un certain nombre de caractères communs qui, bien que géographiques, économiques et politiques, influencent sérieusement leurs possibilités militaires [1].

Tout d'abord, dans la partie centrale, les zones d'habitat se ressemblent : le sol est, dans son ensemble, tourmenté, compartimenté, assez pauvre. Les voies de communication sont rares et médiocres. Quelques grandes vallées seulement ouvrent des voies faciles à travers la contrée. Ces conditions favoriseraient la résistance, en face d'une agression. En particulier, les mouvements rapides des formations blindées y seraient souvent impossibles.

D'autre part, adonnés à l'agriculture, isolés à l'extrémité de l'Europe et tenus longtemps en dehors des grands courants de la civilisation, ces pays sont tous venus tardivement à l'industrie.

1. La Hongrie, pays danubien et non balkanique, a été, dans cette étude, réunie aux autres états de la péninsule, parce que, politiquement, son sort est étroitement lié au leur.

Leurs moyens de fabrication, encore au premier stade de leur développement, les ont laissés loin en arrière des grands États, du point de vue de la production des engins de guerre modernes : avions, chars, D.C.A. et anti-chars. Tous ont besoin, pour donner à leur armée la puissance que confère le matériel perfectionné, de faire appel au concours de l'étranger. Mais leurs finances n'offrent que des ressources limitées et, de ce fait, leurs armées sont loin, pour la plupart, de posséder la valeur qu'elles pourraient avoir si elles étaient dotées d'un armement à hauteur des progrès récents.

Leur production se rapportant presque exclusivement à la culture et à l'élevage, tous ont besoin de trouver des débouchés pour tirer de leurs exportations les fonds nécessaires à leur développement national. Or l'Allemagne est la puissance la plus intéressée à absorber ces ressources alimentaires dont elle manque partiellement et aussi la mieux placée pour procéder à des échanges avec les peuples de la péninsule, puisque la plupart des voies de pénétration qui intéressent celle-ci sont ouvertes par le Danube. Ainsi les États balkaniques sont liés économiquement au Reich. Ils lui vendent leur blé, leur bétail, leurs porcs et reçoivent de lui, en échange, des produits manufacturés, des machines et parfois des armes. Leurs richesses minières — pétrole de Roumanie, cuivre de Yougoslavie — sont aux mains de sociétés étrangères, pour la plupart anglaises et françaises. Actuellement, les alliés s'efforcent de détourner à leur profit les courants commerciaux qui permettent à l'Allemagne de se ravitailler.

Mais cette contrée se trouve interposée entre les grandes puissances continentales et des objectifs d'une immense valeur : les côtes et les ports de l'Adriatique et de la mer Egée et les Détroits, qui ouvrent à la fois les accès de la Mer Noire vers la Méditerranée et la civilisation occidentale et la voie la plus directe de l'Europe Centrale vers l'Asie. Aussi toute l'histoire des Balkans a-t-elle pour trame les compétitions de la Russie et de l'Autriche puis, plus récemment, de l'Italie et de l'Allemagne, désireuses de tirer parti de la faiblesse, jadis proverbiale, de la Turquie et de la division des éléments balkaniques, pour étendre leur domination vers ces rivages privilégiés.

Enfin ces nationalités présentent encore un trait commun :

elles ont toutes une ardente volonté d'indépendance qui pourrait peut-être, sur des menaces d'annexion provenant d'une grande puissance, les amener à modifier profondément leur ligne politique traditionnelle.

Ainsi, le potentiel guerrier des cinq peuples balkaniques doit être considéré sous deux angles distincts : en cas d'hostilités les dressant les uns contre les autres, ils sont, pour la plupart, grâce aux solides qualités de leur race, capables d'un effort extrêmement énergique ; mais, en face d'une agression provenant d'une grande puissance, en particulier de l'Allemagne ou de celle-ci associée à l'U.R.S.S., ils se trouveraient, à cause de l'insuffisance de leur armement, dans un état d'infériorité que ne compenseraient qu'imparfaitement la difficulté de leur sol et la valeur individuelle de leurs soldats.

Roumanie. — Sur les dix-neuf millions d'habitants qui peuplent la Roumanie, 18 p. cent appartiennent à des minorités : 8 p. cent sont Hongrois, 4 p. cent Allemands, 4 p. cent israélites, 2 p. cent Bulgares. On compte, en outre, des Russes, des Ukrainiens et des Turcs. Les trois quarts de la population sont formés d'agriculteurs et un quart d'ouvriers et d'hommes de professions diverses.

Ce sont les acquisitions de territoire postérieures à la dernière guerre qui ont donné à la Roumanie des régions industrielles : la Transylvanie et le Banat oriental. Comme matières premières, le sol roumain fournit du charbon, du fer, des gaz naturels. La houille blanche est abondante. Cependant la richesse principale est le pétrole. Sa production annuelle est de 7 à 8 millions de tonnes. La consommation du pays absorbe un cinquième de cette quantité ; le reste est exporté. Les usines sidérurgiques assurent la consommation normale du pays en fonte et presque complètement en acier.

La Roumanie est grande productrice de blé : la récolte s'est montée en 1937 à 3.700.000 tonnes, dont un million a été consacré à l'exportation.

Grâce à ses capacités d'exportation, la Roumanie a une balance commerciale favorable. La différence a atteint dix milliards de leis en 1937.

En résumé, on peut dire que, bien que manquant de capitaux,

la Roumanie voit son équilibre sensiblement assuré au point de vue économique.

Ce pays dispose de trois millions d'hommes mobilisables, dont un million seulement peuvent être appelés sous les drapeaux, faute d'armes et de matériel pour en équiper davantage.

En temps de paix, l'armée comprend 22 divisions, 3 divisions de cavalerie, 4 brigades de chasseurs.

Depuis le mois d'août 1939, la mobilisation a été complètement réalisée, grâce à des appels successifs de réservistes. Toutes les forces du temps de paix ont été portées à l'effectif de guerre et des unités de formation ont été mises sur pied. L'effectif total atteint un million d'hommes.

A l'aide de cette nombreuse main-d'œuvre militaire, d'importants travaux de fortification ont été entrepris : la ligne du roi Carol barre les lignes de pénétration venant de Hongrie. D'autres positions permanentes sont en cours de construction en Bessarabie, face aux frontières soviétique et polonaise.

Jusqu'à ces dernières années, l'armement des unités était de type ancien. Un programme décennal, portant sur la période de 1935 à 1945, puis étendu sur 14 ans, a été adopté. Il est en cours de réalisation. L'infanterie possède des armes individuelles en abondance, mais les engins anti-chars sont encore peu nombreux. Le matériel de l'artillerie, naguère encore très disparate, s'est amélioré ; mais la D.C.A. est insuffisante. Il n'existe qu'un seul régiment de chars. Des commandes ont été passées à l'étranger pour assurer la création d'un second régiment. Les unités motorisées sont embryonnaires. En 1938, l'aviation était encore composée d'un petit nombre d'appareils de modèles périmés. Depuis 1939, 250 avions de première ligne sont en service. Le soldat roumain est vigoureux, sobre et brave.

Yougoslavie. — Bien que pays essentiellement agricole, la Yougoslavie possède dans son sous-sol des minerais de grande valeur, tels que le cuivre, l'étain et le plomb mais elle ne dispose que d'une industrie réduite. Ses ressources en charbon ne lui permettent pas de suffire à ses propres besoins. Elle ne peut fabriquer toutes les armes qui lui sont nécessaires.

Avec une population de quinze millions d'habitants, le nombre de ses hommes mobilisables dépasse un million.

Pendant l'automne 1939, la Yougoslavie a mobilisé 450.000 à 500.000 hommes. Mais ce chiffre excédait ses possibilités en équipement et en armement. Une partie de ces effectifs a été libérée pendant la période d'hiver et de gros efforts sont faits actuellement pour augmenter les ressources de toute nature en vue de pouvoir habiller et armer, dans de bonnes conditions, le même nombre de soldats.

En temps normal, le service actif est de dix-huit mois. Les effectifs se montent à 120.000 hommes, répartis en six armées, qui ne sont en fait que de gros corps d'armée et qui comprennent au total 17 divisions d'infanterie, 2 divisions de cavalerie, un bataillon de chars et 3 régiments de D.C.A.

Sur le pied de guerre, chaque armée comporterait 5 divisions, ce qui porterait le nombre de ces grandes unités à un chiffre compris entre 25 et 30. Les armes anti-chars sont en petit nombre. L'aviation comprend 400 à 500 avions de bombardement et de chasse, dont 230 seulement sont modernes.

La Yougoslavie a élevé sur ses frontières d'importantes lignes de fortification. Les travaux ont été fortement poussés pendant l'hiver. Le soldat yougoslave a donné d'éclatantes preuves de sa valeur au cours de la dernière guerre.

Les tendances concernant les autonomies régionales risquaient, voilà quelques mois encore, de nuire à l'unité et à la cohésion nationales. Mais, en présence du danger menaçant l'indépendance du pays, un sérieux mouvement d'union se dessine.

Grèce. — La Grèce a une population de sept millions d'habitants. Son sol ne lui permet pas de se suffire à elle-même au point de vue alimentaire. Comme, d'autre part, elle manque de charbon et de pétrole et doit importer une forte proportion de produits manufacturés, elle a dû développer surtout certaines cultures dont les produits se prêtent à une exportation fructueuse, telles que le tabac, le raisin, l'olivier. Elle importe plus d'un tiers de sa consommation en blé et en viande.

Son sous-sol renferme d'importantes richesses minérales encore mal exploitées : fer, pyrites de fer, lignite, bauxite, chrome, nickel et plomb.

En 1938, les importations ont dépassé 14 milliards de

drachmes et les exportations 10 milliards. La balance commerciale est donc déficitaire.

En temps de paix, la durée du service militaire obligatoire est de deux ans. Les effectifs de paix, qui se montent à 90.000 hommes, sont groupés en 14 divisions d'infanterie formant 5 corps d'armée, une division de cavalerie et des unités de réserves générales.

Les hommes mobilisables instruits s'élèvent à 600.000 environ. Mais les ressources en armement et en équipement ne permettent pas d'en mobiliser plus de 350.000. Les chars font presque complètement défaut. Les ressources en aéronautique se montent à une centaine d'avions de première ligne.

Hongrie. — La population de la Hongrie est de neuf millions d'habitants.

Elle exporte une assez forte proportion de sa récolte de blé. L'élevage est également pour elle une importante source de revenus.

Depuis quelques années, l'industrie de la Hongrie a pris un essor très marqué, bien que la perte du Banat lui ait enlevé une partie de ses ressources en matières premières. Elle possède des gisements de pétrole importants, sur lesquels une vingtaine de forages sont en exploitation. La production de naphte lui fournit 60 à 75 p. cent de sa consommation et est susceptible d'un accroissement sérieux.

L'organisation militaire est en pleine transformation. L'armement, qui n'a pas été renouvelé depuis la dernière guerre, est assez disparate. Les contingents, jusqu'à la classe 1930, n'ont reçu aucune instruction militaire. Depuis un certain temps, tous ces réservistes non instruits sont appelés pour trois mois et reçoivent une formation sommaire.

En temps de paix, le service est obligatoire et sa durée est de trois ans. Les effectifs sont de 90.000 hommes environ, répartis en 8 corps d'armée et 2 brigades de cavalerie. Il existe un groupement moto-mécanisé et un certain nombre de brigades de chasseurs, à qui incombe la garde de la frontière.

En temps de guerre, l'armée hongroise serait forte de 200.000 à 300.000 hommes, avec lesquels les 8 corps d'armée seraient portés sur le pied de guerre. Les réserves générales compor-

teraient trois régiments d'artillerie lourde, deux bataillons de chars. L'aviation comprend environ 400 appareils.

Bulgarie. — La Bulgarie a une population de six millions d'habitants.

Sa production agricole lui permet non seulement de subvenir à ses besoins, mais aussi de céder du blé à l'Allemagne.

Son industrie prend un sérieux développement, avec l'aide du Reich, qui lui fournit les machines. Elle tire de son sous-sol du charbon, mais en quantité insuffisante pour sa consommation. Le pétrole lui fait défaut. Elle exploite des mines de cuivre, de plomb, de zinc et des gisements de bauxite. Elle possède des ateliers d'aviation.

L'Allemagne a fait à la Bulgarie et lui fait encore de nombreux envois d'armes, de munitions et d'avions. Elle lui fournit aussi des instructeurs militaires.

Ce pays est en pleine période de réarmement.

La durée du service obligatoire y est de deux ans. En temps de paix, les effectifs sont de 35.000 officiers et militaires de carrière et 50.000 appelés environ, soit, au total, 90.000 hommes. Ces ressources sont réparties en : 4 armées, correspondant respectivement à un de nos corps d'armée, 10 divisions d'infanterie et 2 divisions « rapides ».

En temps de guerre, les effectifs seront au moins de 500.000 hommes, dont 350.000 pour l'armée d'opérations, 20.000 pour l'armée de l'air, 10.000 pour la marine, le reste formant des détachements régionaux.

La Bulgarie est celle des nations balkaniques qui, grâce à l'aide de l'Allemagne, est la mieux dotée en matériel moderne. Elle possède de nombreux chars, une bonne artillerie, des canons anti-chars et de la D.C.A. Son aviation comprend 550 appareils environ, dont 300 de première ligne.

Conclusions. — On ne peut parler, jusqu'à aujourd'hui, du potentiel balkanique : on est tenu de considérer à part la puissance militaire de chacun des États existant dans la péninsule, puisqu'on ne peut savoir sous quelle forme se grouperaient, au moment d'une crise générale, ces pays naguère ennemis et susceptibles de se réconcilier devant une menace commune.

Il n'est pas douteux que, s'ils demeuraient divisés, la résistance de chacun d'entre eux à une agression allemande ou germano-soviétique serait de courte durée. Au contraire, s'ils parvenaient à se réunir en un bloc cohérent, leur coalition serait capable, grâce à la difficulté du terrain, à la faible densité des voies de communication et aux qualités de ces races de montagnards et de paysans, d'arrêter longtemps un envahisseur et de lui immobiliser des forces importantes, surtout si les achats d'armes faits à l'étranger leur permettaient de doter leur armée d'un matériel moderne suffisamment abondant.

Du 15 janvier au 15 février, la situation sur le théâtre d'opérations occidental n'a subi aucun changement. Les armées allemandes sont toujours concentrées face à la Hollande, à la Belgique, au Luxembourg et à la France, de la Moselle au Rhin, dans un dispositif à peu près identique à celui qu'elles ont réalisé au début de novembre dernier.

L'activité des éléments de contact, sur les fronts de la Sarre, de la Blies et de la Lauter, a été fortement ralentie par le froid et la neige dont cet hiver, particulièrement rigoureux, se montre prodigue. Aucun incident ne mérite d'être mentionné de ce côté.

Toute l'attention a été attirée par le redoublement de violence de la lutte en Finlande.

Comme on pouvait le prévoir, sur l'océan Arctique et le long de la frontière orientale, les opérations, entravées à la fois par la rareté des voies de communication et par l'abondance des chutes de neige, se sont à peu près arrêtées. Sur cet énorme périmètre, quelques détachements des deux partis, complètement isolés, se font vis-à-vis. On ne signale, de ce côté, que le va-et-vient de patrouilles se livrant à des harcèlements sur les flancs ou les derrières de l'adversaire.

Dans la région immédiatement au nord du lac Ladoga, des engagements assez confus se déroulent depuis plus d'un mois et, à la date du 15 février, ils n'avaient pas encore abouti à une conclusion. Depuis le 17 janvier, un détachement soviétique est encerclé au nord-ouest de Pitkaranta, sur les bords mêmes du lac. Les Russes ont essayé de le dégager à l'aide d'une offensive

venant de la frontière, dirigée du nord-est au sud-ouest et cherchant à prendre en flanc les troupes finlandaises : elle a été enrayée. Les éléments rouges coupés de leurs gros ont tenté en vain plusieurs sorties pour rompre l'investissement. Les combats se poursuivent toujours de ce côté.

C'est dans l'isthme de Carélie que la lutte, très dure depuis deux mois et demi, a pris soudain l'ampleur et la violence d'une grande bataille de rupture.

Dans la matinée du 11 février, l'état-major soviétique a lancé sur tout le développement de la ligne Mannerheim, et même sur ses deux flancs, des attaques puissantes, préparées par des tirs d'artillerie très nourris, et qui ont été poussées à fond. Pour livrer ce nouvel assaut général, les Russes ont certainement amené dans l'isthme de nouvelles grandes unités, probablement cinq divisions fraîches.

Les attaques d'ailes ont eu lieu : l'une, celle de gauche, sur la glace du golfe de Finlande, vers Koivisto, l'autre, celle de droite, sur la glace du lac Ladoga, en direction de Taipale. Malgré une préparation d'artillerie de quatre heures, toutes deux ont été brisées par l'artillerie finnoise, qui garnit le rivage du golfe de Finlande ainsi que les promontoires et les îles de la côte ouest du lac Ladoga.

Au centre, l'effort principal des assaillants s'est porté contre les abords de Summa et l'intervalle entre Muolajœrvi et le lac Vuoksi, c'est-à-dire légèrement à l'ouest de la partie centrale de la position, dans une zone où les seuls obstacles naturels sont des marais, actuellement gelés. Dans ce secteur d'une cinquantaine de kilomètres, les Russes, qui avaient mis en action plus de 150 chars, dont un certain nombre de chars très lourds apparaissaient pour la première fois, ont pris pied, en plusieurs points, dans les positions de la défense.

Les Finlandais ont réagi très vigoureusement : pendant la nuit du 11 au 12, ils ont contre-attaqué sur toutes les parties du front où l'ennemi avait pénétré. Certaines de ces contre-attaques ont réussi à rejeter l'assaillant. Sur d'autres points, les défenseurs ne sont pas parvenus à reprendre possession du terrain perdu.

Le 12, les attaques soviétiques ont continué avec la même violence dans la région de Summa, et, plus à l'est, entre Muolajœrvi

et le lac Vuoksi. Toutes ces attaques ont été repoussées. Mais, sur le fleuve Taipale, les troupes rouges ont pu s'emparer de quelques fortins et casemates.

Dans la nuit du 12 au 13, les Finlandais ont exécuté des contre-attaques, aux environs de Summa et Muolajœrvi. Ces cations ont permis aux défenseurs de réoccuper une partie de leurs positions initiales, dans la zone centrale de l'isthme.

Dans la journée du 13, les Russes ont recommencé leurs attaques : à l'est de Summa, ils ont réussi de nouveau à s'emparer de quelques fortins de première ligne mais ils ont été arrêtés par les feux provenant des ouvrages situés plus en arrière. Au cours de ces combats, des corps à corps extrêmement violents se sont produits.

Le 14, l'effort des Russes paraît s'être employé à élargir la brèche faite la veille dans la première position finnoise. Leur pression a été particulièrement violente dans les régions à l'est de Summa, entre cette localité et le Vuoksi. Ces assauts ont échoué. Les rouges, attaquant en vagues multiples et pressées, ont subi des pertes considérables.

Le 15 enfin, cinquième jour de cette dure bataille, les troupes soviétiques ont recommencé leurs tentatives pour briser le centre de la ligne Mannerheim entre Summa et le lac Vuoksi. Cette fois, ils sont parvenus à prendre pied dans la position. Le soir de ce même jour, les assaillants étaient maîtres de toute la partie centrale de la première ligne finlandaise.

Les défenseurs ont reporté leur défense sur la seconde ligne qui doit se trouver à quelques kilomètres en arrière de la première. Les Russes ont été arrêtés par les feux partant de cette deuxième position. Ils n'ont d'aucune façon pu exploiter leurs succès.

Ainsi une grande bataille était en cours, le 15 février, sur cette position fortifiée qui barre le chemin direct menant vers Viipuri, Helsinki et la riche région côtière du golfe de Finlande.

Les résultats obtenus par les attaques soviétiques, appuyées par un immense matériel, s'expliquent facilement. Il est vraisemblable que les bombardements d'artillerie lourde poursuivis pendant dix jours consécutifs ont réussi à démolir un certain nombre de fortins et de casemates. Ceux-ci, dès qu'ils n'offraient plus un abri sûr contre les projectiles, n'étaient plus défendables

et il n'est pas surprenant que les assaillants s'en soient emparés. On ne doit pas en conclure que la défense finlandaise dans l'isthme de Carélie se trouve, dès maintenant, compromise. Entre les premières lignes de la position Mannerheim et Viipuri, sur une profondeur de trente kilomètres, il existe plusieurs positions successives. La perte d'une bande de terrain de quelques kilomètres de profondeur ne présente donc pas une importance grave.

Les Russes qui gaspillent sans compter les hommes et le matériel ont laissé, sur le terrain de combat, de grandes quantités de morts et de chars détruits. Dans cette dure bataille d'usure, les Finlandais aussi ont dû éprouver des pertes. L'issue de la lutte engagée dépendra de la réponse que les événements donneront à la question suivante : « L'Etat-Major finlandais dispose-t-il des effectifs voulus et des munitions indispensables pour alimenter la bataille, assurer les relèves et combler les vides creusés par le bombardement ennemi et par des combats prolongés de la plus grande violence ? »

GÉNÉRAL J. BROSSÉ,
du cadre de réserve.

PARIS...
d'hier et d'aujourdhui

AUX SABLONS

On veut bien parfois s'étonner de la place modeste que tient, dans ces petites chroniques, le nord-ouest de Paris. C'est que ces « beaux quartiers », bâtis plus tard encore que l'entour des Invalides dont nous parlions récemment, n'ont pas eu, comme lui, la chance de se peupler vite de demeures ou de scènes historiques. Il y faudra revenir environ l'an 2200.

Et, par exemple, la plaine qui s'étend, sur la rive droite de la Seine, au nord-ouest du bois de Boulogne est connue au temps des Mérovingiens. C'est alors la villa royale de Clippiacum (Clichy) où le bon roi Dagobert épouse Gomatrude — à moins que ce ne soit à Reuilly. Puis on ne la retrouve guère que quatre siècles après, divisée en villages : Clichy, Courcelles, Villiers, Neuilly au bord du fleuve ; en arrière : Batignolles, Monceau, les Ternes, le Roule, et, jusqu'au XVIIIe *siècle, c'est un terroir de laboureurs semé de quelques châteaux dont il faudra reprendre l'histoire tout à part.*

Vers 1750, *la partie du village de Villiers-la-Garenne — Neuilly n'est que hameau — qui se trouve près du Bois possède ses grandes voies actuelles : la nouvelle route de Saint-Germain (nos avenues de la Grande-Armée et de Neuilly), l'ancienne route (rue du Faubourg-Saint-Honoré et avenue des Ternes à Paris, avenue du Roule à Neuilly) et la route de la Révolte (boulevards Pershing, de Dixmude, etc.). Au nord-est s'élève le château des Ternes (celui qui subsiste, rue Bayen), transformation d'un manoir médiéval dont la « tour des Sablons » commandait les chemins proches. La Croix des Sablons se dresse au carrefour de la Révolte (la place Galliéni, que nous appelons souvent, à cause du monument de Bartholdi, le « ballon des Ternes », voire « le vaporisateur »). J'oubliais que c'est près de là que le héros de la* Rôtisserie de la reine Pédauque, *M. d'Astarac, avait son château.*

Les Sablons eux-mêmes s'étendent de l'Étoile jusqu'à quatre cents mètres de la Seine, entre les deux routes de Saint-Germain. C'est, leur nom l'indique, une plaine aride, don de la Seine comme les sablons

de la Cité, du quai d'Orsay et de Passy. Louis XV en a racheté à quatre-vingt-un propriétaires les divers cantons, aux noms pittoresques (les Froids-Culs, le Carcan, les Longs-Cornets, les Six-Tournois) pour en faire un immense champ de manœuvres.

Le 29 novembre 1748, malgré un affreux brouillard, il y passe en revue les « houlands » du maréchal de Saxe et, à partir de 1750, au mois de mai, les deux régiments des gardes-françaises et des gardes-suisses défilent aux Sablons : c'est la « revue de Longchamp » du temps. Ainsi un beau dessin de Moreau le Jeune qui, des Goncourt, a passé, par Chauchard, au Louvre, présente la revue de 1769 déployée sur la pente depuis l'Étoile : les fantassins défilent, saluant Louis XV, devant la foule des carrosses aux toits chargés de curieux tandis qu'un coup de vent « polissonne partout, jusque dans les drapeaux ».

C'est encore aux Sablons que, le 27 février 1766 — l'anniversaire est à peine passé — naît un autre de nos spectacles parisiens. Ce jour-là, le comte de Lauraguais y fait courir un cheval contre celui de lord Forbes. Deux partants seulement ! Mais les courses n'en sont pas moins acclimatées en France, et même les histoires de courses : un lad anglais avait assuré la victoire de son pays en « dopant » le cheval français, qui en mourut. Et, peu après, le chevalier de Rutlidge, dans « La Quinzaine angloise à Paris ou l'art de s'y ruiner en peu de temps », assure qu'aux Sablons il est d'usage d'abreuver les chevaux de ratafia... Il est vrai que Bachaumont et Mercier s'accordent avec lui pour déclarer que les paris engagés étaient énormes.

Bientôt la foule se rue aux courses des Sablons. Marie-Antoinette, dauphine, y assiste, d'un kiosque à vingt-huit glaces édifié pour elle par la Ville, à une course disputée par les chevaux du comte d'Artois, du duc de Chartres, du duc de Lauzun, du marquis de Conflans et elle félicite le jockey vainqueur. Saint-Aubin, de son crayon infatigable, croque une « arrivée » (Carnavalet). Le comte d'Artois commence même à bâtir des écuries contre la porte Maillot.

Entre temps, Parmentier plante aux Sablons cinquante arpents de pommes de terre afin d'en populariser la culture — aussi y a-t-il sa rue et son monument — et, le mardi de chaque semaine, les paysans des environs viennent y vendre leurs vaches laitières.

Mais les chevaux tiennent les Sablons moins longtemps que les soldats et les vaches. Bientôt les premières grandes écuries françaises ne s'affrontent plus qu'au Champ de Mars, à Vincennes, à Fontainebleau tandis que Louis XVI continue à passer la revue de mai. Les révolutionnaires reprennent même la tradition. En 1794, la Convention crée l'« École de Mars », pour former un corps d'officiers d'esprit vrai-

ment nouveau et, le 8 juillet, trois mille cinq cents futurs généraux sont solennellement installés derrière les palissades bleu, blanc, rouge qui coupent, au grand dam des bourgeois, l'avenue de Neuilly.

Bientôt, ils revêtent l'uniforme « mi-romain et mi-écossais » dessiné par David (voir nos dessins : tunique à la polonoise à nids d'hirondelles et brandebourgs, gilet à châle, fichu à la Colin, pantalon collant, demi-guêtres, shako à panache sur le crâne tondu, sabre à la romaine, giberne à la Corse — déjà ! —; le vert, le noir, le bleu, le rouge s'y mêlent de façon ravissante. Ils couchent sous la tente, se lèvent à cinq heures au son du canon, prennent un bain de Seine tous les jours mais ne mangent de viande que deux fois par décade en buvant de l'eau vinaigrée. Aussi, malgré douze heures d'exercice par jour et malgré les harangues de Robespierre, le brave général Labretèche a bien du mal à les retenir. On les utilisa surtout pour corser la translation du cœur de Marat au Panthéon puis, le 23 octobre, on les rendit à leurs familles. Il en avait coûté au contribuable, pour les seules baraques des salles de cours et de l'hôpital, 775.953 livres, 3 deniers.

En 1795, il y avait encore un camp aux Sablons : Murat y vint chercher au galop l'artillerie qui foudroya les royalistes insurgés, le 13 vendémiaire. Mais, en 1797, Mercier nous y montre un « Colysée » entouré de bosquets qui présage Luna Park.

Encore deux spectacles militaires : une revue en 1803 ; des manœuvres, en 1814, entre les troupes des ducs d'Angoulême et de Berry, et l'histoire des Sablons est finie. On vend bientôt les terrains de « Sablonville » — ainsi avait-on baptisé le lotissement. Les noms de la rue de Sablonville, du boulevard, de la porte et de la rue des Sablons, à Neuilly, gardent, je crois, le dernier souvenir du camp et du champ de courses disparus.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.